

LE MONDE ILLUSTRÉ



EDMOND J. MASSICOTTE

LA SEMAINE COMIQUE DU "MONDE ILLUSTRÉ"

PLUS DE "TÉLÉGRAPHES" AVEC OU SANS FIL

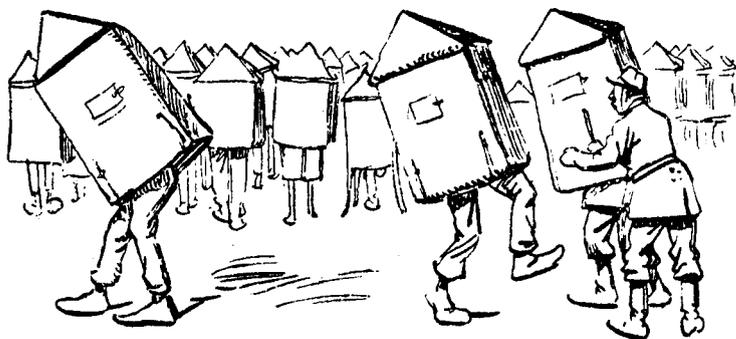


Huit jours avant les élections, l'électeur, bien identifié, est enfermé dans une guérite.

Il a été, au préalable soigneusement purgé de façon à ce que son corps, soit en parfaite santé. *Mens sana in corpore sano.*

On ne lui donne ni vin, ni alcool, ni farineux.

Simplement un pain de quatre livres, un demi-gallon d'eau du St-Laurent, une demi-livre de viande et LE MONDE ILLUSTRÉ.



Comme il faut de l'exercice pour entretenir la santé, le séquestre pourra, en relevant les pieds de sa guérite, circuler en liberté.

Les guérites, sous aucun prétexte, ne devront communiquer entr'elles; ça c'est la base du secret du vote.



Le jour du vote, les guérites et leur contenu, viendront à la file, voter en plein air; après quoi l'électeur sera extrait de sa boîte—j'allais dire extrait de sa turne [1]—et remis en liberté. Il l'aura bien gagnée.

[1] Pour les lecteurs des "Débats". Extrait de Saturne.

A moins qu'il n'y ait balottage, auquel cas l'électeur sera immédiatement rebouclé pour une nouvelle période de 8 jours. Grâce à cette méthode, on arrivera à la suppression complète du "Télégraphe."

BELLES GUERISONS

Mme Pierre Lamothe qui souffrait d'anémie, prend les Pilules Rouges et les forces lui reviennent comme par enchantement

DEPUIS 14 ANS, DIT-ELLE, LA VIE M'ETAIT INSUPPORTABLE A CAUSE DES MAUX QUI ME FAISAIENT SOUFFRIR

Seules les Pilules Rouges m'ont guérie parce qu'elles ont restauré mes forces

Belle guérison de Madame Berthelet qui demeure au No 147 rue Saint-Ferdinand, St-Henri, Montréal; elle souffrait des troubles du retour de l'âge

L'Anémie est une maladie qui ne se reconnaît pas toujours à l'apparence des femmes qui en souffrent, car si l'anémique a généralement le teint pâle, les yeux cerclés, les lèvres blanches et tous ces autres signes que l'on rencontre souvent chez les personnes faibles en sang, d'un autre côté, il y a aussi des femmes anémiques qui conservent leur embonpoint, même leurs couleurs, et si ce n'était que pour les sensations intimes qu'elles éprouvent, on pourrait s'y méprendre, car elles paraissent fortes et bien portantes. C'est bien ce qui est arrivé dans le cas de Madame Lamothe dont nous sommes heureux d'annoncer la belle guérison. Malade depuis quatorze ans, souffrant le martyre toutes les minutes de sa vie, obligée de se coucher à tout moment, vomissant ses repas aussitôt pris, elle essaya en vain pendant quatorze longues années à se guérir, et enfin, elle se décida à prendre les Pilules Rouges qui, en lui donnant les forces nécessaires, la guérirent des maux qui la faisaient souffrir.

"Plus que toute autre personne, nous dit-elle, je crois à l'efficacité des Pilules Rouges, car si ma santé est si bonne, c'est dû à ce remède.

"Vous n'avez pas oublié que j'étais malade depuis quatorze ans. J'étais grasse, mais je n'avais aucune force; tous les jours, j'étais obligée de me coucher à cause de la faiblesse. J'avais des douleurs dans les reins, un rien me faisait vomir, je n'avais pas de courage et je pouvais toujours dormir. J'ai pris six boîtes

de Pilules Rouges, elles m'ont fait tant de bien et je me suis trouvée si heureuse que j'ai continué à en prendre encore six autres boîtes. A présent je suis forte, je suis toujours gaie, je n'ai plus de douleurs, et quoiqu'il y ait plus d'un an que je n'aie pas pris vos pilules, je ne me suis pas sentie abattre une seule journée.

"Je n'ai pas besoin de vous dire, messieurs, toute la reconnaissance que je conserve aux Pilules Rouges et aussi aux médecins spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine pour leurs bons renseignements et leurs nombreux conseils. Je désirerais que l'efficacité de votre tonique fût connue partout, et pour cela je vous autorise à publier ma guérison.

"MADAME PIERRE LAMOTHE,
"St-Germain de Grantham, Qué."

"Il y a une couple d'années, m'étant laissée affaiblir lorsque les troubles du "retour de l'âge" ont fait leur apparition et ayant négligé de prendre les précautions que toutes les femmes ne devraient jamais oublier, je commençai à souffrir de grandes douleurs dans les jambes et dans les pieds. Je suis alors allée voir les médecins spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine, et après avoir suivi leur traitement pendant trois mois, je suis revenue aussi bien que je ne l'avais jamais été.

"MADAME STANISLAS BERTHELET,
"147 St-Ferdinand, St-Henri, Qué."

Si une femme malade qui prend les Pilules Rouges n'obtenait pas l'amélioration anticipée, elle devrait, avant de les abandonner et de leur retirer sa confiance, consulter les Médecins Spécialistes de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE dont la longue expérience peut fournir à des milliers de cas différents de bons et salutaires avis.

Les Médecins Spécialistes de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE ont à leur disposition des traitements particuliers, à la portée de toutes les bourses, qu'ils prescrivent lorsque la gravité et la durée de la maladie les rendent nécessaires. Il est donc urgent pour toutes les femmes souffrantes et qui prennent sans résultat les PILULES ROUGES, de consulter nos Médecins Spécialistes. Si elles ne peuvent le faire en personne, elles n'ont qu'à écrire et à bien dire tout ce qui les inquiète, elles recevront sans retard des renseignements aussi longs et aussi complets que si la consultation eût été personnelle. Toutes les femmes peuvent écrire, même celles des parties les plus éloignées du Canada et des États-Unis, aucune raison ne saurait les en empêcher, qu'importe leur instruction.

Pour les femmes qui demeurent à Montréal ou qui peuvent s'y rendre, nous les prions de passer à nos Bureaux, au no 274, rue Saint-Denis.

Les vraies PILULES ROUGES ne sont jamais vendues de porte en porte, ni au cent ou à la douzaine. Voyez à ce que sur chaque boîte soit le nom de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE. Si votre marchand ne les tient pas, nous vous les enverrons sur réception du prix, 50 cents la boîte ou six boîtes pour \$2.50 dans toutes les parties du Canada ou des États-Unis. Adressez vos lettres :

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,
274 RUE SAINT-DENIS, MONTREAL, CANADA

LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNEE.—No 929

MONTREAL, 15 FEVRIER 1902

5c LE No

UNION CATHOLIQUE

ANTONIO PELLETIER SEC

ED. FABRE SURVEYER VICE-PRES

L.J. RIVET TRESORIER

J.B. LAGACE PRESIDENT

REV. P. LALANDE S.J. DIRECT

HON. JOS. ROYAL CONS

J.A. DUMAS
PHOTOGRAPHE

COIN DES RUES ST-LAURENT ET VITRE
MONTREAL

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 FEVRIER 1902

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1ère insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 487

B. d. P. 785

Rédaction :

JULES SAINT-ELME (Amédée Denault), Directeur;

M. LOUIS PERRON, Secrétaire. Bureaux :

37, rue Saint-Gabriel

CALENDRIER DE 1902

Réclamez à votre dépôt de vente, pour chaque exemplaire acheté du "Monde Illustré," le Calendrier pour 1902.

NOUVEAU FEUILLETON

Devant le succès qui a accueilli la publication de "Vingt Mille Lieues Sous les Mers," nous publierons, aussitôt que ce feuilleton sera terminé, "Cinq Semaines en Ballon, également de Jules Verne, avec magnifiques illustrations.

A NOS LECTEURS

A tous ceux qui s'abonneront au "Monde Illustré" il sera remis tout ce qui a paru des deux romans en cours de publication : "Vingt Mille Lieues Sous les Mers," cet étonnant ouvrage de Jules Verne, et "L'Histoire d'un Homme du Peuple," d'Erckmann-Chatrion. Ces deux romans sont paginés à part, de manière à pouvoir être collectionnés et reliés dans un format élégant et avec des illustrations qui portent la valeur commerciale de chacun des volumes qu'ils formeront à \$1.00 au moins.

Chaque année du "Monde Illustré" comportant cinq ou six de ces volumes, on voit que l'abonnement est remboursé et bien au delà rien que par les romans publiés.

Ouvrages de vulgarisation scientifique, romans nationaux et patriotiques, tels sont les feuilletons que donnera à ses lecteurs le "Monde Illustré."

LE CANADA AUX CANADIENS

La question du colportage qui, à l'état latent, avait attiré sur elle l'attention de beaucoup d'économistes, tant à l'étranger qu'au Canada, vient d'entrer, en ce qui nous concerne, dans une phase combative qui n'est pas pour nous déplaire. Les cosmopolites nomades, qui en sont le plus bel, pour ne pas dire le seul ornement, se sont émus de notre campagne qu'ils ont décidé d'entraver par tous moyens en leur pouvoir.

Incapables d'apporter de bons arguments à la défense de ce que nous critiquons : la lutte déloyale faite au commerce sérieux, surtout dans nos campagnes canadiennes, ils ont pris, avec la subtilité de leur race, la ligne sinieuse qui leur est chère. Pas de bonnes raisons dont, si vraiment leur cause était défendable, aucune feuille sérieuse ne leur aurait refusé l'insertion, mais une levée de boucliers contre "la persécution" ; atteignant leur commerce, leurs mœurs, leur religion, leur honorabilité bien connue d'Israélites trafiquants. Mais, colporteurs, mes frères,—inférieurs ô combien, par exemple,—ce n'est pas contre les juifs, en tant que religionnaires, que chacun de ceux atteints par vous, proteste justement ; mais contre la juiverie—qui ne comprend pas seulement les juifs de Jérusalem—et si, pour votre malheur, et surtout pour le nôtre, la majeure partie de ce mauvais cosmopolitisme de grande route, de cette juiverie malpropre et envahissante, se compose de descendants d'Abraham, que voulez-vous que nous y fassions ? Nous en sommes les premières victimes. Nous voulons, nous natifs du Canada, y tenir notre place au soleil.

Nous voulons avoir le droit, sans demander conseil à personne, surtout aux colporteurs juifs, d'y vivre notre vie, d'y accomplir nos destinées, sous l'égide de nos lois, et de ne pas changer d'un iota, ni notre religion, ni nos mœurs, par amour exagéré des exotiques, qui, comme une armée de sauterelles, nous pleuvent dessus à chaque nouveau bateau.

Est-ce clair ? Trouvez-vous quelque chose à redire à ce programme ?

Nous croyons, nous, que cette manière de faire est la seule qui convienne à notre dignité, à notre droit de Canadiens. Quand nos commerçants, tant de la ville que de nos campagnes, ont à supporter votre concurrence ; si elle est loyale, ils ne disent rien et s'efforcent de faire mieux que vous.

Mais si vous opposez aux efforts individuels de gens ayant loyer, patente et taxes à payer, vos efforts de vagabonds,—la plupart sans foyer et circulant sans patente,—votre commerce de camelote et de bijoux en zinc, de parfumerie frelatée et d'étoffes-rossignols, nous possédons, nous l'espérons bien, le droit de mettre en garde les nôtres contre vos convoitises. Quand vos frères, établis dans nos villes, installent leurs magasins-capharnaïms, si souvent ouverts aux ramasseurs d'objets non perdus.

Quand ces mêmes frères, qu'ils soient de la tribu de Jacob ou de celle d'Ephraïm, ou simplement exotiques sans épithète, tiennent ouvertement des cavernes de prêts sur gages, où le cent pour cent est le taux le moins élevé, prétendez-vous que, sans protester, nous assistions béatement à ce cambriolage du commerce honnête, à cet accaparement des deniers du pays ?

Quand vous ; colporteurs sordides, brocanteurs de tout poil, qui ne savez ou ne voulez pas travailler—comme nous tous—vous contentez de tous les louches commerces où l'astuce suffit.

Quand vos semblables exploitent nos ouvrières canadiennes, en les obligeant par la concurrence, si elles veulent manger, à confectionner douze pantalons pour quatre-vingt-dix centins.

Quand vos importateurs de sous-camelote allemande ou américaine réduisent nos bijoutiers mont-réals à vendre des montres à vingt-cinq centins ; s'ils veulent lutter contre les vôtres—à boîtes de zinc et à mouvements en fer-blanc ;—s'ils veulent payer leurs taxes et leur loyer.

Quand vos cosmopolites colporteurs—à peu près tous juifs—établissent par tous quartiers ces vastes

magasins, ces comptoirs de complets, que le naïf suppose vous payer à prix réduit, alors qu'il vous les paie, grâce à vos furibondes réclames, plus cher que chez le tailleur canadien.

Quand vous vous acheminez, peu à peu, dans le Canada, comme vous l'avez fait en Autriche-Hongrie, en Russie, en France, en Algérie, vers l'accaparement de tout, grâce à votre solidarité et à votre absence complète de sens moral, tel au moins que nous le comprenons, nous, vulgaires chrétiens.

Quand, enfin, ceux d'entre-vous qui ont comme outil une plume, comme boutique, un organe de publicité, accumulent toute leur bave afin de noyer nos institutions nationales et catholiques, ne reculant devant aucunes menaces, aucune calomnie, aucuns agissements, afin de nuire et de ruiner, tout ce qui n'est pas eux et leur séquelle.

Vous voudriez que nous ne disions rien, que nous acceptions les coups de poignard—dans le dos—que l'on essaie de nous porter ; que nous tendions enfin, en bons chrétiens que nous sommes, la joue gauche au soufflet qui atteint la joue droite ?

Détrompez-vous, colporteurs, brocanteurs, prêteurs sur gages, confectionneurs et vendeurs—du Temple et de saletés immondes—publicistes plus jaunes d'idées que la loque sordide qui jadis distinguait vos ancêtres.

Ou vous chasserez les Canadiens du Canada,—ce qui me semble problématique,—ou vous réintègrerez—au moins moralement—les ghettos immondes d'où jamais vous n'auriez dû sortir, même affublés de la rondelle en question.

Les mœurs ne sont plus,—heureusement pour vous surtout—aux expulsions violentes, aux confiscations de biens, aux massacres et aux auto-dafés, mais si la pitié des nations vous a, en France d'abord, un peu partout ensuite, accordé la personnalité civile, la parfaite égalité devant la loi, votre émancipation enfin, cela ne signifie pas, pour nous, le renoncement au droit de vivre nous, et vous seriez absolument mal venus à le croire.

Nous dessillerons les yeux du peuple, nous nous servirons comme vous et contre vous des procédés qui vous réussissent si bien, nous vous combattons par toutes armes,—excepté par la calomnie toutefois, votre arme ordinaire que, dans un beau geste d'Aryen honnête, nous vous laisserons en main—et nous ne nous arrêterons que lorsque, dépouillés, nus, hideux, vos véruces et vos plaies seront exposées au plein soleil de la discussion publique.

D'ici là, hurlez, pleurez, menacez, criez, soyez grotesques, ou grotesques—ce qui est le propre de votre race maudite—cela ne nous troublera aucunement, et le Canada restera aux Canadiens, fussiez-vous tous, accompagnés de ceux qui vous aident dans vos basses œuvres, être précipités tête première—toujours au figuré—dans notre beau Saint-Laurent. Nous en serions quittes pour n'en pas boire l'eau de quelques jours.

Vous êtes des menteurs, juifs de la Presse et des Débats, quand vous venez,—soufflant le chaud et le froid—dire le contraire, comme rédacteurs de ces feuilles vénales, de ce que vous affirmiez, il y a dix ans, et officiellement, s. v. p.

Vous êtes des menteurs et des calomnieurs quand, dans les mêmes sentines, vous affirmiez ce que vous savez si bien être faux, on vous l'a dit d'autre part et vous n'avez pas bronché, car vous saviez que c'était la vérité.

Vous êtes des menteurs, des calomnieurs et des lâches, quand, vous cachant sous le masque de l'anonymat, vous videz le sac de vos vilénies sur un homme qui, lui se tient à votre disposition, visage découvert ; vos insinuations malveillantes, vos furibondes attaques contre une institution qui n'a qu'un tort à vos yeux, celui de ne pas vouloir vous écouter, parce que vous êtes menteurs, calomnieurs et lâches.

Quand le moment sera venu du règlement final, vous pleurerez, vous vous lamenterez, vous crierez à la persécution, à la guerre de races !

"Ce n'est pas moi," direz-vous, lâches comme toujours !

"Ayez pitié d'un pauvre israélite persécuté ! Votre religion vous ordonne d'être charitable !"

"Je vous respecte, vous et vos croyances, vos biens et vos amis !"

"C'est dans l'intérêt de cette religion, de ces biens, de vous tous enfin, Canadiens tant aimés, que j'ai dit ce que j'ai dit, mais sans aucune arrière pensée, rien que dans l'intérêt public !"

Il appartient bien, en effet, à un exotique personnage, ni français, ni anglais, ni canadien, à un juif enfin, de tracer la route à suivre aux prêtres, au gouvernement, aux sociétés canadiennes, à leurs souscripteurs, à leurs élus et à leurs délégués.

Ce qui n'empêche pas le juif de se dire, dans son orgueil incommensurable de talmudiste. "Si les prêtres, le gouvernement, les sociétés, leurs membres refusent de m'obéir, eh bien ! je les dénoncerai eux-mêmes au tribunal... d'Abraham, qui seul, régit le monde."

■ C'est égal, comme disait Vireloque : "Ils te vous ont un fameux culot, les youpins du Canada !"

JEAN CANADA.

L'UNION CATHOLIQUE

(Voir gravure)

C'était en 1854. Monseigneur Bourget, de douce mémoire, voyant avec regret dans quel isolement se trouvait la jeunesse au sortir des collèges, cherchait depuis longtemps un moyen de la soustraire à l'influence des fausses doctrines et des sociétés dangereuses, en la groupant, en l'occupant, en la forçant à étudier et à s'instruire. Il s'ouvrit de ce projet au révérend Père Vignon, alors recteur au Collège Ste-Marie, et le conjura de fonder une association où la jeunesse, tout en consacrant ses loisirs aux études littéraires ou scientifiques, recevrait en même temps une direction spirituelle suffisante pour la maintenir dans le droit chemin de l'honneur et du devoir.

Le Père Vignon, dont le dévouement n'avait pas de bornes, réunit autour de lui, en mars 1858, soixante-dix jeunes gens, parmi les meilleurs et les plus distingués, et, après leur avoir prêché une retraite de six jours, il jetait, avec leur concours, les bases de cette œuvre qu'avait bénie dans son cœur, avant qu'elle fut née, le saint évêque de Montréal.

L'Union Catholique était fondée.

Frère l'histoire de l'Union Catholique serait, en quelque sorte, faire l'histoire de la littérature canadienne depuis presque un demi-siècle. Ce sujet, tout intéressant qu'il puisse être, nous entraînerait trop loin. Qu'il nous suffise de dire que l'Union Catholique devint, dès le début, un foyer d'émulation dans le bien et dans l'étude. Riche arsenal de science et de philosophie, elle a fourni des armes à tous les écrivains catholiques qui se sont faits les défenseurs des saines doctrines et des libertés nationales. Elle fut aussi l'école où l'on vint apprendre à manier la plume et la parole. Plus d'une fois, elle devint la tribune libre où furent débattus les grands problèmes des heures troublées et toujours elle combattit le combat de la justice et de la vérité.

Sous son égide et sa direction, une génération d'hommes a grandi, qui a su faire son devoir et de qui l'avenir parlera en termes élogieux ; lutteurs infatigables qui se mêlèrent à toutes les disputes et controverses de leur temps et qui trouvèrent dans les richesses de la bibliothèque, mise à leur disposition, des armes pour faire triompher leurs idées au bénéfice du pays tout entier.

Une nouvelle génération succéda à celle de 1858 et celle-là, à son tour, se voit remplacer par une autre pléiade de jeunes littérateurs qui n'ont d'autre ambition que de marcher sur les traces de leurs prédécesseurs et de continuer les nobles traditions qu'ils leur ont léguées.

Voilà pourquoi l'Union Catholique est restée dans toute sa fraîcheur d'antan, dans toute son ardeur juvénile. Le temps marche vite et plus vite encore vont les hommes, les exigences de la vie mûrissent les

âmes de bonne heure, dans notre pays. Mais, heureusement, si les hommes vieillissent tôt et marchent à grands pas vers les devoirs austères et les charges de la vie, les œuvres qu'ils fondent à la gloire de Dieu et de leur patrie, par cela même qu'elles tirent leur force et leur vitalité de ces deux sources, les plus pures, les plus fécondes, les plus sublimes qui soient, demeurent debout comme un témoignage éclatant de leur aspiration et de leurs rêves d'idéalité.

Ainsi en a-t-il été de l'Union Catholique.

Bien des cercles et des clubs d'études se sont fondés à ses côtés, durant le cours de son existence ; ce qu'elle en a vu sombrer après le premier moment d'exaltation ; mais elle, battue souvent par la tempête, elle est restée inébranlable et sans bruit, sans tapage, sans autres ressources que la générosité des révérends Pères Jésuites et le dévouement de ses membres, elle n'a cessé de grandir et de prospérer. Aujourd'hui l'Union Catholique occupe une place d'honneur parmi les œuvres similaires du Canada.

Et le secret de sa prospérité, c'est que chaque fois qu'elle a pu, étant donné la pénurie de ses ressources, agrandir sa sphère d'action, elle n'y a fait faute. Ainsi il y a quelques années, à la demande du révérend P. Cadot, le zélé directeur de la *Ligue des Jeunes Gens*, elle consentait à ouvrir les portes de sa bibliothèque au public lecteur ; et de ce jour, sa bibliothèque fut transformée en *bibliothèque publique*. C'est maintenant, dans ses salles, un défilé continu d'hommes et de femmes de toutes conditions, qui viennent puiser largement dans les riches trésors qu'elle a accumulés depuis près de cinquante ans.

Mais à cela ne se borne pas sa générosité et son zèle. L'Union Catholique, dès sa fondation, fut constituée en "Conférence de Saint-Vincent de Paul", et, chaque dimanche, l'on peut voir quelques-uns de ses membres parcourir les quartiers et les réduits des pauvres et porter aux malheureux, avec le pain qui nourrit, les bonnes paroles qui relèvent et consolent.

Et c'est ainsi que l'Union Catholique, grâce au dévouement de ses directeurs et de ses présidents, n'a cessé de marcher de succès en succès, d'attirer dans son sein les esprits les plus sérieux et les plus brillants, de réunir, à chacune de ses séances, l'auditoire le plus attentif que l'on puisse trouver à Montréal.

Le Directeur de l'Union Catholique, encore cette année, est le R. P. L. Lalonde, l'éloquent orateur de la chaire du Gésu, dont il nous semble inutile de faire l'éloge. Le président est M. Jean-B. Lagacé, le fin littérateur que l'on sait, qui a été élevé à cette dignité en récompense de nombreux travaux littéraires qu'il a faits, travaux qui ont attiré sur lui déjà l'attention du public montréalais. On se souvient encore de ses remarquables études sur l'Esthétique, dont l'Union Catholique eut la primeur.

Les séances de l'Union Catholique ont lieu tous les dimanches, à 2½ heures p.-m., dans la salle académique du Collège Sainte-Marie. Les dames y reçoivent toujours l'accueil le plus bienveillant et le plus courtois.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Yvonne.—Nous n'acceptons rien à publier sans un nom responsable. Voilà pourquoi "La Vie" ne pourra être insérée.

L. J. D., Montréal.—"Sur la Tombe d'un Ami" pourra passer ; pour "Regrets d'Antan" je ne puis vous dire la même chose : les mots y sont joliment agencés, mais les idées ne nous le paraissent pas autant.

Audax.—Nous ne publions rien sans qu'un nom responsable accompagne l'envoi. Sans cela, peut-être aurions-nous pu insérer votre tableau "La Mer," joliment brossé, en vérité.

J. S.-E.

L'AME-SŒUR

Etranger ici-bas, car nulle âme à mon âme
N'avait encor donné sa lumière et sa flamme.
J'allais toujours dans l'ombre, hésitant et craintif ;
Je fuyais les amours et le baiser furtif,
Le printemps, le soleil, la gaieté, le sourire,
Car la désespérance irritait mon délire.
Perdu comme un brouillard dans la mer d'un ciel gris,
Je voguais avec lui vers d'étranges pays,
Où souriait mon rêve irréel, diaphane,
Bras souples et blancs enlaçant lianne
Autour de mon front pâle. Ah ! chère vision
Dont ma lèvre de feu buvait l'illusion.
Quand je croyais saisir le fantôme perfide,
Il glissait en mes mains et j'éteignais le vide !
Comme fait en nos doigts l'eau couleure de saphir
Aux chatoyants reflets de l'éternel désir...
Ah ! le triste réveil ! Mon âme encor plus seule,
Molle ainsi qu'une chiffe, inconsistante, veule !
L'éclair étrange et fou de mon œil dilaté...
Mais depuis qu'en mon ciel à lui cette clarté
D'une amoureuse étoile enveloppant mon être,
Scintillant en mon cœur, je m'écoute renaitre,
Je marche dans la nuit où brillent les grands yeux,
Baigné de chaude effluve, enivré, radieux,
Je sens à chaque instant sur ma tempe meurtrie,
D'une bouche de charme à la courbe amollie
Le souffle caressant, passer doux et léger
Comme un baiser discret, du zéphyr messager.
Un soupir de la rose à la brise qui passe.
Quel nom te fit le ciel, déesse, muse ou grâce,
Toi qui courbes vaincu le lion des déserts,
Le censeur rugissant du genre humain pervers
Et fais couler ses pleurs !... Sois donc béni, doux ange,
Pour ainsi te pencher sur mon indigne fange,
Deux ruisseaux de mes yeux dégoûlément sans fin
Comme la sève d'or du grand érable brun.
Rivières de douceurs qui suintent de la pierre
D'où fleurissent la mousse et le fidèle lierre
Au soleil d'un regard !... Ah ! qu'il fait bon pleurer
Quand le cœur est heureux, libre enfin d'espérer,
Ange, dis-moi... "

"Je suis l'âme sœur de la tienne,
Le deuxième verset de la joyeuse antienne
Alternant les amours aux temps du renouveau.
Le reflet de ton front, se mirant au ruisseau,
Le décalque de toi sur le linge mystique
Pénétrant et subtil d'une autre Véronique.
L'écho de ta pensée, aérien courant,
Qui traversa les mers, la tourmente et le vent,
Sur les fils de l'éther pour embrasser ton âme,
Et l'éclairer en rêve, avant-coureuse flamme
D'un jour ensoleillé... Et je suis le désir,
Le frisson de l'aimant, le passé, l'avenir,
L'étincelle jaillie à cette heure suprême,
Quand du foyer divin tu surgissais toi-même.
Je suis, ô cachottier, la clef d'or du coffret
Où tu gardes enfoui le merveilleux secret
De l'écrin de ton cœur : diamants de Golconde,
Gisements précieux, pour celle, brune ou blonde
Souveraine par droit de conquête et d'amour,
Que tu couronneras à l'aurore d'un jour
Qui ne doit pas finir. Tu ne sais pas encore
Ce qu'une douce fée en toi sut faire éclore.
Quand ton regard rêveur suit le vol paresseux
D'une belle chimère au prisme dangereux,
Alors, je fais saillir le couvercle de pierre
Du coffret révélateur et je contemple fière
Mes chers bijoux d'amour finement ciselés :
Des colliers de caresse artistement fouillés,
Des chaînes de baisers, des anneaux, doux emblèmes,
De l'être qui fidèle, éternellement aime,
Des rubis rutilants couleur du sang vermeil
Qui colore la lèvre à l'heure du réveil...
Je compte mes trésors avec des yeux d'avare
Des parcelles jalouse à l'instar de Lazare.
Car je suis le passé, le présent, l'avenir,
Ta Douce, l'Âme-Sœur, celle qui doit venir."

COLOMBINE.

GERBE DE PENSÉES

Les améliorations ne peuvent s'obtenir, dans l'ordre administratif ou dans l'ordre politique, que par l'effort continu, lent, obstiné.—EDOUARD LOCKROY.

Les peuples ont besoin de légendes, comme les petits enfants demandent des contes pour s'endormir.—J. CLARETIE.

Il est aussi impossible à deux molécules matérielles d'arriver au contact absolu, qu'à un esprit français et à un esprit allemand de parvenir à se pénétrer.—CHALLEMEL-LACOUR.

On supporte plus aisément d'être inconnu que d'être méconnu.—G. TOURNADE.

Mourir est la chose qu'on est le plus sûr de faire sans l'avoir apprise.—MONTAIGNE.

On oublie l'origine d'un parvenu s'il s'en souvient ; on s'en souvient s'il l'oublie.—M^{me} DE LAFAYETTE.

La jolie figure enfantine, que nous publions sur notre frontispice, vient des ateliers de MM. Laprés & Lavergne.

LA VIEILLE GARDE

On est naturellement curieux de savoir en quels éléments individuels l'Empereur Napoléon 1er fonda ce beau corps de la Garde. J'ai entre les mains le journal inédit de mon grand-père, Jean-Baptiste-Auguste-Barrès, qui nous donne des détails importants sur son entrée aux vélites. Voici les premières pages de ce manuscrit intitulé :

"Itinéraire d'un soldat devenu officier supérieur, ou tableau succinct des journées de marche et de séjour dans les villes de garnison et de passage, dans les camps et les cantonnements, tant en France qu'en Allemagne, en Pologne, en Prusse, en Italie, en Espagne et en Portugal..."

* *

EXTRAIT DES SOUVENIRS D'UN VÉLITE DE LA GARDE IMPÉRIALE

"Un arrêté des consuls du 25 mars 1804 (50 ventôse an XII) créa un corps de vélites pour faire partie de la Garde consulaire et être attaché aux chasseurs et grenadiers à pied de cette troupe d'élite. Deux bataillons, de huit cents hommes chacun, devaient être formés, l'un à Ecoen, sous le nom de *chasseurs-vélites*, et l'autre à Fontainebleau, sous le nom de *grenadiers-vélites*. Pour y être admis, il fallait posséder quelque instruction, appartenir à une famille honorable, avoir cinq pieds deux pouces au moins, être âgé de moins de vingt ans et payer deux cents francs de pension. Les promesses d'avancement étaient peu séduisantes ; mais les personnes qui connaissaient l'esprit du gouvernement d'alors, les goûts de la guerre chez le chef de l'Etat, le désir qu'avait le premier consul de rallier toutes les opinions et de s'attacher toutes les familles, pensèrent que c'était une pépinière d'officiers qu'il voulait créer sous ce nom nouveau emprunté aux Romains.

"Dans les premiers jours d'avril, mon frère aîné, secrétaire général de la préfecture du département de la Haute-Loire, mort vicaire général de l'archevêque de Bordeaux, en 1837, vint dans la famille pour proposer à mon père de me faire entrer dans ce corps privilégié, sur lequel il fondait de grandes espérances d'avenir.

"L'idée de voir Paris, de connaître la France et peut-être les pays étrangers, me fit accepter tout de suite la proposition qui m'était faite. Je ne songeais pas d'abord aux difficultés ; mais, en les pesant plus mûrement, je me décidai sans peine à confirmer ma résolution spontanée, malgré tous les efforts de mes parents pour me dissuader.

"J'avais alors près de vingt ans, je jouissais d'une bonne santé et n'avais aucune infirmité à faire valoir, pour me tirer, dans quelques mois, de la conscription. Pris par elle, j'aurais été jeté simple soldat dans un régiment où je n'aurais trouvé ni les chances d'avancement, ni le bien-être qu'un corps d'élite fait espérer à ceux qui y sont admis. En supposant que le hasard m'eût favorisé d'un bon numéro, ma position n'eût été guère meilleure. Je n'avais pas encore d'état ni d'emploi à remplir ; mon instruction comme, celle de tous les jeunes gens de mon époque, nés dans les petites villes et de parents peu fortunés, était peu propre à me faire espérer un avenir passable. Toutes ces considérations, et beaucoup d'autres, me déterminèrent à entrer avec plaisir dans la voie qui m'était ouverte, au risque de m'en repentir plus tard, si le goût des armes me passait. D'ailleurs, à cet âge, tout est beau, et l'horizon n'a point de bornes. Plus âgé, ou doué de plus d'expérience, j'aurais peut-être vu les choses sous un aspect moins séduisant ; mais, dans ce moment, je ne vis que le présent : je le trouvais charmant, il m'aurait beaucoup coûté de le sacrifier à des considérations plus prudentes. Ma vocation ou ma destinée m'appelaient à la défense de la patrie : j'y courus avec plaisir.

"Le 18 mai (28 floréal), le jour même que Napoléon Bonaparte, premier consul, fut proclamé et salué empereur des Français, le ministre de la guerre, Alexandre



Récits de batailles

Berthier, signait l'admission aux vélites des vingt-cinq jeunes gens du département qui s'étaient présentés pour y entrer.

"Le 20 juin, je me rendis au Puy pour recevoir ma lettre de service et passer la revue du départ. Celui-ci était fixé au 25.

"Je quittai Le Puy, avec un jour d'avance, le 24, pour voir encore une fois, à Blesle, mes bons parents et leur faire mes adieux. Je restai dans ma famille jusqu'au 27. Les derniers moments furent douloureux et déchirants pour mon excellente et bien-aimée mère. Mon père, moins démonstratif et plus raisonnable, montra plus de fermeté et de sang-froid, pour ne pas trop exciter mes regrets. Je partis au galop pour cacher mes chagrins. Cette triste séparation m'avait brisé l'âme.

"Quelques heures après, j'étais à Isidore, où je trouvai mes compagnons de voyage, mes futurs camarades de giberne. Je me mis aussitôt sous les ordres du premier chef que ma nouvelle carrière me donnait. C'était un lieutenant du 21^e régiment d'infanterie légère, Corse de naissance, un des braves de l'expédition d'Egypte, très original, peu instruit. Il s'appelait Paravagna. Ce n'était pas une petite mission de conduire à Paris vingt-cinq jeunes têtes passablement indépendantes, et n'ayant encore aucun sentiment des devoirs que nous imposait notre position de recrues. Il était secondé par un sergent qu'on n'écoutait pas.

"Le 28, nous arrivâmes à Clermont. Nous fûmes conduits chez le sous-inspecteur aux revues, pour lui être présentés. Il nous compta de sa fenêtre, ce qui nous déplut fort et lui attira de notre part quelques bons sarcasmes. Toute la journée fut employée à visiter la ville et les environs. Le demi-cercle des monts dont la ville occupe le centre, et dont le Puy de Dôme est le roi, offre le coup d'œil le plus curieux. C'est sur cette montagne, en forme de pain de sucre et haute de près de huit cents toises, que la première expérience de la pesanteur de l'air fut faite sur la demande du fameux Blaise Pascal, dont on voit la maison à une très petite distance de Clermont.

"Le 30 nous passâmes à Aigueperse, et nous fîmes halte à Riom. Le 1^{er} juillet à Saint-Pourçain, petite ville sur la Sioule, et le 2 à Moulins. Avant d'arriver à cette ville, nous fûmes foudroyés par un orage épouvantable, qui nous effraya par la masse d'eau qu'il jeta

sur nous. Je ne conserve le souvenir de cette désagréable journée que parce que tout notre petit bagage fut inondé et entièrement abîmé.

"Notre journée du 3 fut employée à visiter les curiosités de la ville, qui est percée de rues droites, propres et bien entretenues ; mais la plupart des maisons, construites en briques, ont un aspect sombre et triste. Il y a une petite salle de spectacle où je vis représenter avec plaisir *Euphrosine et Coradine*, musique de Méhul.

"Le 4, à Saint-Pierre-le-Moutiers, petite ville du département de la Nièvre.

"Le 5, à Nevers, qui se déploie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline baignée par la Nièvre.

"Les dépenses assez considérables que nous faisons dans ces petites journées de marche nous engagèrent à prendre des voitures pour arriver plus tôt à Paris. Le lieutenant s'y opposa longtemps. Il nous menaça de nous faire arrêter par la gendarmerie si nous nous permettions de partir sans lui. On se moqua de sa personne et de ses menaces. Cependant, après de longues discussions, on s'arrangea, en payant pour lui et le sergent. Ce dernier y perdait le pain de munition qu'on lui laissait, et M. Paravagna quelques bons diners qu'on lui payait. Les concessions une fois faites de part et d'autre, nous montâmes en voitures, c'est-à-dire en pataches, quatre dans chaque, et nous partîmes fort satisfaits, quoique cahotés, moulus et le corps brisé de fatigue dans ces véhicules barbares suspendus sur les essieux.

"Nous passâmes successivement à Pougues, La Charité-sur-Loire, Pouilly, Cosne, Briare, Montargis. Nous arrivâmes le 6 au soir à Nemours, et nous couchâmes. C'était bien nécessaire, car nous avions les os brisés et le corps tout confus. Dans ce trajet de quarante heures de poste, il m'arriva un accident qui aurait bien pu m'arrêter dès les premiers jours de mon entrée dans la carrière militaire. Après avoir gravi une côte à pied, je voulus monter dans ma patache sans la faire arrêter. Trompé par un lambeau de tapisserie qui se trouvait entre la croupe du cheval et le devant de la voiture, j'appuyai ma main dessus et tombai rudement sur la route. Par bonheur aucun de mes membres ne se trouva sur le passage des roues. J'en fus quitte pour des contusions et les plaisanteries de mes camarades.

“ Le 7, de bon matin, nous montâmes dans de bonnes diligences, et nous passâmes à Fontainebleau ; quelques instants de repos nous donnèrent le temps de visiter le château et de voir les vélites grenadiers, déjà arrivés, faire l'exercice. C'était les jouissances qui nous attendaient et après lesquelles nous courions presque en poste.

“ Nous entrâmes à Paris à quatre heures du soir, par la rue du Faubourg-Saint-Victor, où nous descendîmes de voiture.

“ Une fois sur le pavé, nous prîmes nos portemanteaux et nous nous dirigeâmes sur la rue de Grenelle-Saint-Honoré, où l'on nous avait désigné un hôtel. L'arrivée de vingt-sept gaillards fatigués de la course qu'ils venaient de faire à travers Paris, la valise sur le dos et la faim dans le ventre, par conséquent de très mauvaise humeur, épouvanta l'hôtelier, qui déclina l'honneur de loger tant de jeunes héros. Fort embarrassés de trouver une maison assez vaste pour nous loger tous, car le lieutenant ne voulait pas que nous nous séparions, nous fûmes éconduits plusieurs fois. Nous trouvâmes pourtant un asile dans l'hôtel de Lyon, rue Batave, près des Tuileries.

“ Enfin, j'étais à Paris, dont je rêvais depuis tant d'années ! Il me serait impossible de rendre compte du plaisir que j'éprouvai, quand j'entrai dans la capitale de la France, dans cette grande et superbe ville... Tout ce que je vis me frappa d'admiration et d'étonnement. Pendant les quelques jours que j'y

restai, je fus assez embarrassé pour me rendre compte des impressions que me donnait la vue de tant de monuments, de tant de chefs-d'œuvre, et cet immense mouvement. J'étais souvent dans une espèce de stupeur qui ressemblait à de l'hébétément. Cet état de somnambulisme ne cessa que lorsque je pus définir, comparer, et quand mes sens furent accoutumés à apprécier tant de merveilles. Il faut, pour s'en faire une idée juste, sortir comme moi d'une petite et laide ville, quitter pour la première fois le toit paternel, n'avoir encore rien vu de véritablement beau. Comprenez ma joie, mon bonheur ! Le voyage avait disposé mon esprit à sentir vivement.

“ Le 8 juillet, notre lieutenant, très pressé de se débarrasser de nous, nous conduisit de très grand matin à l'école militaire pour nous faire incorporer dans la Garde impériale. Après qu'on eut pris nos signalements et qu'on nous eut toisés, nous fûmes répartis dans les deux corps de vélites, d'après la taille de chacun. Dix-huit furent admis aux grenadiers, et sept, dont je faisais partie, aux chasseurs. Nous nous séparâmes avec de vifs regrets, car il s'était établi pendant notre voyage une intimité que rien n'avait altérée. Quant au lieutenant, il ne put s'empêcher de manifester une satisfaction qui ne faisait pas notre éloge. J'appris quelques semaines après, par une lettre de mon frère, qu'il était rentré mécontent au Puy et qu'il avait à se plaindre de presque tous les jeunes gens qui composaient le détachement, excepté

de moi et de deux ou trois autres. Du reste, la cause de ses plaintes était insignifiante ; c'était de n'avoir pas trouvé chez nous autant de soumission que chez les conscrits ordinaires.

“ Nous fûmes autorisés à rentrer dans Paris, pour y vivre comme nous l'entendrions, sans être astreints aux appels, jusqu'au lendemain dans l'après-midi.

“ A notre retour de l'école militaire, nous passâmes par les Tuileries, pour tâcher de voir l'Empereur, qui devait passer la revue de la Garde dans la cour du château et sur la place du Carroussel. Je fus assez bien placé pour contempler à mon aise l'homme puissant qui avait vaincu l'anarchie après avoir vaincu les ennemis de la France. La vue d'un homme extraordinaire frappe toujours d'admiration ; je me livrai avec plaisir à ce sentiment extrême...”

* * *

J'ai donné sans ménagements ce long passage où l'on trouve un accent simple et vrai. Il aide à entendre quelle était la moralité, j'ose dire, l'élévation des recrues de la vieille Garde. Dans ces pages qui manquent de talent littéraire, on distingue aisément la qualité d'âme, l'inquiétude, l'ardeur, la curiosité que Stendhall reconnut dans les mêmes années et dans ses livres immoraux.

Pour bien comprendre la Garde, il faut purger son imagination des couleurs théâtrales que le mauvais goût des hommes de lettres a répandues sur la vérité. De vingt années en vingt années, au cours du XIXe siècle, le public a exigé qu'on lui fabriquât de nouvelles histoires de l'Empereur et de la Grande-Armée. L'esprit de sacrifice, la fierté simple, quelque chose de modeste et de grave, qui va jusqu'à l'austérité, voilà, bien plutôt que le flâza romantique, le caractère de ces héros.

“ Si un corps privilégié, disait l'Empereur au colonel des grenadiers de la Garde, ne se comporte pas avec sagesse et mesure, il faut le dissoudre. Je veux avoir des soldats aguerris dans ma Garde, mais je ne veux pas de soldats indisciplinés ; quel que fût leur uniforme, ils ne seraient à mes yeux que des janissaires ou de prétoriens.”

La sagesse des décrets et des ordonnances qui réglaient la Garde avait tiré de ces hommes tout ce que des Français peuvent donner de bravoure, cela s'entend, mais aussi de politesse. Sortis du commun ou des classes moyennes, ils montraient tous, eussent-ils les manières du peuple, des âmes de gentilshommes. Le général Dorsenne, qui commandait les grenadiers de la vieille Garde, disait :

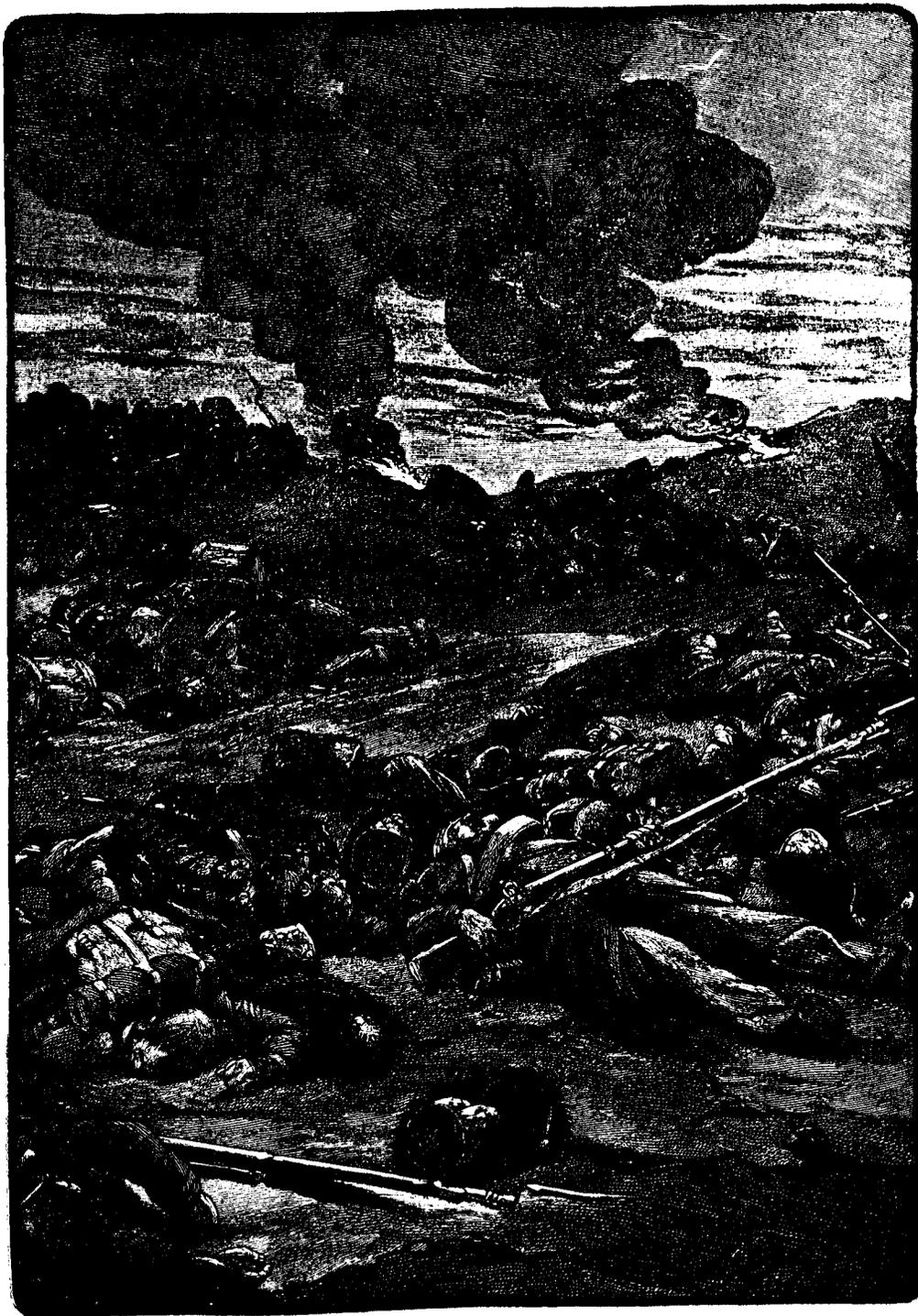
“ Si j'avais de l'or plein un fourgon, je le mettrais dans une chambre de mes grenadiers ; il y serait plus en sûreté que dans un coffre-fort.”

Chez eux l'ivresse était rare ; ils la blâmaient et respectaient la dignité d'un corps d'élite jusque dans leurs délassements.

Pour ma part, si je me promène dans la banlieue parisienne, j'aime à me rappeler que sa poésie ne tient pas dans les tristes et sales romans de Müirger. Je n'évoque point pour m'enchanter ses niaiseries grisettes. Vous souvient-il d'une phrase assez comique de Goethe qui, par un beau soir, entendant aboyer les chiens, s'écria : “ Non, non ! je ne veux pas emporter dans mon éternité l'abolement de cette bête.” Paris n'emportera pas dans son éternité les élégies banlieusardes des Mimi et des Musette. Sur les côtes de la Seine je me rappelle la phrase d'un vieux grenadier de la Garde :

“ Courbevoie, Saint-Denis, Suresne, Rueil, Nanterre, Boulogne et Saint-Cloud, telles étaient nos parties de campagne avec “ madame ” ou nos buts de promenade solitaire, parce que nous y reposions toujours au foyer domestique de quelque vieux compagnon de bivouac, devenu gendre d'une blanchisseuse, ou simplement retiré après avoir noblement payé son tribut à son pays ”.

La vie des soldats de la Garde doit être comprise, non dans l'atmosphère qu'y met la légende, mais avec les teintes qu'évoque un beau titre d'Alfred de Vigny : *Servitude et grandeur militaire*. Ils souffrirent beau



La garde meurt et ne se rend pas

coup ; la vue de l'Empereur marchant au milieu d'eux les consolait. Puissance d'un excitateur d'hommes ! Aurai-je l'honneur que l'histoire recueille ce mot : " Napoléon, professeur d'énergie ? " Des idéologues et non pas de vrais hommes en chair se choqueront de la phrase mémorable qui termine le vingt-neuvième bulletin de la Grande-Armée, le bulletin du passage de la Bérésina :

" Dans tous les mouvements, l'Empereur a toujours marché au milieu de sa Garde. Sa Majesté a toujours été satisfaite du bon esprit que ce corps d'élite a montré ; il a toujours été prêt à se porter avec elle partout où les circonstances l'auraient exigé, mais les circonstances ont toujours été telles, que sa simple présence a suffi et qu'elle n'a pas été dans le cas de donner... *La santé de Sa Majesté n'a jamais été meilleure* ".

Je souligne et je salue cette belle phrase réaliste, si souvent attaquée par les " intellectuels ". Reconnaissances-la digne de ces héros sans fièvre, et d'une société hautement raisonnable. C'était la plus grande satisfaction de savoir que l'Empereur avait bien supporté les fatigues, puisqu'il faisait la clef de voûte, et que, s'il s'affaissait tout s'écroulait dans l'anarchie.

* *

Quatre mille officiers, sous-officiers ou soldats de la vieille Garde furent écrasés par les boulets de Waterloo. Les boucles d'argent de leurs escarpins, les vingt à trente napoléons de leurs ceintures, les anneaux d'or de leurs oreilles, parfois la montre en or garnie de ses breloques, enrichirent les dépouilleurs des morts. Plaignons davantage les survivants : les *brigands de la Loire* guerroyèrent en Turquie, en Grèce, dans l'Amérique espagnole, puis dépérèrent au Champ d'asile. Balzac les rencontra aussi, il faut bien le dire, à Issoudun (voir *la Rabouilleuse*), où ils s'appelaient Philippe Bridau et Maxence Gilet. C'est que notre âme nous est fournie par la société dont nous sommes partie ; Napoléon construit, et d'admirables matériaux, quand l'édifice s'écroule, deviennent des cailloux qu'on rejette au fossé.

MAURICEE BARRÈS.

MISSIONS CANADIENNES

PROMENADE A UTOUR DE SAINT-ALBERT

Par le R. P. L. S. Culerier, Oblat de Marie-Immaculée

Le ministère paroissial est de plus en plus chargé. Le R. P. Mérier, le curé actuel, est littéralement accablé, par la besogne. Je l'ai vu demeurer à l'église depuis cinq heures et demie du matin jusqu'à huit heures, pour entendre les confessions, et cela, trois fois par

semaine. En temps ordinaire, il se tient à son presbytère, où il n'a jamais de repos assuré ; il y a toujours quelque visiteur, et, à tout propos, il doit parler en trois langues, en français, en anglais, en *cris*. Les appels des malades lui prennent ses autres moments. Il est aumônier du couvent ; il est économe du couvent ; il est économe de l'évêché ; il a la surintendance de la ferme.

Bien des fois j'ai comparé le ministère paroissial des missions où j'ai passé en qualité de vicaire, Edmonton, Macload, Calgary, avec le ministère tel que je l'ai observé dans le doyenné où je suis né... Quelle différence !

Pour ne parler que de Saint-Albert, il faudrait que le curé et le vicaire n'eussent à s'occuper que des affaires de la paroisse. Or, le curé doit faire la tâche de trois hommes, et le vicaire est souvent appelé pour donner des retraites aux sauvages dans des missions lointaines. Il faudrait deux prêtres de plus. Mais où les trouver ?

* *

Il y a près de l'évêché, une institution qui a contribué pour une part considérable au soutien des missionnaires et au progrès de la paroisse. C'est la ferme ! Elle a été très critiquée ! on devait s'y attendre. Se figure-t-on, disent les gens superficiels, une ferme à moins de 100 mètres de l'évêché et des chevaux, des bœufs, des moutons, rôdant au-dessous des fenêtres

du palais épiscopal. Les mondains et surtout ceux qui viennent au secours du clergé par leurs critiques, plutôt que par leurs deniers, n'ont pas craint de dire que c'était un gouffre.

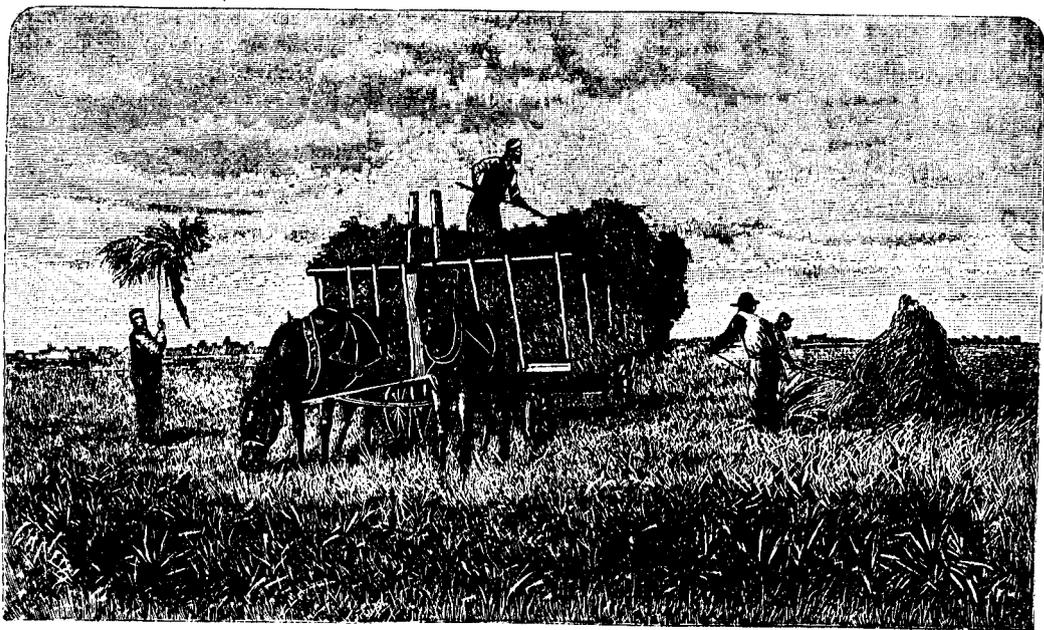
Heureusement les bons chrétiens, ceux qui ont à cœur l'avancement des missions, ceux qui savent qu'il nous faut entretenir plus d'œuvres que les ressources envoyées de France ne nous permettent de le faire, ont approuvé cette fondation. Ils comprennent que nous ne pouvons inculquer des mœurs chrétiennes à un peuple nomade, qu'en lui donnant l'exemple de la vie sédentaire et laborieuse.

Dans notre mission de Saint-Albert, il ne s'agit pas seulement de former des chrétiens, il faut aussi former des agriculteurs. Les Métis jusqu'à présent ne vivaient guère que du produit de la chasse ; mais cette ressource ayant considérablement diminué et pouvant, d'un jour à l'autre, faire complètement défaut, il s'agit de leur en procurer une plus abondante et surtout plus certaine ; c'est celle qu'un sol riche et vaste peut leur fournir ; mais pour amener les Métis à cultiver la terre, il faut le faire sous leurs yeux.

Bientôt vous verrez les vastes champs qui ont été conquis sur la forêt depuis trente ans. Alors les missionnaires n'avaient que de trente à quarante arpents de terre à ensemençer. Ils possédaient déjà soixante bêtes à cornes, bœufs ou vaches, et autant de chevaux. Les bœufs et les chevaux servaient pour les transports aux diverses missions, pour les voyages, pour le labourage. Avec le lait des vaches on se nourrissait, et on faisait du beurre que l'on envoyait aux résidences où il n'y en avait point. Les Frères convers furent les facteurs les plus actifs de cette partie de la mission. Mais alors, la ferme n'était pas équipée de tous les instruments aratoires nécessaires. Il eût été ruineux de les faire venir de loin. Il n'était pas rare de voir un prêtre, quelquefois même l'évêque, une hache à la main, préparer le bois pour une construction projetée. Il était bien moins rare encore de voir chaque année, durant les mois d'été, des prêtres travailler à charrier les foins pour nourrir les bestiaux durant l'hiver. On a vu des missionnaires faucher du matin au soir ou scier le blé à la faucille. Ah ! c'était rude et long !

* *

Les sœurs ont une cinquantaine d'orphelins ou d'orphelines pour lesquels elles ne reçoivent absolument aucun secours. Je me trompe : le bon Dieu, lui, vient à leur aide : leur ferme a rendu, il y a trois ans, 73,600 kilogrammes de grains, blé et avoine compris. Les champs de l'évêché ont rendu, à la même époque, 145,000 kilogrammes de grains. Ces magnifiques récoltes n'apportent à la mission que le strict indispensable. Il faut, en effet, entretenir le personnel nombreux de l'évêché et de l'église. Si on a besoin pour le séminaire, de pain, de viande, de bois, c'est la ferme qui le fournit.



LA MISE EN MEULE DU FOIN



LA RÉCOLTE DANS LES CHAMPS DE LA MISSION

Ah ! ils sont bien mal inspirés ceux qui critiquent une si précieuse institution !

J'ai connu des messieurs qui venaient ici en amateurs durant l'été. On les recevait généreusement : on s'efforçait de diminuer pour eux les privations et les souffrances nécessitées par notre pauvreté ; ils visitaient seulement ce qu'on est convenu d'appeler les centres, comme Edmondon, St-Albert, Calgary, et, avec cet aperçu rapide, ils croyaient tout connaître ; retournés chez eux, ils avaient le tort de nous porter au-dessus des nues :

— "Oh ! ces bons Pères ! ils ne sont pas à plaindre : ils ont de grandes maisons, de superbes églises, des fermes immenses ! A quoi bon leur donner des aumônes ! c'est leur faire honte."



R. P. Mercier

Mgr Grouard

Mgr Grandin

Mgr Legal

R. P. Culerier

ÉVÊQUES, MISSIONNAIRES ET SÉMINARISTES AU PETIT SÉMINAIRE DE SAINT-ALBERT

**

Le séminaire est aussi vieux que le diocèse ; il n'a pas toujours eu la forme actuelle, mais il a toujours existé. Avant même de venir à Saint-Albert, Mgr Grandin avait déjà l'idée de choisir des prêtres parmi les Métis.

En 1875, le prélat fit part à son neveu du grand désir qu'il avait de former un clergé indigène. Le R. P. Henri Grandin entreprit alors d'enseigner le latin à cinq petits garçons. Un seul a persévéré, le R. P. Cunningham.

Le jeune Cunningham étudia donc d'abord le latin sous la direction du R. P. Grandin, qui lui fit prendre des habitudes de vie régulière et ecclésiastique. Le néophyte n'est pas arrivé au sacerdoce sans difficultés. A cause de son éducation première, il lui était difficile de se faire à la vie du petit séminaire et à la vie de communauté. Le mal national des Métis et des sauvages en général, c'est de trop douter d'eux-mêmes : ils sont timides. Par suite aussi de leur vie de campements à la prairie, les Métis se regardent tous comme parents. Il en résulte une familiarité qui n'est pas sans danger. Le P. Cunningham acheva ses études littéraires à l'Université d'Ottawa et revint faire ses études théologiques sous la direction du R. P. Legal, missionnaire des Pieds Noirs, aujourd'hui évêque coadjuteur.

Le F. Beaudry, dont l'ordination aura lieu l'année prochaine, est aussi Métis.

En 1893, Mgr Grandin quitta en France et en Belgique. On pense peut-être que c'est une tâche agréable ! Un jour trois servantes de Laval lui remirent chacune 200 francs, ce fut un puissant encouragement. Mais le lendemain, le vieil évêque fut éconduit sans ménagement : il y en avait, lui dit-on, trop de son espèce. Cependant, d'aubaine en avanie et d'avanie en aubaine, il réussit à glaner, sou par



L'ÉVÊCHÉ

sou, une somme suffisante pour faire aménager le local destiné à abriter ses petits séminaristes. On se fait difficilement une idée des frais de construction dans ces pays. La main-d'œuvre est écrasante : les charpentiers reçoivent 12. 50 par jour ; l'entrepreneur demande de quinze à vingt francs ; les poseurs de briques prennent vingt francs. Toutes les fournitures : clous, vis, outils, ustensiles, etc., viennent de Montréal à grands frais. Nous payons vingt-cinq francs pour cinquante kilogs de marchandises. Oh ! il coûte cher de vivre dans un pays nouveau ! Et on voudrait nous priver des secours que nos amis de France ont la charité de nous envoyer ?

Je conclus : que tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre des Missions Canadiennes ne nous oublient pas, chaque fois qu'ils en auront la possibilité ; la réussite de cette œuvre est à ce prix et le but poursuivi, la régénération des Métis et des Sauvages, est une œuvre nationale dont il leur sera tenu compte en ce monde et en l'autre.

Extrait des *Missions Catholiques*

FIN

QUI DOIS-JE AIMER ?

(MONOLOGUE POUR JEUNES FILLES)

Pourquoi donc, à l'instar de tant d'autres, ne me suis-je jamais formé d'idéal ?

Je souris en me posant cette question : suis-je donc si sage que je ne puisse avoir une pensée frivole ?...

Aussi, à quoi bon ? On en voit tant de ces jeunes filles qui aujourd'hui caressent un rêve, en se berçant d'illusions, pour pleurer demain toutes les larmes de leurs beaux yeux !... Oh ! moi aussi je rêve, et j'ai parfois de bien douces illusions, mais pas de ce genre ; je m'en garde afin de n'être pas déçue.

C'est la première fois que je me demande qui je dois aimer, et cela me semble si grave, si embarrassant que je répondrais volontiers : tout le monde et personne !... Sera-t-il brun ou blond, roux ou châtain ? Je l'ignore et ne m'en soucie guère, appréciant plutôt les qualités morales que physiques.

On me fait reproche quelquefois de rechercher trop soigneusement le dessus du panier... Hé mon Dieu ! je n'ai pas l'embarras du choix, tant s'en faut !

Je me garde de la prétention de le croire. Au reste, je ne saurais me plaindre de ne connaître que de gentils jeunes gens ?

Oh ! mais si gentils que je les aime tous à peu près également. Tout se réduit à bien peu : mais cela me suffit, me trouvant de celles qui préfèrent la qualité à la quantité.

A part ce petit nombre, quelques-uns me sont arrivés en coup de soleil et s'en sont retournés en coup de vent !...

A ceux-là je dis : zut ! Car je ne suis pas mondaine, moi ; je ne m'applique nullement à plaire ou à déplaire. J'aime à cultiver l'amitié quand l'occasion se présente : non pas cette amitié tolérante qui se permet l'artifice, la dissimulation, les petites ruses, les grandes rivalités, voire même la perfidie.

Je me rappelle encore

l'expression d'un auteur français, parlant de cette amitié-là : " Rien ne la ravive plus disait-il, qu'un coup d'épée donnée ou reçu au bois de Boulogne."

Et comme il n'est pas permis aux femmes de se battre en duel, il est à redouter que de telles amitiés ne suscitent entre elles de terribles prises de bec ou... de chignon, ce qui serait très vilain !... non, de cette amitié-là, il n'en faut pas.

Je veux parler de celle qui se prouve par les actions et non par les paroles ; si l'amour lui ressemble à celle-là, je veux bien en essayer, car cela doit être très agréable. On se regarde, on se devine, on se dit mutuellement : Je t'aime ! Je t'adore ! je... je... je ne sais plus.

S'entendre dire " Je t'aime " c'est bon, c'est doux, ça passe comme une caresse mais " Je t'adore," c'est trop fort et trop fantasque, c'est du roman tout plein, ça ne vaut rien.

Hélas ! les amoureux sont tous les mêmes : ça s'extasie, ça balbutie, ça s'aigrit, ça s'attendrit... C'est soupçonneux, c'est fiévreux, c'est langoureux, que sais-je ? C'est donc tout à tour heureux et malheureux ? de sorte que, ma foi ! quand on y pense un tant soit peu, l'on aime autant être en dehors de cette catégorie enfiévrée qui s'en va sur le chemin de la vie, riant, chantant, rêvant, pleurnichant, tant le vertige de l'amour tourne les " cocos " et subjugué les cœurs.

Ah ! si ce sont là les plus belles fleurs de l'existence, que ces jolies tortures d'amour, gardez-moi encore, ô mon Dieu, de la flèche ensorcelée du traître Cupidon !

Mon cœur en émoi palpète sans cesse quand je murmure : qui dois-je aimer ?... C'est que moi, voyez-vous, amis, j'ai grand-peur d'aimer sans retour.

Et qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, c'est la loi commune qu'il nous faut tous subir.

VIOLETTE.



PETIT SÉMINAIRE

REVUE UNIVERSELLE

Sans tirer du jouet de l'enfant toute une philosophie, il faut bien admettre que la fabrication de cet accessoire indispensable des peuples—dans leur jeunesse—révèle le tempérament et la caractéristique d'une race.

“ La pipe, disait Oscar de Watteville, ce jouet de l'homme fait, est caractéristique des nationalités ; courte dans les pays laborieux, longue jusqu'à être traînée sur des roulettes, dans tout l'Orient rêveur et paresseux.”

Le jouet est tout cela. Dis-moi ce dont tu joues, je te dirai qui tu es ! pourrait ajouter un philosophe, genre de Watteville.

En Allemagne, un des rares pays où l'on fabrique le jouet, il est toujours un enseignement—plaignons les pauvres enfants auquel il est donné !—On offre comme étrennes, au petit garçon qui a été bien sage... un théorème de géométrie ou une expérience de physique !

C'est comme cela que l'on arrive à récolter des bambins à lunettes, tristes comme des cercueils, ayant déjà la gravité d'un *Herr Doctor*.

Combien préférable, pour les petits, ces jouets d'une philosophie profonde, retraçant bien les goûts du peuple qui les fabrique.

Les jouets Egyptiens : pantins articulés, artisans ou guerriers, qui faisaient la joie des gamins contemporains de Sésostris ou de Toutmès.

Le croquemitaine des anciens Romains, le Manduculus, remplacé dans les temps modernes par le *Pulcinella* des Italiens, le *Punch* des Anglais, le Polichinelle des Français.

Les beaux jouets artistiques : poupées ou guerriers des Grecs, qui ne reculaient pas devant le jouet mécanique, témoins les hirondelles et les colombes d'Archytas, qui volaient seules.

Et dans les jouets destinés aux petites filles, l'immortelle poupée n'a-t-elle pas comme origine, chez les vieux Romains, la Poppée, femme de Néron, dont le masque, destiné à garantir la fraîcheur du teint, a été le point de départ de ce jouet si apprécié des enfants ?

En France, le jouet est élégant, inutile, artistique, ingénieux au superlatif.

L'esprit frondeur de la race y trouve sa voie toute tracée, la satire elle-même anime ces petits groupes, —joie des enfants, tranquillité des parents—qu'annonce le tonitruant camelot aux approches des fêtes. Que ce soit un policeman rossé par le maraudeur ; le diable tué par polichinelle ; un soldat anglais dépouillé par un boer, il y a dans ces infiniment petits, toute une propagande par l'image, dont l'influence n'est pas à dédaigner.

Le jouet français, c'est toujours une idée qui marche.

La poupée ! les soldats de plomb ! jouets de notre jeunesse !

La poupée ! la petite fille y trouve matière à satisfaire ce besoin de tendresse qui deviendra plus tard l'amour maternel !



Fabrication parisienne du jouet : Prête à entrer dans le monde



Fabrication parisienne du jouet : L'amusement des enfants, la tranquillité des parents

Les soldats de plomb ! le petit garçon y voit la personnification de cet instinct combatif, de cet amour de la lutte qui existe dans l'homme, legs des aïeux de l'âge de pierre !

Et les fusils, et les sabres, et les petits canons, et les petits ménages, les cuisines, les comptoirs de bonbons !

Le jouet qui amuse toute une partie de l'humanité en fait vivre une autre, et il faut avoir visité les logements sordides, où habitent leurs créateurs, pour bien en comprendre l'utilité.

Utile dulci, disaient les latins et redisons-nous à notre tour. Combien vivent toute l'année de ces jouets qui seront vendus en huit jours, brisés en une heure !

Que de chefs-d'œuvre et quelle ingéniosité déployée pour créer un jouet mécanique très travaillé, très élégant, mais très amusant, qui sera vendu dix-neuf sous ?

Que de grâces et de délicieuse minauderie dans l'habillement de ces poupées, de ces bébés jaunes, noirs ou simplement blancs, atteignant quelquefois l'apparence de la vie ?

Nous donnons, pris sur le vif, l'intérieur de deux ateliers parisiens : celui où l'on fabrique le jouet de bois et de carton ; celui où se confectionne et habille la poupée.

Chers lecteurs, chères lectrices, quand vous aurez des jouets à donner aux petits, ne vous creusez pas l'esprit pour leur en acheter de coûteux et de compliqués.

La poupée, le ménage pour la petite fille ; le soldat de plomb ou le fusil pour le petit garçon, vous serez toujours certains de faire des heureux.

* *

Le conflit existant entre le Vénézuéla et la Colombie attire à nouveau les regards sur cette toujours brûlante question des républiques Sud-Américaines et de l'intervention que rêve—au nom de la fameuse et si élastique doctrine de Monroe—tout bon sujet américain du Nord. Mais il y a des complications à craindre, tant de la part des autres républiques sœurs que de la vieille Europe, laquelle, après tant de coulures patiemment avalées, pourrait bien un jour ou l'autre perdre enfin patience.

On espère, néanmoins, que tout se passera en famille, et que cette fois encore, la parole ne sera qu'aux canons intéressés—ceux vénézuéliens et colombiens—et que les “bouches” à feu, de la France,



Etat actuel de l'entrée du canal de Panama

de l'Angleterre, de l'Allemagne et des Etats-Unis resteront muettes. Au premier cri d'alarme, les cuirassés de ces différentes puissances étaient accourus afin de protéger, le cas échéant, leurs nationaux et la propriété des dits.

Les étincelles ne sont pas longues à communiquer le feu aux poudres, dans la patrie du grand Bolivar ; mais parmi les grandes puissances qui, en autres temps, auraient pu montrer la griffe, il en est autrement et la crainte d'un conflit général paraît devoir être, là encore, le commencement de la sagesse. L'Angleterre est bien trop occupée au Transvaal, qu'elle a, dit-elle,

réduit au silence, mais qui ne paraît pas encore être parti dans le royaume des ombres, pour montrer ses longues dents. Les Etats-Unis sont satisfaits,—il y a de quoi,—de la digestion facile, par sa cousine d'Angleterre, de la fameuse pilule qui a nom le traité Clayton-Bulwer.

L'Allemagne, qui a accentué sa politique coloniale dans le récent discours de Guillaume II sur la marine de guerre allemande paraissait, il y a encore peu de temps, devoir apporter un sérieux appoint aux craintes des pessimistes, mais il est à peu près certain, à présent, que de son côté, il n'y aura pas de complication.

La France, enfin, dont l'amitié traditionnelle avec les Etats-Unis ne s'est en aucune façon altérée, a, seule, de graves intérêts en Colombie, et ne saurait s'en désintéresser, mais tout fait espérer que les négociations entre les Etats-Unis et les porteurs d'actions de Panama vont mettre, sur les blessures de l'épargne française, un baume bienfaisant.

Il y a bien encore la question des Iles Galapagos commandant, du côté du Pacifique, la sortie du futur canal de Panama—pas encore ensablé, espérons-le, par le vote des partisans du Nicaragua ;—mais, somme toute, le baromètre est au beau fixe et rien ne fait prévoir un changement de temps. On ne verra pas sans intérêt, dans les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ, le monument, de très grande allure, élevé à

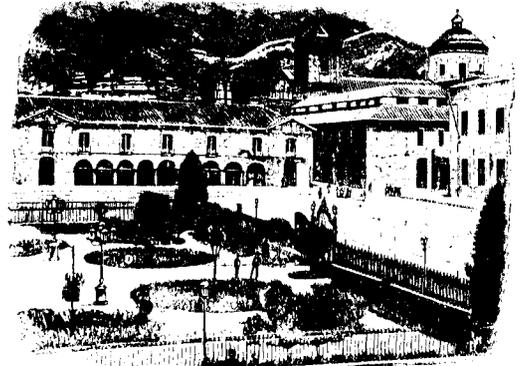
Bogota à la mémoire des " Martyrs de la Guerre de l'Indépendance."

Bogota, cette superbe ville, possède également un square perpétuant le nom de Bolivar, en rappelant, à la génération qui disparaît, le souvenir du grand patriote colombien.

La vue de l'entrée du canal de Panama démontrera, aux plus indifférents, qu'il serait absolument de mauvaise politique, pour les américains, d'abandonner sans avoir étudié à fond la question, ce superbe projet pour celui si problématique du Nicaragua.

Acheter pour \$40,000,000 seulement tout ce qui existe de cette colossale entreprise, dont le succès final n'est qu'une question de temps,—peu de temps—et de sommes d'argent n'atteignant peut être pas à la moitié de ce que coûterait le percement rival, voilà une " occasion " que ne laisseront certainement pas échapper des hommes pratiques comme les Américains. L'opinion de nombreux ingénieurs de tous les pays est que le canal du Nicaragua est " increusable " et qu'il serait, même en cas de réussite, beaucoup plus coûteux de l'exploiter, vu son long parcours, que celui de Panama.

Souhaitons que les actionnaires français, que la finance juive a si durement éprouvés dans cette entreprise, se récupèrent de l'or qu'ils y ont jeté.



Le square Bolivar à Bogota

Ce sont encore les Américains qui en récolteront la plus grosse part.

LOUIS PERRON.

APHORISMES D'EDUCATION PRATIQUE

Que Dieu soit votre point de départ, et le centre vers lequel se reportent tous vos efforts.

—Unissez dans votre conduite à l'égard de l'élève, l'amour à la fermeté ; appliquez cette règle bien comprise à l'éducation que vous

vous donnez à vous-même.

—N'agissez jamais, dans l'éducation que vous donnez, sans vous rendre compte exactement de ce que vous faites : ne perdez jamais de vue les conséquences souvent fort éloignées de vos actions.

—Que tout ce que vous faites pour l'enfant et pour le jeune homme, ait un caractère progressif : rattachez les idées que vous voulez leur donner à celles qu'ils possèdent.

—Evitez les extrêmes : ils conduisent à des conséquences fâcheuses, dans quelque partie de l'éducation que ce soit.

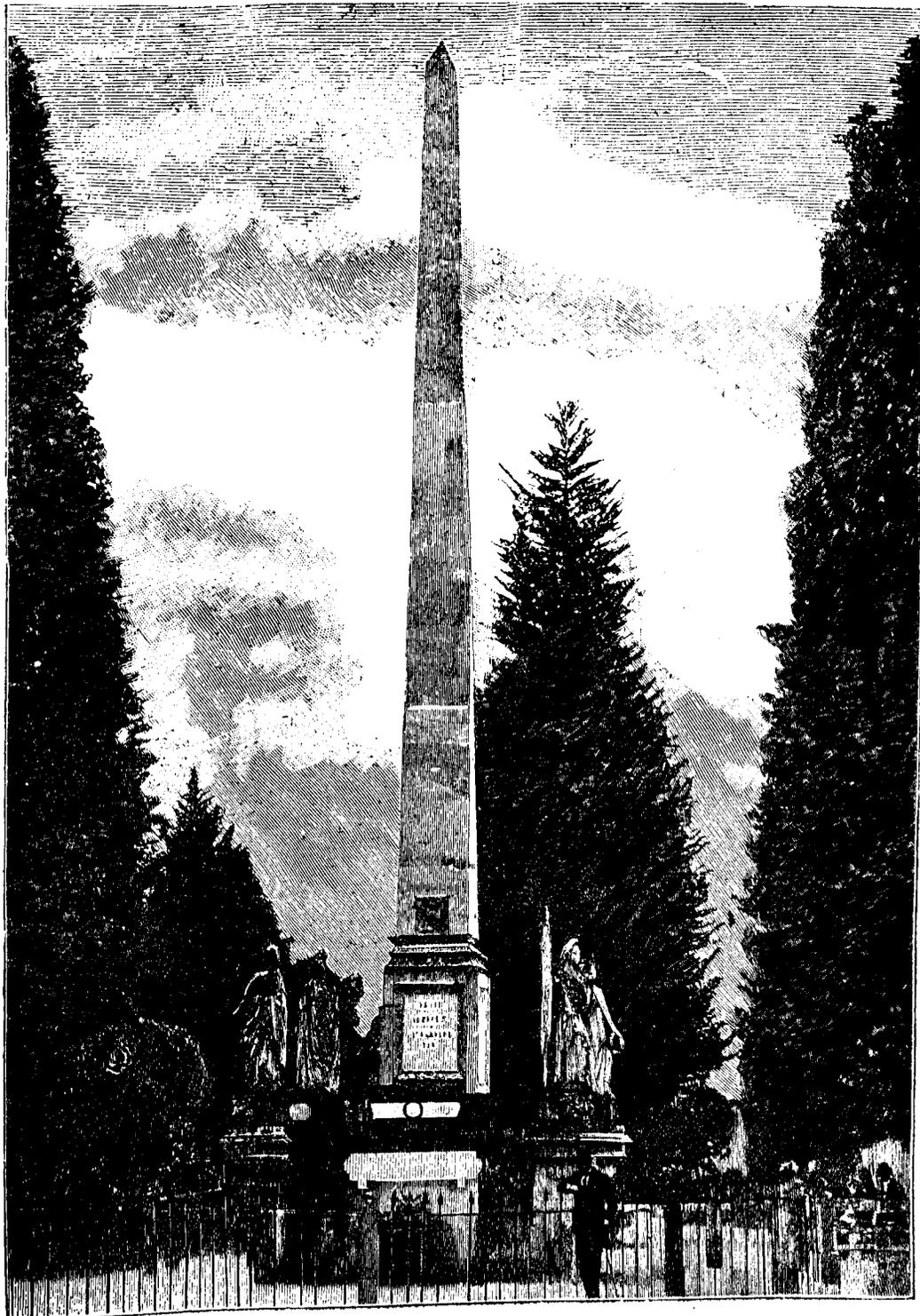
—Ne forcez pas le développement de l'élève ; évitez tout ce qui est contraire à la nature ; or, rien ne l'est plus qu'un développement forcé.

—Développez toutes les facultés de l'élève d'une manière naturelle, régulière, harmonique.

—Sans jamais perdre de vue la nature et les besoins de l'homme en général, ayez cependant égard à l'individualité de chaque enfant.

—Tout en éveillant en lui le sentiment de sa propre faiblesse, faites sentir à l'enfant le besoin de rétablir dans son intérieur, autant que possible, l'image de Dieu à la ressemblance de qui l'homme est fait.

TH. FRITZ.



Monument des Martyrs de la Guerre de l'Indépendance, à Bogota

Il faut se piquer d'être raisonnable et non d'avoir raison, de sincérité et non d'infaillibilité.

LES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

III

ELLE EST MORTE !

Il fallait bien qu'un jour enfin elle mourût,
Que la grande Ennemie un jour fût la plus forte,
Que triomphalement un jour elle apparût,
Ouvrant à deux battants la porte,
Et marchant droit au cœur tant de fois écrasé,
Abattu désormais, vide, immobilisé.
Elle est là toute raide attendant qu'on l'emporte :
Elle est morte !

Et le sombre au delà quand elle se taisait
Qui passait en fantôme et la terrorisait,
Ce sombre au delà noir l'a prise en sa cohorte :
Elle est morte !

A.-M. BLANCHECOTTE.

AUX OUVRIERS

PHILANTHROPIE ET CHARITÉ.

Aidons-nous mutuellement,
La charge de nos maux en sera plus légère ;
Le bien que l'on fait à son frère,
Pour le mal que l'on souffre, est un soulagement.
(FLORIAN.)

Ces vers sont un bel enseignement de la philanthropie. Cette vertu est l'amour de son semblable avec le désir de lui être utile.

Comment se fait-il cependant que la philanthropie ait si peu d'adeptes, qu'elle fasse si peu d'apôtres ? — C'est que la philanthropie ne produit d'ordinaire qu'un effet personnel qui s'éteint avec l'individu — L'homme n'est pas porté à admirer ce qui vient d'un homme comme lui, ce qui ne représente pas une idée qui lui est supérieure.

Le philanthrope dit : " Je fais le bien d'après l'impulsion de mon cœur qui est bon ; j'éprouve du plaisir à soulager mon semblable. " — Eh bien, moi, je n'éprouve pas ce plaisir : je vous admire, mais je ne vous imite pas.

La charité, au contraire, procède d'une idée. — Le sentiment qui en découle est celui-ci :

Dieu, qui a formé mon cœur à la bonté, me dit que je dois aimer mon semblable comme mon frère.

Par mes bienfaits, je dois soulager son corps pour arriver à son âme, et, par son âme, élever son cœur à Dieu. Je ne suis même pas maître d'aimer ou de ne pas aimer mon frère : Jésus-Christ m'a fait un devoir de l'aimer. Il dit à tous : " Malheur aux riches ! Bienheureux les pauvres ! " pour nous faire craindre l'abus, que nous pourrions faire des biens que nous possédons ou que nous envions.

Dieu sait l'homme tellement faible dans sa vertu — et celui qui reçoit si peu porté à la reconnaissance — qu'il donne des encouragements et fait même des promesses à ceux qui aimeront leurs frères.

" Ce que vous faites au plus petit des miens, c'est à moi que vous le faites. "

" Un verre d'eau froide donné en mon nom sera récompensé au centuple. "

Nous devons donc faire la charité au nom de Dieu, parce que nous sommes imparfaits dans la manière de la faire.

Et, de même que je ne demande pas l'admiration pour ce que je fais de la part de Dieu, vous ne devez pas être sévère dans la manière de me juger.

Les Etats, qui ont voulu se substituer à Dieu, ont créé la philanthropie et ont remplacé le zèle de la charité par l'administration.

Aussi le pauvre voit de jour en jour ses secours diminuer. Sur une somme de 20,000 francs qui lui est destinée, il faut distraire 4 à 5,000 francs de frais d'employés.

L'homme ne lutte pas avantageusement contre Dieu. Il faut peu d'années pour qu'il soit forcé de reconnaître qu'il s'est trompé.

La charité a-t-elle des avantages ?

Il est écrit dans un petit livre, plus répandu que lui : la *Journée du chrétien* :

" Le jeu, le luxe, la débauche ont ruiné mille maisons, l'aumône n'en a jamais appauvri une. "

Il n'est pas nécessaire de rappeler tous les malheurs que le jeu, le luxe, la débauche entraînent à leur suite.

On pourrait même demander dans quelle famille il n'y a pas eu, au moins de loin, de ces exemples funestes qui devraient instruire la jeunesse.

Il est écrit aussi dans ce même petit livre :

" C'est un grand art pour amasser du bien que d'en faire aux autres. "

N'est-il pas vrai que la visite du pauvre nous instruit, nous fait réfléchir sur les causes qui ont amené ses malheurs. Ces mêmes causes ne peuvent-elles pas produire les mêmes effets sur nous, si nous ne sommes pas prévoyants ?

Nous serions heureux alors qu'on vint nous consoler et nous aider.

Ces réflexions élargissent notre cœur, le disposent au bien et nous font apprécier notre propre bonheur. Elles sont d'ailleurs mises en pratique par nos jeunes gens de Paris qui font partie de nos quarante Petites Conférences de Saint-Vincent de Paul.

Bons pour les pauvres, qu'ils visitent régulièrement ils trouvent le moyen d'économiser, sur leur maigre salaire, quelque chose pour les familles qui leur sont confiées.

De ce fait aussi, ils prennent la force d'éviter toute dette et d'apprendre à connaître l'épargne.

Mais peut-on toujours faire la charité ?

Un jour, à la porte du temple, Notre-Seigneur fit arrêter ses apôtres, et pendant que les Pharisiens faisaient ostensiblement l'aumône, il fit remarquer aux siens une pauvre veuve qui, simplement, avait mis dans le tronc sa petite offrande. Il dit alors : " Je vous le dis, en vérité, que celle-ci a donné plus que tous les autres, parce qu'elle a donné sur son nécessaire. "

Pour faire la charité, faut-il même donner de l'argent ? Une soupe partagée, une bonne parole, une complaisance, un seau d'eau monté au sixième chez une pauvre vieille, l'histoire d'un vieux soldat entendu vingt fois, sont des actes de charité qui peuvent avoir une grande valeur.

Combien d'ouvriers malheureux seraient aujourd'hui à l'aise si, de bonne heure, au temps des bonnes quinzaines, ils avaient su faire la part du pauvre. Ils auraient appris en même temps à faire la part des mauvais jours.

Qui ne connaît un parent, un ami malheureux, une veuve chargée d'enfants, une société qui visite régulièrement les pauvres ?

Quelle belle occasion de pratiquer cette solidarité, cette fraternité que les gens plus simples, plus pratiques, appellent la charité !

Il est toujours temps de bien faire : penser aux pauvres, c'est penser à nous sagement. C'est aussi nous préparer une satisfaction du cœur et, ce qui est plus, la bénédiction de Dieu.

Ne soyons pas seulement philanthropes, c'est trop près de l'orgueil ; c'est, faire partir de soi, ce que Dieu y a mis de bon. Aimons, au contraire, à lui montrer notre reconnaissance. Ne disons pas à l'affligé : je vous fais du bien parce que mon cœur est bon ; mais, je viens à vous parce que Dieu, qui vous a créé comme moi, me dit que vous êtes mon frère et qu'il m'aimera d'autant plus que je saurai mieux vous aimer.

Les quatre vers qui ont inspiré cet article sont pleins de beaux sentiments ; mais ils auraient été complets s'ils avaient nommé Celui qui en est l'essence, Celui qui a dit dans l'Évangile : " Aimez-vous les uns les autres, " et qui, par amour pour nous, a souffert toute sa vie et jusqu'à la mort de la croix.

LÉON DUPONT.

Utopies d'hier, vérités aujourd'hui (1)

Ce qui est relatif aux continents disparus n'a pas reçu, jusqu'à ce jour, de confirmation scientifique, et les légendes du roi d'Ys, de l'Atlantide, sont restées... des légendes.

Si la géographie, considérée dans ses phénomènes géologiques, apporte la preuve de l'existence, il y a bien des siècles, de continents aujourd'hui recouverts des

eaux de l'Océan, de presque îles changées en îles, et par contre, de vastes déserts de sable autrefois des mers, rien n'est venu apporter une forme tangible aux poétiques suppositions de filles, de villages, de royaumes florissants, aujourd'hui submergés.

De même que le Gulf Stream a été dévié par la grande commotion résultant de l'explosion du Krakator, changeant la climaterie des continents qu'il baignait jadis et dont il s'est éloigné, il est parfaitement plausible qu'un brusque changement dans l'inclinaison de l'aécliptique ait pu, en substituant des terres, là où il existait des océans, et des mers, là où s'élevaient des habitations, déterminer des Atlantides ; mais, jusqu'à ce jour, ce ne sont que fictions auxquelles aucun fait n'est venu donner l'apparence d'une réalité.

Nous avons des volcans sous-marins dont le Santorin est le type bien connu ; nous avons des sources d'eau douce situées en pleine eau salée ; les houillères qui relient, quelquefois, deux continents, prolongeant leurs filons sous les Océans, viennent à l'appui de la thèse, aujourd'hui admise, de l'apparition de mers intérieures là où s'élevaient des continents ; les houillères des Cornouailles, qui se prolongent fort avant sous la Manche, s'étendent vraisemblablement jusqu'aux côtes françaises ; celles de Sydney, dans l'Île du Cap-Breton, peuvent être prolongées jusqu'à Terre-Neuve, peut-être, ce qui impliquerait, il y a quelques milliers d'années, la possibilité d'une réunion de la France et des Îles Britanniques ; du continent américain et de l'Île de Terre-Neuve, mais pas d'Atlantide. Attendons encore patiemment le fait, qui viendra peut-être éclairer cette question jusqu'ici obscure.

Les galions du Vigo ont donné lieu à suffisamment d'allusions plus ou moins plaisantes — pas pour les actionnaires par exemple — pour n'avoir besoin que de peu de commentaires.

Qu'il y ait eu des millions représentés par des lingots d'or, enfouis dans la baie du Vigo, la perte et la destruction des navires portant ces trésors, cela est incontestable. Que ces trésors y soient encore, les opinions sont absolument partagées.

Une société financière, dite des galions du Vigo, arguant du fait que les millions jadis enfouis n'avaient pu être retirés, se créa, dans le but de procéder au sauvetage du métal précieux.

Des sondages furent faits dans de nombreux endroits, tous ceux qui paraissaient devoir être le lieu du coulage à pic des navires ; des scaphandriers explorèrent les fonds, on trouva même quelques carcasses de navires, mais de trésor, point.

Les moyens, alors peu perfectionnés, d'investigation sous-marines ont-ils fait défaut ?

D'autres chercheurs — silencieux — avaient-ils déjà pensé à procéder à des sauvetages ?

Un Nemo inconnu a-t-il trouvé l'or et l'a-t-il employé pour le plus grand bien des peuples opprimés ? Mystère !

On ne peut admettre que l'or se soit dissout, l'eau régale seule a ce pouvoir. Il a été perdu là ; on n'a jamais entendu dire qu'aucune tentative ait été faite, à part celles de l'infortunée compagnie précitée, pour l'en retirer ; il faut bien admettre, si quelque sous-marin inconnu, précurseur du *Goubet* et du *Gustave Zédé* ne l'a pas subtilisé, qu'il y est encore.

Le perfectionnement de nos appareils modernes sous-marins permettra, à bref délai, de trancher cette question intéressante. Il y a bien eu, en Amérique, un inventeur de système qui, arguant de ce que l'eau de mer contenait une certaine teneur en or, peu considérable, il est vrai, voulait, par la distillation, extirper le précieux métal. Je crois que l'infortuné et ses actionnaires, s'il en a réunis, ont dû " boire la forte goutte, " et salée, encore, ce qui n'avait rien d'étonnant, puisqu'ils puisaient à la mer.

Ceux qui ont cru au vil métal dans la baie du Vigo, sont sortis de l'expédition passablement endoloris.

A qui la passe actuellement !

LOUIS PERRON.

(1) Analyse et vérification de faits, utopies au moment où ils furent énoncés dans les romans de Jules Verne, mais devenus aujourd'hui d'incontestables vérités.

PATINEURS CANADIENS

LE MONDE ILLUSTRÉ, qui s'occupe de tous les mouvements dans l'intérêt de ses lecteurs, est fier aujourd'hui de publier les portraits des trois patineurs qui



Photo Laprès et Lavergne
M. PELLETIER

se sont particulièrement distingués dans les courses récentes du M. A. A. A.

Ces messieurs, tous représentants du Montagnard, tous Canadiens-français, ont fait honneur à leur club et à leurs compatriotes, en enlevant avec aisance les palmes du concours

Beaudoin : champion de l'Amérique dans les seize ans, et cela dans 9 courses consécutives, avec les meilleurs coureurs des Etats-Unis, a dû, cette année, laisser la première place à son compagnon de lutte, M. Maurice Pelletier. M. Beaudoin n'a pas subi une humiliation, car M. Pelletier est un fameux lutteur ; et quoique second aujourd'hui, M. Beaudoin reste toujours un jeune homme remarquable et de grand mérite sur le patin.

Chapleau : se distingue par son beau coup de patin. Ce jeune homme promet beaucoup pour l'avenir.

Maurice Pelletier : vainqueur dans les courses des *Novices*, a battu Beaudoin. Très élégant sur le patin, Maurice Pelletier est aussi très rapide et très sûr. Nous le croyons appelé à remporter avant longtemps le titre de champion dans la classe dans laquelle sa victoire sur les *Novices* vient de le placer.

ETUDES DE MŒURS CANADIENNES

LE CURÉ DE CAMPAGNE

Il est une classe de travailleurs, à la vie humble et modeste, obscurs travailleurs dont nos classes dirigeantes ne savent pas reconnaître le mérite, je veux parler de l'obscur curé de campagne, du courageux missionnaire, ces grandes âmes d'apôtre dont la carrière bien remplie est féconde pour l'œuvre Nationale.

Qu'ils sont nombreux, ces ouvriers de la vigne du Seigneur, ces cœurs où règnent la foi et le patriotisme le plus pur et le plus élevé, dont les nobles actions ont marqué une vie toute de dévouement d'abnégation et de sacrifices.

La condition du curé de nos campagnes diffère de beaucoup de celle des prêtres de nos villes. Ces derniers ont un revenu modeste, il est vrai, mais leur vie n'en est pas moins plus attrayante que celle du pasteur des âmes, perdu dans une campagne éloignée ou au fond des solitudes de nos bois, vivant de la vie de ceux pour lesquels il se sacrifie quotidiennement.

Le curé des villes emploie le plus souvent ses revenus au soutien d'institutions charitables, à l'entretien des pauvres miséreux qui abondent dans nos grands centres, mais lui, le curé de campagne, sans

vouloir en rien diminuer le prestige de nos archevêques, évêques, chanoines et prêtres savants qui fixent l'attention des classes instruites et éclairées, s'est enfoncé volontairement pour obéir aux ordres de ses supérieurs, dans un coin de terre où l'existence est parfois, sinon le plus souvent, ennuyeuse pour l'homme ayant connu les commodités de la vie, et les joies qu'entraînent une douce camaraderie. Le plus souvent, les rudes travaux auxquels le devoir l'astreint minent sa santé, l'accablent tout jeune encore d'infirmités. Dieu seul connaît ce que l'énergie et le dévouement de tels hommes accomplissent dans une modeste sphère.

Il y a quelques semaines, les journaux, la *Semaine Religieuse* la première, racontaient la vie d'un de ces hommes de l'apostolat affligé d'une infirmité douloureuse après cinq ans de ministère. L'apôtre du Christ, curé dans une de ces missions de notre province, où les devoirs du prêtre sont rendus si pénibles par les longues distances à parcourir pour y exercer le ministère, avait par ses courses, dans les saisons les plus rigoureuses de l'année, pour aller porter les consolations à un malade, ou le Viatique à un mourant, affaibli beaucoup sa vue.

Un jour, son action de grâces terminée, quand abîmé dans l'adoration du Dieu Eucharistique, il releva la tête, qu'il tenait cachée entre ses mains, ses yeux s'étaient fermés pour toujours à la lumière du jour. Pour lui, c'était désormais la nuit sombre,



Photo Laprès et Lavergne
E. CHAPLEAU

jusqu'au jour où la mort voudrait le délivrer, et lui donner à contempler de ses yeux immortels les splendeurs du séjour de là-haut ; elle est venue, cette mort libératrice, mais après trente ans d'une pénible existence, où le prêtre aveugle n'a cessé de conserver sa sérénité, s'apitoyant sur le sort de ses frères de l'humanité, et ne murmurant aucunement contre l'épreuve.

Oui, bien peu les connaissent ces vies de dévouement.

Le missionnaire, le curé de campagne, est capable de féconder les vues bienfaisantes et colonisatrices de nos gouvernements. Lui-même est un puissant colonisateur, car où s'élève l'humble clocher de la rustique chapelle, les colons se groupent, deviennent de plus en plus nombreux, la hache du bûcheron recule les limites de la forêt, le soc de la charrue bouleverse ce sol vierge, qui se couvrira bientôt de moissons dorées et de verts pâturages. Avec son revenu modique, qui lui donne à peine le nécessaire, le curé de campagne est obligé de venir en aide à de pauvres colons, de peiner durant plusieurs années afin de pourvoir à la subsistance d'une famille toujours nombreuse. Ce missionnaire pasteur des âmes devient, pour ainsi dire, le chef temporel, le conseiller de la petite colonie.

Il règle les différends, s'applique à faire régner la bonne entente et à éloigner les discordes.

Considéré comme un savant par cette population simple et peu instruite, sa décision fait autorité. Du haut de la chaire, dans ses relations quotidiennes avec ses paroissiens, il les dirige, sa parole débarrassée des fleurs de rhétorique n'en est pas moins persuasive.

Le gouvernement qui veut faire accepter un projet qui aurait besoin d'être appuyé sur une base de confiance n'a qu'à le faire accepter par le curé de campagne ou le missionnaire, qui l'appuieront et le feront réussir, si cependant le projet a un but louable.

Quel meilleur apôtre pour conserver parmi notre population la saine morale et les sentiments patriotiques ! C'est un juriste pour les compagnards qui prennent ses avis, dans les conditions difficiles. Oui vraiment, cet homme est le consolateur du peuple. C'est le pilote attentif aux moindres orages, pour ployer au besoin les voiles, manier les cordages et imprimer au gouvernail une direction qui sauvera la barque d'un péril imminent.

Savez-vous que, sous l'humble toit du curé de campagne, se verse plus d'aumônes que dans les résidences somptueuses du millionnaire ?

Sa charité est active, industrielle, crée mille ressources. Il se prodigue pour les pauvres. Sa modeste soutane râpée sied bien au milieu des livrées du travail. Idole des petits et des grands, son bureau sert de réfectoire pour les pauvres, de laboratoire pour les malades, c'est là qu'il distribue le pain aux miséreux, les remèdes simples aux malades, et les douces paroles de consolation, baume salubre, à ceux qui pleurent et qui souffrent. Bien pure, innocente est la vie de cet inconnu, content de son obscurité, et dont l'existence entière s'écoule dans la pratique de l'apostolat. C'est le curé qui peut servir de canal pour transmettre les idées les plus saines, soulever les grandes décisions dans la vie du peuple, ou apaiser la fermentation des esprits dans la recherche des chimères politiques ou sociales. Ses fonctions sont paternelles et il n'agit que par la voie de la persuasion ; il est l'organe entre l'autorité et le peuple, son jugement sûr, sa parfaite connaissance du cœur humain lui facilite, dans le problème difficile des graves questions à résoudre, sans froisser les opinions, la détermination le courant qui sera le plus efficace pour le triomphe de la cause religieuse ou patriotique.

Autour de l'humble maisonnette, encadrée d'une guirlande de houblon vert, le curé se livre, dans son modeste jardin, aux travaux de la culture.

Il aime les fleurs, les cultive avec tendresse, les regarde avec orgueil. A leur complet épanouissement, les plus belles vont orner l'autel pour les jours des grandes solennités.



Photo Laprès et Lavergne
O. BEAUDOIN

Son affabilité est proverbiale, et il sait causer agriculture, récoltes et bétail avec les "bons habitants".

Par une nuit pluvieuse d'automne ou durant les rafales de l'hiver canadien, sonne-t-on à la porte du presbytère, pour le requérir auprès d'un malade, dont la vie touche à sa fin, et qui demande le ministre de Dieu, pour l'encourager dans les derniers moments précédant le grand voyage, le curé est prêt. Il a revêtu un lourd manteau, et la custode contenant le Dieu Eucharistique suspendue à sa poitrine, il va au milieu de la tourmente, se rendant à la voix du mourant. Debout, le matin, aux premières lueurs de l'aube, le son de l'angelus le trouve installé au confessionnal, l'hiver, dans l'humble sacristie glacée encore par le froid vif de la nuit et que la chaleur d'un poêle ronflant parvient à peine à réchauffer. Sa messe dite, un frugal repas pris, il a d'abord des conseils à donner, des avis à faire accepter à ceux qui viennent lui exposer leurs peines. Puis, suit la lecture du bréviaire et les études des lectures diverses, car l'humble curé de campagne, pour être modeste, n'en est pas moins, un savant, parfaitement renseigné sur toutes nos questions sociales, politiques et économiques. Sa connaissance du cœur humain, son jugement sûr lui font considérer les misères humaines avec commisération et il sait les soulager.

Oui, bien noble et grand, ce rôle du curé de campagne. Admirons-le, car souvent il fait plus pour son pays que ceux de nos agitateurs à grands mots et à grands gestes qui lancent le mot patriotisme à tout propos et songent bien peu à en produire les actes. Si nos habitants suivaient les avis de leurs curés, nous n'aurions pas à déplorer cette dépopulation terrible qui nous afflige, car le prêtre prêche contre le luxe, et ce n'est pas sa faute si nos Canadiens, en se laissant emporter par le courant fatal, sans nullement prendre souci des conseils de leur pasteur, sont obligés de prendre la route de l'exil. Ah ! que de cris d'alarmes, lancés du haut de la chaire, depuis des années, par nos curés de campagne ! Ils ont tonné contre l'émigration vers le pays de nos voisins, ont conjuré les nôtres de garder les mœurs de leurs pères, d'être fiers de leur origine et de rester attachés au sol canadien. Bien peu ont écouté, malheureusement, et le courant d'émigration s'est élargi. Aujourd'hui, combien des nôtres, vivotant avec misère sur le sol étranger, regrettent d'avoir été si téméraires, et d'avoir repoussé les sages conseils de leurs pasteurs. Aujourd'hui on voit la justesse de leurs alarmes.

Oui, si nous voulons coloniser notre pays, laissons le curé, le missionnaire, continuer l'œuvre commencée par leurs prédécesseurs ; si nous voulons rester un peuple fort, uni, gardons nos mœurs et notre foi, et le curé, le missionnaire, voilà les gardiens par excellence. Ne prêtons pas l'oreille à ces *mangeurs de curé* qui cherchent à détruire le prestige de ces humbles ouvriers à la vigne du Seigneur, et à nuire au développement du Canada ; rejetons leurs perfides insinuations, et quand vous rencontrez cet humble travailleur, ce patriote éclairé, découragez-vous ; vous saluez celui qui a fait le Canadien ce qu'il est, et qui le prépare à de plus hautes destinées.

REITTELEP.

PAGES VÉCUES

UN RÉCIT QUÉBÉCOIS

Québec a eu autrefois son quartier noir. L'endroit qu'on appelait "le terrain B..." est aujourd'hui prospère. On voit ci, là, s'élever des bâtisses à architecture jolie qui font bien augurer pour l'avenir.

Mais il y a une quinzaine d'années, le dit "terrain B..." était un endroit malpropre, couvert d'un dais de fumée, ses rues tortueuses étaient de véritables casse-cous ; de petites maisons basses, entassées les unes sur les autres, bâties le long des rues et au fond des cours, étaient entourées d'eaux stagnantes. Dans ces taudis infectes habitaient des tribus de pauvres besogneux : débardeurs, charbonniers, ouvriers des manufactures.

La joie, pas plus que le soleil, ne pénétrait dans ces lieux.

Quelques hommes, après avoir peiné tout le jour, revenaient le soir harassés de fatigue, et trouvaient si

peu de repos, de consolations dans leurs *chez eux*, qu'ils soupaient, se couchaient sans dire une seule bonne parole aux petits, à la mère ; d'autres ne revenaient pas, mais se rassemblant en bandes, allaient à l'auberge dépenser, même avant de l'avoir reçu, leur salaire du prochain samedi. Les femmes de ceux-ci devaient nécessairement travailler pour ne pas mourir de faim, et leurs enfants, livrés à eux-mêmes, couraient les rues toute la journée, apprenant toutes ces horreurs qui se débitent dehors ; leurs mères, ces malheureuses femmes, essayaient bien de les reprendre, mais, fatiguées, aigries par leurs malheurs, abruties par cette atmosphère fétide, ne trouvaient que des paroles dures pour leurs pauvrets, et aggravaient un mal qui aurait pu se guérir, n'étant encore que dans sa racine.

Combien de générations ont ainsi passé dans ces bouges, n'oubliant peut-être pas Dieu, mais le servant si mal !

En 18... vivait, dans ce quartier, depuis deux mois, un brave ouvrier, plein de cœur pour sa femme et ses petits enfants. Une grève, qui fit beaucoup de bruit et de mal, l'avait ruiné. Il avait dû laisser sa maison, l'héritage de son père, pour tomber dans l'un de ces logis sales et nus décrits plus haut.

Oh ! ces grèves, vraies inventions de Satan, qui pourrait dire les périls qu'elles entraînent et les malheurs qu'elles causent ?

D'abord, elles séparent le patron de l'ouvrier ; rendent le patron incapable de continuer sa mission, et condamnent le travailleur à l'inaction, la misère, la débauche, la mort. Dans l'œuvre sociale, je l'ai déjà dit ailleurs, le capitaliste doit s'assurer le concours du prolétaire, le traiter honnêtement et celui-ci doit se soumettre, se souvenir et rester digne.

Cette année-là, on avait formé une union ouvrière comme il y en a encore de nos jours ; une union où il faut un *mot de passe*—tout comme dans la franc-maçonnerie—pour avoir droit aux séances privées ; une union ouvrière de secours qui *secourt* surtout ceux qui en sont les instigateurs. Quant à ceux dont on a réussi à capter la confiance, on en rit tout bas et... on boit à leur santé. "Hein ! les a-t-on joués un peu. Ça n'est pas gai pour eux, il est vrai, mais tant pis, s'ils sont des imbéciles ; nous, amusons-nous et vogue la galère !"

Le bon ouvrier, le jeune père de famille dont je vous ai parlé tout à l'heure, était un de ceux qu'on avait trompés. Après lui avoir jeté mille grands mots par la tête, on avait réussi à lui faire signer un papier qui l'entraînait dans un engrenage affreux, et l'obligeait à ne travailler que pour le patron M. un Tel, et si eux, jugeaient à propos de ne pas travailler pour ce monsieur, il devait, lui, ne pas travailler non plus.

C'était inique, n'est-ce pas ? Personne n'a le droit de détruire ainsi ce grand principe qui vient de Dieu : le libre arbitre.

Un jour, il revenait de l'atelier, où il s'était rendu de bon matin, avec de l'espoir dans le cœur. Depuis trois grands mois hélas ! il avait fait cette démarche en vain, mais ça ne pouvait pas toujours durer, et ça devait être la fin, il lui semblait... mais, oh ! c'était terrible ce qui s'était passé. On lui avait dit qu'il y en avait encore pour deux longs mois. "Ah ! le patron ne voulait pas céder, eh bien ! ils ne céderaient pas, eux non plus, on verrait bien qui rirait le dernier."

"Deux mois encore, s'écria le pauvre homme ; mais y pensez-vous ! Ma femme se meurt, mes enfants se meurent, ils n'ont pas une croûte de pain pour aujourd'hui, et moi, je n'ai pas dîné hier... et deux mois encore... Eh bien, non ! j'irai frapper ailleurs."

"Oui, vas-y, voir !" et l'on s'éclata de rire.

Il alla ailleurs, mais on ne voulut pas de lui ; hélas ! il était unioniste—de telle secte—par conséquent, il pouvait être un ennemi, un traître, pour le moins un espion ; et tous, de lui tourner le dos.

Il revenait donc, ô le pauvre, la mort dans l'âme ! Dans un coin de la noire mansarde, se tenait une jeune femme pressant sur son cœur un bébé de quelques mois à peine, une petite fille, maigre, jaune, chétive ; à cette heure, faute d'une goutte de lait, elle se mourait, et la mère, hélas ! malgré tout son amour, ne pouvait l'empêcher de mourir.

Et elle pleurait, la mère.

Oh ! combien cuisantes ces larmes des mères qui voient mourir leurs enfants.

Un garçonnet se tenait près de la femme ; il murmurait tout bas : "Du pain, maman, du pain."

— "Hélas ! mon pauvre petit !"

— "Oh ! maman, j'ai tant faim !"

— "Mon chéri !—Mon Dieu ! mon Dieu ! nous avez-vous abandonnés ?"

Soudain, la porte s'ouvre et un homme entre. Le petit, d'un bond est à lui : "Oh ! père, du pain, tu en as, hein ! dis !"

— "Non ! répondit une voix dure. Femme, je crois que je suis maudit."

— "Oh ! Charles !... Rien encore, mon pauvre ami ?"

— "Rien. Pourtant il y a limites à tout, même à la misère, à l'oppression. L'on n'a pas le droit d'empêcher un homme de travailler quand il veut travailler. Oh ! ces lâches, ces ambitieux, qui veulent tout conduire, même les patrons ; ils font des lois abominables et si les patrons ne se courbent pas sous ces lois, "eh bien ! mes bonshommes, cherchez qui travaillera pour vous."

"Oh ! tiens, Eugénie, c'est terrible, le désespoir, et je le sens là, en moi, le désespoir ; il m'étreint, il me brise. Pardonne-moi, femme, en venant j'ai voulu mourir, le fleuve était beau, et il semblait profond ; il m'aurait vite enseveli, moi et ma douleur, mais votre souvenir à tous trois m'a gardé : je n'avais pas le droit de mourir, je dois ma vie..."

Il s'arrêta court. Il venait d'apercevoir debout, appuyé au chambranle de la porte un beau grand jeune homme qui se voyant découvert, s'approcha.

"Pardonnez-moi, braves gens, dit-il, mon entrée inopinée et ayez confiance, c'est Dieu qui m'envoie."

— "As-tu du pain, monsieur," dit le pauvre petit, qui faisait vraiment pitié.

— "Voilà du moins de quoi en avoir," fit le monsieur, en remettant une pièce de monnaie au garçonnet, et se tournant vers le père : "Vous vouliez mourir, mon pauvre ami, je le sais ; remarquant votre démarche singulière, je vous ai suivi, et devinant votre folie, je suis resté près de vous afin de vous arrêter au moindre danger."

"En entrant ici vous avez laissé la porte entr'ouverte, et vos cris de désespoir venant jusqu'à moi, qui était sur le palier, je suis entré ; pardonnez-moi, et venez, mon ami, j'ai quelque influence, je vous ferai avoir de l'ouvrage. Ayez confiance, madame, les mauvais jours sont passés, je vais vous envoyer un médecin pour cette petite mignonne ; voici de l'argent pour les premiers besoins." De nombreuses pièces roulèrent sur les genoux de la pauvre femme qui souriait déjà d'espérance.

Les deux hommes partirent ensemble. Non loin de l'encoignure des rues Saint-Valier et Saint-Joseph, le jeune homme, avisant une affiche :

ATELIER DE MENUISERIE A VENDRE
STOCK COMPLET

"Entrons ici," fit-il à son compagnon de route. Ils entrent, et, en un clin d'œil, l'affaire fut *bâlée*. Le jeune homme acheta au nom du pauvre—gréviste malgré lui—cet atelier, qui fut, pour la jeune famille, l'antichambre de la fortune.

Impossible de rendre le bonheur et la reconnaissance de ces jeunes époux ; Dieu avait entendu le cri de la femme, et récompensait l'époux, de s'être souvenu de Lui dans un moment de désespérance horrible.

Le protecteur n'abandonna jamais ses protégés ; il les aida de ses conseils et de ses sympathies. Il est des riches qui entreront aux cieus aussi facilement qu'un fil entre dans le chas d'une aiguille. C'est le petit nombre, honneur à ceux-là.

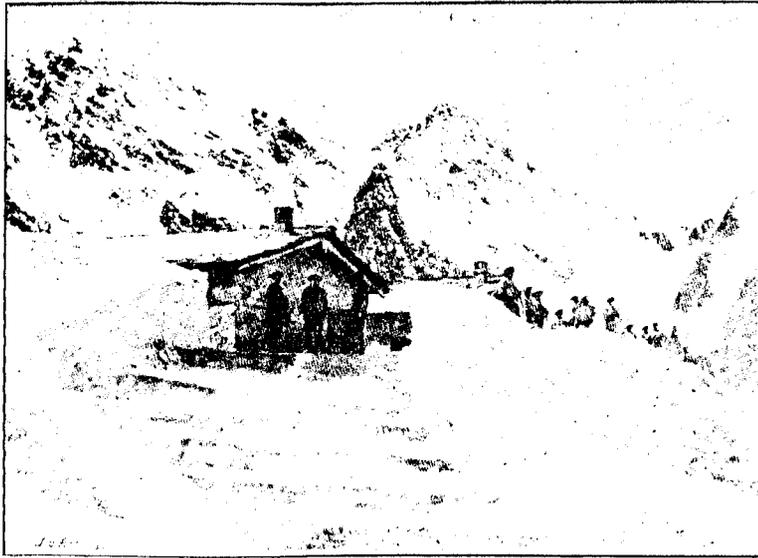
Combien il en reste, pourtant, de pauvres qui, comme le brave menuisier québécois, seraient dignes qu'on s'occupât d'eux. Aujourd'hui comme alors, il y a des désespérés. Les bruits du monde sont élevés, voilà pourquoi on n'entend pas les cris des pauvres.

Qu'ils doivent souffrir, mon Dieu, ces abandonnés !

GILBERTE



Chasseur alpin avec son sac en tenue de campagne



Escalier de neige et de glace aux barraquements de la Turra



Une pièce de montagne portée à dos d'homme

LES CHASSEURS ALPINS

Le capitaine Deberle désignait, au loin, la montagne blanche où il rêvait (victoire pacifique ! d'arborer quelque lambeau d'étoffe comme réponse à l'étranger !

—Un drapeau ! sur le pic ! Là-bas ! Crâne idée, capitaine !

Les Alpains, accroupis, s'étaient levés joyeux et regardaient le pic qu'avait désigné Duberle. Il dominait tout le pays. C'était le géant de ce coin des Alpes. Le fort italien paraissait—disait le chasseur Orthegaray riant—en *sous-sol* à côté de lui. Ah ! oui, par exemple, ce serait superbe, et brave, et bien français, un drapeau tricolore planté là !

—Fameux, ça, capitaine !

—Il a des trouvailles à lui, le capitaine Duberle !

—Un fier homme !

—Et capable d'aller planter le drapeau lui-même !

—Oh ! un drapeau là, oui, ils rageraient, les *maccaronis* !

—Le fort Margherita n'est qu'à 2,100 mètres un peu moins que le mont Piagu... : la Valetta en a 2512 !

Le pic se dressait incandescent, insolemment blanc, dans le bleu du ciel, et c'eût été une héroïque et folle réplique aux Alpains, de voir apparaître tout à coup, dans la claire lumière de là-haut, les trois couleurs françaises, le drapeau de la Patrie. Mais il était bien loin, le pic, et il fallait des heures pour atteindre le sommet, qu'avec le mensonge de la perspective il semblait qu'on pût gravir en un quart d'heure.

—Et puis on n'avait pas de drapeau !

—Oh ! dit Orthegaray, le petit Basque, si on voulait : d'en faire un, ça ne serait pas difficile !

—Et comment t'y prendrais-tu ? demanda Deberle.

—Me faites-vous crédit de dix minutes, mon capitaine ?

Deberle s'était mis à rire, répondant par un geste qui signifiait *certainement*, et Orthegaray s'éloigna, rejoignant ses camarades, avec qui le capitaine le vit, un moment, causer avec animation, groupe d'hommes s'éloignant ensuite et disparaissant derrière les sapins.

Au loin, le tricolore italien flottait toujours dans la clarté, fièrement, avec des coups de canon intermittents qui l'appuyaient pour le saluer, pour bien affirmer sa présence orgueilleuse, là, devant ces Français. Moins d'un quart d'heure après, le capitaine voyait revenir Orthegaray et ses camarades portant, au bout d'une haute branche de sapin fraîchement coupée, un drapeau tricolore aux couleurs de France, improvisé et cousu par les soldats : le rouge fait d'un lambeau de flanelle garance, le blanc d'une large serviette de la cantine, et le bleu d'une des ceintures de laine des Alpains.

—Voilà, mon capitaine, dit Orthegaray, en plantant dans l'herbe verte le tronc taillé en pointe, frais et comme saignant, du sapin.

Le drapeau flottait, claquait au vent, gai, clapotant comme une bannière de fête.

Et Deberle regardait avec une sorte de joie orgueilleuse. Ils ne l'apercevaient pas, du point où il était, les Italiens ; mais, comme *ils* le verraient s'il apparaissait, là-haut, tout à coup, sur le pic de neige !

—Est-ce solide au moins ? demanda le capitaine.

—Si c'est solide ! fit le Basque. Cousu par le cordonnier. Aussi solide qu'une paire de souliers !

—Eh bien ! s'écria Deberle en élevant la voix, qui de nous le plantera sur la cime du Valetta, mes enfants ?

Toutes les voix, ces voix mâles, gutturales, répondirent : "Moi ! moi !" joyeusement, comme s'il se fut agi d'une partie de plaisir. Mais Orthegaray, après avoir laissé dire, ajouta :

—Il me semble, mon capitaine, que ça devrait être celui qui a eu idée de la chose !

—Certainement, fit Deberle : c'est trop juste, mon garçon !

Les yeux allumés, aussi résolu que s'il fut allé au feu, le petit Basque jeta en l'air son béret, qu'il rattrapa et fit tourner joyeusement, puis empoigna la branche de sapin d'une main robuste, et, le drapeau improvisé au-dessus de sa tête, il l'agita dans le vent en disant :

—Merci, capitaine !

—*Harri*, Orthegaray ! répondit Deberle en jetant au soldat le cri basque.

Et les camarades lui souhaitant bonne chance, Orthegaray partit, redressant sa petite taille, emportant les couleurs qu'il serrait contre lui, fièrement.

—Les braves gens ! songeait leur chef.

* * *

Ils montraient là, dans cette sorte de riposte à la bravade italienne, le même élan, la même ardeur joyeuse qu'ils eussent mis à entrer en bataille si le clairon eût sonné la charge. Dans cette espèce de duel enfantin où seul, était en jeu l'amour-propre de deux troupes côtoyant le même précipice à travers la frontière, ils déployaient le même zèle, les mêmes vertus de patriotique émulation qu'un jour de combat. Ils bondissaient sous les défis comme ils l'eussent fait sous les balles. Drapeau contre drapeau, et le sentiment de la lutte était aussi surexité que dans un corps-à-corps en pleine mêlée.

Deberle ne pouvait s'empêcher de constater devant ses lieutenants cet esprit de vanité, en quelque sorte chevaleresque. Et les officiers, maintenant, s'enflammaient, à l'idée de voir bientôt à cette altitude flotter comme une réponse palpable, vivante presque, le tricolore des Alpains de France.

Il fallait du temps pour qu'Orthegaray atteignît le sommet. De temps à autre Deberle regardait, du côté de l'Italie, les couleurs de Savoie, puis, la lorgnette à la main, interrogeait les pentes du pic. Rien ; on ne distinguait rien au flanc du mont, dans la neige que dorait maintenant le soleil. Le capitaine, les lieutenants échangeaient, à de courts intervalles, des propos

brefs, un peu nerveux. Loin d'eux, assis ou debout, les regards tournés vers la Valetta, les Alpains guettaient l'apparition du camarade, trouvant, eux aussi, qu'elle tardait bien,

—Il y a peut-être un accident, disait Deberle, en tenant sa montre.

—Cette hampe de sapin, c'est lourd !

—Et un coup de vent dans le drapeau peut jeter l'homme à bas !

—Oh ! ne craignez rien ; il aura roulé les étoffes autour du tronc d'arbre !

—Puis il a le talon basque, ajoutait le capitaine, pour se rassurer et rassurer les officiers.

Tout à coup un grand cri de joie sortit de ces poitrines jeunes, et les soldats, ceux qui étaient assis, se levant brusquement, d'instinct battirent des mains. Là-bas, au versant du pic, grimant sur une arête perchée, un point mouvant, une sorte de fourmi noire se montrait sur la blancheur crue de la neige. Un homme était là-bas ; oui, ce petit point aperçu, deviné par les soldats, c'était un homme qui, lentement, péniblement, gravissait la pente. Deberle et les lieutenants fixaient sur lui leurs lorgnettes. Orthegaray s'appuyait, en la fichant dans la neige, sur la hampe du drapeau comme sur un alpenstock. Il avait passé son bâton en travers de son épaule et son point d'appui, c'était le tronc même, le tronc de sapin autour duquel en effet, pour se garantir contre le vent, il avait enroulé et ficelé sans doute les trois couleurs.

Deberle eut un soupir de soulagement, et, la jumelle aux yeux, il regardait la petite fourmi monter, monter, portant cette espèce de fétu qui était le drapeau. De temps à autre, le capitaine interrogeait l'horizon. Oui, le soleil baissait ; mais avant le soir Orthegaray aurait atteint le sommet du pic, et le drapeau déployé répondrait, par ses clapotements, à l'aubade de la batterie italienne.

* * *

Là-bas, Orthegaray devait évidemment grimper avec la précision mathématique, la lenteur sûre et voulue des montagnards. Cependant, il semblait au capitaine que le soldat ne bougeait pas. L'homme paraissait maintenant s'être assis, accablé peut-être. Puis, au bout d'un moment, Deberle se rendait compte qu'Orthegaray avait repris sa marche et gagné du terrain.

Les canons italiens redoublaient leur tir, comme si les officiers commandant les artilleurs eussent, de leur côté, aperçu le champion de France et voulu le harceler par des salves nouvelles.

Il s'était fait, sur le plateau de l'Alpe, un grand silence instinctif, solennel, presque religieux. Les soldats, eux aussi, regardaient l'horizon, voyant tomber le soir, l'ombre monter des fonds devenus plus confus, et se demandant anxieusement si le camarade, là-bas, arriverait avant le crépuscule.

— Il en a pour un moment encore !
 — Les derniers pas, voilà le difficile !
 — Atteindre le sommet, c'est dur !
 — Bah ! il a bon pied, bon œil, Orthegaray ! ”

Deberle suivait toujours du regard le soldat qui avançait, montait, évidemment lassé, rompu de fatigue, mais continuant l'ascension avec une énergie devinée même à cette distance...

Le capitaine, sentit, comme une cloche, son cœur battre lorsque tout à coup, là-bas, la fourmi humaine s'arrêta, arrivée au sommet, plantant le tronc de sapin dans la neige vierge. Les lieutenants, la lorgnette à la main, les Alpins, les yeux rivés sur ce point, dans l'infini de l'horizon, retenaient leur respiration, attendant le dénouement, devinant que, de l'autre côté de la frontière, sur le versant italien, d'autres lorgnettes étaient braquées sur cette homme là-bas grêle comme un insecte, et grandi, sublime par l'idée qu'il incarnait, l'emblème qu'il portait.

Tout à coup, sur ce sommet du mont perdu, on vit Orthegaray se profiler d'une façon très perceptible sur l'horizon, que le couchant rendait tout rose. Au haut de la hampe de sapin, les couleurs se détachèrent, les trois couleurs de France, et, comme en une clarté d'apothéose, dans le soleil, dans ce qui restait de lumière au-dessus des fonds vaporeux, des monts bleuissants, le tricolore apparut, le gai tricolore français, dont le rouge vif et le blanc très clair clapotaient au vent, tandis que le petit Orthegaray agitait son béret en poussant sans nul doute un cri que ses camarades devinèrent et qui sortit en même temps, d'instinct, de toutes les poitrines :

— Vive la France !

JULES CLARETIE.

M. HUGUES LE ROUX

Le cinquième conférencier annuel du " Cercle Français de l'Université Harvard " est M. Hugues Le Roux.

M. Hugues Le Roux doit partir de France le premier février et, dans le cours de son séjour en Amérique, il visitera une quarantaine de villes, et fera à peu près cent conférences sous les auspices des grandes universités et autres institutions.

On peut citer au nombre de ces institutions ; Adelphi, l'Alliance Française de Baltimore, Boston, Fall-River, New-Haven, New-York, Providence, l'Institut de Brooklyn, Brown, Bryn Mawr, l'Alliance Française et l'Université, Cincinnati, Columbia, Cornell, Dartmouth, Denver, Indianapolis, Iowa City, Lafayette, McGill de Montréal, Université de Michigan, Mt. Holyoke, Nouvelle-Orléans, Ottawa, Packer, Université de Pennsylvanie, Pittsburg, Princeton, Québec, Saint-Louis, Saint-Paul, San Francisco, Smith, Syracuse, Université de Toronto, Trinity, Vassar, Wellesley, U. S. Académie Militaire de West Point, Washington, Williams, Woonsocket, Yale, etc. Il visitera aussi la Havane.

Le sujet de sa série de huit conférences devant le Cercle Français de Harvard est *Le Roman français et la Société française*. Ces conférences seront faites le 12, 14, 17, 19, 21, 24, 26 et 28 février au Théâtre Sanders, Cambridge.

M. Hugues Le Roux est né au Havre, le 23 novembre 1860, d'une vieille famille d'armateurs normands. Il a conté, dans un livre où il a écrit l'histoire de sa jeunesse (*O mon passé*), les rapports que sa famille eut régulièrement avec les Etats-Unis pendant plus d'un siècle. Dans ses ascendants maternels on trouve le général Gourgaud, qui accompagna Napoléon à Sainte-Hélène, et le comédien Gourgaud-Dugazon qui, à la fin du XVIII^e siècle et pendant la Révolution, a été si intimement mêlé à l'histoire littéraire de son temps. De là, sans doute, la double hérédité qui se révèle si curieusement en M. Hugues Le Roux, et qui a fait de lui un homme de lettres et un homme d'action, un écrivain et un explorateur.

Dans sa jeunesse M. Hugues Le Roux avait connu Flaubert, avec qui les siens étaient liés. A dix-huit

ans, tandis qu'il achevait, à Paris, sa licence de philosophie, il devint le secrétaire d'Alphonse Daudet. La ruine de ses parents l'avait jeté dans la bataille. Sûr de son énergie, il se maria à vingt-trois ans et commença une des vies les plus curieuses qu'un homme moderne ait eues.

£ Persuadé qu'un écrivain, avant de résumer son expérience, doit connaître toutes les formes de l'activité humaine, M. Hugues Le Roux commença, sur ses contemporains, une vaste enquête qui aboutit à la publication de trente-trois volumes en moins de vingt années.

L'écrivain commença par une étude de la société parisienne, du monde, de la misère et du crime. (*L'Enfer Parisien, Les Saltimbanques, Le Chemin du Crime, Les Larrons*).

Puis, montant, un à un, tous les degrés de l'échelle sociale (*Les Mondains, L'Amour Infirme, Gladys, Tout pour l'Honneur*), il entra dans l'intimité de la plupart des souverains d'Europe.

Il fréquenta les maîtres de la pensée contemporaine, Renan, Maupassant, il alla interviewer les écrivains russes chez eux (*La Russie Souterraine, L'Attentat Sloughine*) et le maître Ibsen dans son brouillard (*Notes sur la Norvège*). Cette enquête ayant fortifié en lui la certitude que les hommes du vieux monde devaient sortir des formules de vie un peu anciennes où ils s'endorment, il prêcha l'expatriation (*Nos fils, Nos filles*), l'exode vers les pays neufs, où l'homme vit une vie plus libre.

Pour donner l'exemple il transporta sa famille en Algérie. (*Je deviens colon*.) Il travailla sur une ferme et releva l'industrie indigène des tapis. Sa curiosité jamais lasse s'attacha aux sociétés musulmanes. Dans un raid demeuré célèbre, il avait traversé le Sahara, de part en part, en été, sans tente, sur un dromadaire coureur. Il écrivit sur les *Sectes* et la vie arabe, deux livres qui ont eu un succès retentissant (*Le Maître de l'Heure, Gens de Poudre*).

En dernier lieu, après avoir longuement fréquenté l'Italie, la Grèce et l'Espagne, il vient de monter en Abyssinie, sur l'invitation de l'Empereur Ménélik. Il a été chargé par Ménélik lui-même d'une exploration dans l'Ouest de son Empire. Il a fixé la partie encore inconnue du cours du Nil Bleu (*Ménélik et nous*).

On sait d'autre part que M. Hughes Le Roux, qui était un ami particulier du Président Félix Faure, s'est beaucoup occupé, pendant ces dernières années, de politique étrangère. Il aime à dire que tant de livres semés sur son chemin ne sont que les chapitres de sa vie, qu'il en écrira la table des matières quand il sera vieux ; qu'il veut tout d'abord vivre sa vie en homme d'action avant de la résumer en philosophe.

Quelque succès que M. Hugues Le Roux ait emportés, comme journaliste, romancier, sociologue, auteur dramatique, etc., il est surtout apprécié dans son pays comme censeur et comme orateur. Sa langue est poétique et colorée, sa diction extrêmement pure. Il a parlé dans toutes les capitales d'Europe avec un succès qui ne se démentira pas aux Etats-Unis.

M. Hugues Le Roux est Officier de la Légion d'Honneur.

CHOSSES ET AUTRES

Chacun prêche pour sa paroisse et tous travaillent dans l'intérêt de leurs idées personnelles—bonnes ou mauvaises

Pendant que quelques affiliés espérantistes se dévouent quotidiennement pour la propagation de la langue internationale " Espéranto ", l'Université Catholique de Washington fait établir une chaire pour l'enseignement du gaélique, langue nationale de l'Irlande.

Cinquante mille dollars sont affectées à cette intention.

On s'étonne, en certains endroits, de l'importance donnée à l'étude d'une langue, sinon morte, du moins agonisante, surtout à cette époque où maints esprits désirent une langue unique. Je ne suis nullement contre l'institution d'une langue auxiliaire internatio-

nale. Au contraire cette langue a du bon, elle peut rendre un grand nombre de services en diverses circonstances ; ce serait là sans doute, un moyen de bonne entente et de paix entre nations étrangères voisines, ou entre divers peuples, habitant un même pays ; mais en famille, dans les réunions publiques, nationales, dans les temples religieux, il serait infâme de parler une langue étrangère à la sienne ; quand on sait être compris de ses interlocuteurs, on parle sa langue maternelle.

Et je suis d'avis que le gaélique peut, en quelques quartiers américains, servir plus efficacement que l'anglais à la diffusion de l'enseignement religieux.

* * *

Puisque nous en sommes sur les langues, voici un petit tableau qui vous montrera le progrès des langues qui s'est fait d'un siècle à un autre.

En l'an 1801 :

Trente-deux millions d'individus parlaient français ; trente-un millions s'escrimaient en russe ; trente millions conversaient en allemand ; vingt-six millions gazouillaient l'espagnol ; vingt millions s'entendaient ou croyaient s'entendre en anglais.

En l'an 1901 :

Cent vingt millions s'escriment en anglais ; vingt millions bavardent en allemand ; quarante-cinq millions parlent espagnol ; quatre-vingts millions jasant en russe ; cinquante-trois millions grasseyent en français.

* * *

Grande misère en Allemagne, paraît-il. Sa Majesté, l'Empereur est fortement affecté de ce malheur qui frappe ses sujets. Ça se conçoit, un bon père n'aime pas voir souffrir ses enfants.

Il est à espérer que les calamités qui, à diverses reprises, ont décimé les habitants des Indes, ne s'attacheront pas trop au peuple allemand. S.M. l'Empereur, pour prévenir ce danger, encourage l'assistance publique ; il recommande des exécutions de grands travaux, afin de venir en aide aux malheureux ouvriers affamés.

FANTASIO.

SYMPATHIE

A MONSIEUR ET MADAME J. E. PARENT

Quinze ans ! On ne meurt pas à cet âge, semblent dire ceux, pour qui la vie n'a encore que des sourires. Quinze ans ! Mourir ! On ne veut pas, on n'y songe même pas. Mes petits amis, on meurt à quinze, à vingt, à trente ans.

La mort, seule loi, devant laquelle tous, sans distinction, doivent courber le front, frappe indifféremment à toutes les portes. Elle enlève les pères aux enfants, les fils aux mères.

Trop tôt elle vient de moissonner de sa faux implacable une jeune existence de 15 ans : fils aimé, l'orgueil, l'espoir de ses parents. Les supplications d'un père, les larmes d'une mère n'ont pas le don d'émouvoir l'impitoyable glaneuse...

Ne pleurez pas, madame, l'épreuve est dure, mais la souffrance est notre lot à tous. Dans cet *au-delà* du tombeau ceux que nous avons aimés et qui ne sont plus, ne veulent pas de larmes ni de gémissements, mais des prières, et là dans un recoin du cœur, une petite fleur que nul n'a le droit de cueillir : la fleur du souvenir.

Plus heureux que nous qui errons dans cette vallée de larmes, ils nous disent : Espoir. " La vie n'est qu'un pas du berceau à la tombe. "

1er février 1902,

MIREILLE,

PENSÉES D'ADIEU

Dédiées à M. et Mme J.-E. Parent, de St-Jérôme, à l'occasion de la mort soudaine de leur fils ARTHUR

D'où vient donc cette voix mélancolique et vague
Qui roule dans les airs comme de vague en vague ?
On s'étonne, on écoute avec frémissement...
Faudrait-il constater la fin d'une existence !...
L'aquilon en soufflant et rompant le silence
Apporte un douloureux accent.

Cet écho renvoyé par le bronze qui vibre
Gagne aussitôt le cœur, passant de fibre en fibre.
Pourquoi donc, mon clocher, ce triste son de mort ?
Du vieux temple à tes pieds, d'aspect sombre et morose
Voudrais-tu nous parler, nous dire quelque chose
En un si douloureux accord ?

Des pasteurs trépassés viens-tu dans la mémoire
Rendre vivace et pur le mérite ou la gloire ?...
Ah ! j'ai compris enfin !... c'est un nouveau trépas...
Je sais qu'hier encor dans sa tristesse amère
Un ami se mourait près de sa tendre mère—
" Il n'est plus," me dis-tu tout bas.

Se peut-il, cher Arthur, que ta courte existence
Ait déjà trouvé fin sur cette terre immense !
Toi qui, naguère encor, chantais tout près de moi,
Faut-il te voir partir pour de lointains rivages !
Nous laisseras-tu seuls en lutte aux noirs orages !
Dis-nous, Arthur, est-ce bien toi ?

Pour toi plus de soleil qui réchauffe et qui dore ;
Plus de brise suave au lever de l'aurore ;
Avec toi désormais plus de doux entretiens ;
Nous ne te verrons plus dans nos courses joyeuses
Marcher à nos côtés sur les neiges poudreuses !...
Oh ! quelle perte pour les tiens !

Que de fois, tu chassas avec nous dans la plaine,
Faisant avec adresse une attaque soudaine...
Je vois encor le hêtre où tu gravas ton nom.
Près d'un ruisseau voisin se dresse encor la pierre
Où nous prenions ensemble un repas salubre...
Oh ! qu'il a changé, l'horizon !

Faut-il que tes amis, ô douloureuse escorte !
Déposent ta dépouille au seuil de cette porte
Qui mène les chrétiens à des soleils meilleurs !
Après quinze printemps te faut-il une bière !...
Si jeune et tant aimé retourner en poussière !...
Que n'as-tu frappé, Mort, ailleurs ?

Adieu ! va, cher Arthur ! c'est pour l'éternité !
Évite le manteau d'or de l'immortalité.
Prends fleur, emportée au matin de la vie,
Élas ! tu dois t'enfuir vers une autre Patrie !
Un vent qui brise tout a passé sur ton seuil :
Un ravageant en vainqueur, il te mit au cercueil.

Pouvais-tu, cher Arthur, nous causer tant de pleurs !...
Ah ! tu compris l'appel des célestes hauteurs.
Éléguant à jamais les croix et la misère,
Et laissant ta dépouille en otage à la terre,
Nous t'avons vu partir pour de brillants séjours...
Ton cœur cessa de battre, et c'était pour toujours !

* *

O parents éprouvés, Dieu vous fait un échange :
Il vous reprend ce fils pour vous en faire un ange
Qui vous protégera. Ne vous désolerez pas.
La mort à ses douceurs dans son affreux mystère :
Pour un bonheur sans fin on laisse bien la terre ?...
Heureux qui comprend le trépas !

ALDÉRIC-A. SIGOUIN.

31 janvier 1902.

LAQUELLE DES DEUX ?

LOUISE, VINGT-SIX ANS.

ANNETTE, DIX-SEPT ANS.

Louise est entrée sans bruit dans la chambre d'Annette, et elle s'arrête interdite, en voyant sa sœur en larmes.

Louise.—Qu'est-ce que tu as ? Pourquoi pleures-tu ?
Annette, très ennuyée d'être surprise.—Ça n'est rien.
Là, c'est fini.

Louise.—Dis-moi pourquoi tu pleures, mon chéri ?
Annette.—Je ne sais pas. C'est... nerveux. C'est le temps.

Louise.—Allons donc ! Je vais te le dire, moi. C'est pour hier.

Annette.—Hier ?

Louise.—Ne cherche pas à me tromper. C'est à cause de la réponse que papa et maman ont donnée hier à...

Annette, avec précipitation.—A ce jeune homme ? Mais non... jamais de la vie.

Louise.—Parfaitement si... à M. Paul Raynaud, qui t'avait demandée.

Annette.—Je te jure...

AUX LECTEURS



Devant le succès qui a accueilli la publication de "VINGT MILLE LIEUES SOUS les MERS," nous publierons, aussitôt que ce feuilleton sera terminé, * * * *

Cinq Semaines en Ballon,

EGALEMENT DE

JULES VERNE,

AVEC MAGNIFIQUES ILLUSTRATIONS.

Louise.—Ne jure donc pas. C'est bien inutile de feindre avec moi, va, avec ta grande sœur. Ai-je deviné juste ?

Annette, avec effort, tout bas.—Oui.

Louise.—Je l'aurais parié. (La prenant par le cou.) Embrasse vite, et plus fort que ça. C'est absolument bête et nigaud, tu sais, de te faire du chagrin pour des machines pareilles, pour un petit monsieur...

Annette.—Un mari !

Louise.—La belle histoire ! Un mari de perdu, dix de retrouvés.

Annette.—Pas tant que ça ! Tu es bonne, toi, tu en parles à ton aise !

Louise.—Que veux-tu dire ?

Annette.—Rien. Sinon que je commence à en avoir assez... (Sa voix tremble.) Je suis humiliée. (Elle pleure).

Louise.—Qu'est-ce qui t'humilie.

Annette.—Cela, tiens ! D'être toujours demandée et jamais être accordée. On finit par le savoir dans le monde... partout à Paris et même en province... et ça me fait du tort ; on n'y comprend rien, on se dit : "Qu'est-ce qu'il y a ? Quelque chose d'énorme, évidemment". On croit que j'ai des infir... des infirmités cachées ! (Elle pleure.)

Louise, la câlinant.—Es-tu sotte, mon gros chat ! Toujours demandée... Et tu te plains ! Qu'est-ce que tu dirais donc si tu étais à ma place, moi qu'on ne demande jamais, qui passe inaperçue, comme si je n'existais pas ? Hein ? Tu ne trouves rien à répondre ?

Annette.—Je pleurerai dix fois plus si j'étais toi, voilà tout !

Louise.—Ça m'avancerait bien ! Crois-tu que c'est ça qu'il me ferait mener plus tôt à l'autel ? Allons, ne te tracasse pas, et essuie tes yeux. D'ici très peu de temps—retiens ce que je prédis—tout ça va changer.

Annette, incrédule.—Oh !

Louise.—Il n'y a pas de "oh !" Ça va changer, parce que j'ai pris un grand parti. Quand je suis entrée tout à l'heure dans ta chambre, je venais justement pour te l'annoncer. Es-tu plus calme ?

Annette.—Oui, mais je ne devine pas.

Louise.—Écoute. Je t'aime de tout mon cœur, tu le sais ?

Annette.—Et moi, donc !

Louise.—Tu es bien sûre, que je ne suis pas jalouse de ma petite Nette ? Tout ce qui t'arrive d'heureux, même si c'est un peu à mes dépens, ah ! Seigneur ! j'en suis plus contente encore que si ça m'arrivait à moi !

Annette.—Tu es bonne.

Louise.—Je ne suis pas bonne, tu m'ennuies. Eh bien ! malgré ça, j'ai remarqué, depuis quelques années, une chose qui me vexa beaucoup... Oh ! mais beaucoup... C'est qu'on te demande en mariage, toi, mâtine, et jamais moi. On t'a demandée onze fois depuis deux ans et demie.

Annette.—Toi aussi, sois juste ?

Louise.—Une fois, moi, M. de Châteaublanc, qui avait soixante ans... et qui boitait.

Annette.—Mais très riche ! Aussi riche au moins, à lui tout seul, que mes onze à moi réunis !

Louise.—C'est vrai ; il faut bien avoir quelque chose. Enfin, ça n'est pas à comparer avec toi. Tous les jeunes, tous ceux qui étaient bien, qui m'auraient plu à moi, c'est toi qu'ils demandaient. Toujours Annette. Jamais ce paquet de Louise.

Annette.—Tu me fais de la peine.

Louise.—Tais-toi, mignon. Chaque fois, ça s'est passé avec père et mère de la même façon.—"Madame, monsieur, disait le jeune homme ému (ou la personne respectable qu'il avait envoyée à sa place), j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille.—Louise ? lançait maman qui a une si grande envie de me caser.—Non, Annette, répondait le jeune homme ému (ou la personne respectable).—Alors, n'allons pas plus loin, monsieur, déclarait papa. Vous n'êtes pas le premier qui demandiez Annette ; mais c'est une décision irrévocable chez nous de ne pas marier la cadette avant l'aînée. Quand Louise sera établie, nous verrons. D'ici là, nous avons le regret..." Et le jeune homme ému (ou la personne respectable) paraît navré. Je me

disais : " C'est un hasard. Mon tour va venir. Un de ces quatre matins, j'aurai ma série, moi aussi ". Et puis, je t'en moque, les mois passaient ; elle n'arrivait jamais, ma série ; c'était la tienne qui grossissait. Annette... Annette... Ils voulaient tous Annette. Tu comprends qu'à moins d'être bouchée, dame ! J'ai fini par m'en apercevoir... et par comprendre...

Annette.—Et tu m'en veux.

Louise, *pince-sans-rire*.—A mort !

Annette, *alarmée*.—Ce n'est pas de ma faute, je te jure. Je n'ai jamais rien fait pour...

Louise, *avec élan*.—Oh ! mon bijou ! mais je le sais bien ! T'en vouloir ! Ah ! là ! là ! Seulement, j'ai été forcée de m'avouer que je ne plaisais pas. C'est embêtant, c'est le comble du déshonneur... tout ce que tu voudras. Mais c'est comme ça. Au bal, " ils " ne m'invitent jamais.

Annette.—Ils font bien mieux que ça !

Louise.—Oui, oh ! je sais. " Ils causent " les valseuses avec moi, au lieu de les danser. Si tu t'imagines que je suis dupe ? A notre époque, vois-tu, quand les messieurs préfèrent la conversation d'une jeune fille au plaisir de la faire valser, c'est pas bien bon signe pour elle ! Bref, voilà ce que je me suis dit : " Pourquoi père et mère s'obstinent-ils à refuser Annette à tous ceux qui la demandent ? "—Parce qu'ils pensent que ça me ferait du tort si Annette se mariait avant moi, et que j'aurais encore plus de mal à " trouver ". Est-ce ça ?

Annette.—Quand ce serait, ils ont bien raison. Tu es l'aînée. C'est toi qu'on doit épouser d'abord.

Louise.—Oui. Mais à une condition : c'est que je plaise. Or, je déplais.

Annette.—Peux-tu dire ?...

Louise.—Je déplais, puisqu'on me laisse pour compte, et que je suis déjà à la fin de ma vingt-sixième année !

Annette.—Aux derniers les bons !

Louise.—Non. Je ne m'illusionne pas. Aussi, le seul moyen d'en sortir, ai-je pensé, c'est de ne pas me marier. Et j'y suis désormais résolue.

Annette.—Toi.

Louise.—Mon Dieu, oui. A quoi bon m'entêter ? Je me sens l'étoffe d'une vieille fille. Tout à l'heure après le dîner, je vais annoncer la chose à papa et à maman. Ils insisteront un peu, par affection, par politesse, parce qu'ils m'aiment bien dans le fond : mais, en eux-mêmes, ils m'approuveront, et d'ici une semaine au plus, nos amis, nos relations, tout le monde saura que Louise Durocher a renoncé à être une dame.

Annette.—Tu es folle... Je suis suffoquée !

Louise.—Alors, ma petite... alors, les onze jeunes gens qui dépérissent depuis deux ans qu'ils ont été si mal reçus (sans parler du douzième d'hier, de ce Paul Raynaud, qui ne t'es pas indifférent, si j'en crois mon petit doigt de grande sœur), avant quinze jours ils vont rappliquer tous à la maison pour te redemander. Tu n'auras plus que l'embarras du choix, et père et mère seront forcés de te lâcher. Voilà, mon chou. Tu vois que tu étais une petite cruche de pleurer ? Eh bien ! tu n'ouvres pas la bouche ? Tu ne m'embrasses pas ? A quoi penses-tu ?

Annette, *très émue*.—Je pense... je pense que c'est tellement beau... tellement sublime et gentil...

Louise.—Vas-tu recommencer à faire l'oise ?

Annette.—Que je ne t'en veux pas. Non, je n'accepte pas que tu te sacrifies ainsi pour moi.

Louise.—Mais je ne me sacrifie pas !

Annette.—Je serais une misérable si je te laissais.

Louise.—Zut ! bonsoir. (*Fausse sortie*).

Annette.—Ne t'en va pas.

Louise.—Alors, cesse de dire des bêtises.

Annette.—Je ne suis pas si gamine que tu penses, va, Louison ! Je suis capable, moi aussi, de bien des choses !

Louise.—Mais j'en suis sûre, mon poulet. Je connais ton cœur. Si tu étais à ma place, je parie que tu agirais de même.

Annette.—Oui. Oh ! certainement.

Louise.—Tu vois bien ? C'est si nature ! Je suis un obstacle, un empêchement. Je suis laide, et tu es jolie...

Annette.—Pas vrai. Tu as des cheveux superbes, et le coiffeur t'en a offert deux cents francs.

Louise.—Je suis vieille et tu es jeune.

Annette.—Je te rattraperai bien vite.

Louise.—Tu as cinquante mille francs de plus que moi, de notre oncle André... Enfin, tu as tout, et moi rien.

Annette.—Je proteste.

Louise.—Rien... ou pas grand-chose. A quoi bon te barrer la route ? Ce que je fais est tout simple, et il n'y a même pas à me remercier. N'en parlons plus.

Annette.—Si, parlons-en. Et sais-tu la vérité ? Veux-tu la savoir (S'il y en a une de nous deux qui doit se sacrifier... eh bien ! c'est moi !

Louise.—Allons, bon.

Annette, *exaltée*.—Oui, moi !

Annette.—Mais, dame ! vois : puisque c'est toujours moi qu'on demande et jamais toi, c'est donc ta présence seule qui est cause de tout le mal. Je t'éclipse, je te porte ombrage...

Louise.—Tu es folle.

Annette.—Si je disais, moi, de mon côté, que je refuse de me marier, que je veux rester fille, ça remettrait tout en place, et ils seraient bien forcés, eux, là, les douze qui soupirent, de se rabattre alors sur toi...

Louise.—Ou sur une autre. Ah ! ma pauvre petite naïve !

Annette.—Naïve ou non, je n'en démords pas.

C'est moi qui tiens à ne pas me marier. Est-ce clair ?

Louise.—Non, c'est moi l'aînée.

Annette.—Moi, la cadette.

Louise.—Ecoute, veux-tu ? Nous allons tirer à pile ou face ?

Annette.—Oh ! non ! Ce n'est pas le sort et le hasard qui doivent régler des choses aussi graves.

Louise.—Le sort et le hasard, c'est le bon Dieu ! La Providence peut aussi bien nous éclairer avec un petit sou. (*Elle a sorti un sou de sa poche*)

Annette.—Tu as raison. Pile, c'est moi qui dois rester fille.

Louise.—Par conséquent, moi, c'est face. (*Elle s'apprête à lancer le sou*).

Annette.—Attends ! (*Elle fait un signe de croix*). Va ! (*Le sou est lancé*).

Louise, *qui a vu la première*.—Face ! J'ai gagné. Je ne me marierai jamais !

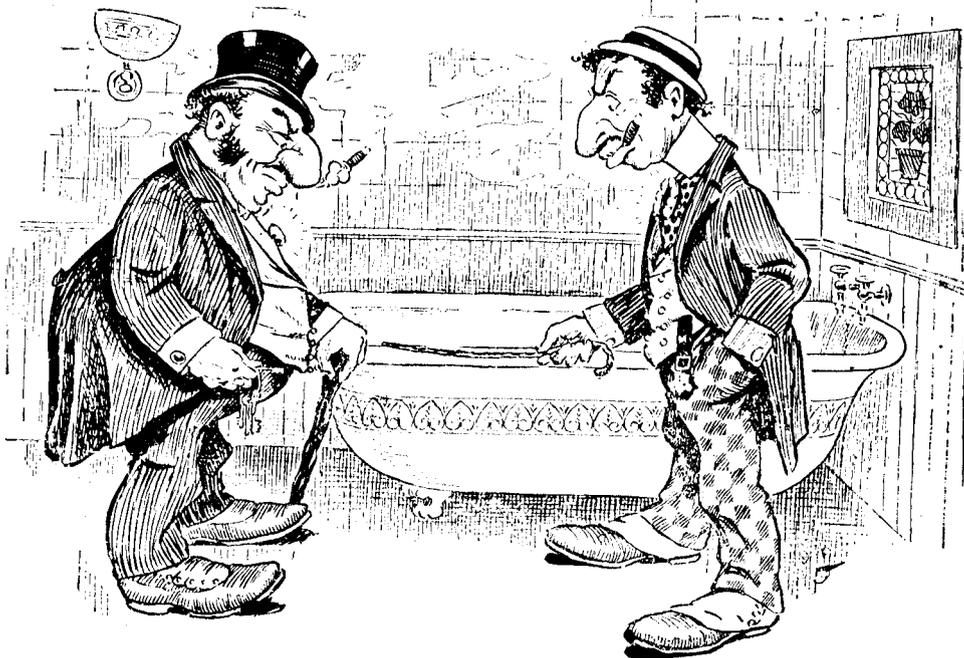
Annette, *triste*.—Oh ! ma pauvre petite ! (*Elle a les larmes aux yeux*).

Louise, *febrile, l'embrassant avec un peu trop de nervosité*.—Mais, ris donc, Nette ; c'est la première fois que j'ai de la chance !

HENRI LAVEDAN.

de l'Académie Française

LA VRAIE EXPLICATION



Salomon, junior.—(Visitant avec son père une maison à louer.)—Mais, père, bourras-tu me tire à gueibout bien zervir cette guvotte là ? Est-ce bour lafer le linche ?

Salomon, senior.—Lafér le linche ! Tu n'y bense bas, Chacop. C'est un aguarium bour mettre des bodits boissons rouches.

UN OBSERVATEUR



Goldstein, senior.—Tieu t'Araham, Pollack feut notre ruine ! Nous envoyer des bandalons avec tes chambres inégales !

Goldstein, junior.—Non, père ! Ça ira gomme un cant au bremier habitant qui fiendra. Ils ont tous une chambre blus gourte que l'autre ?

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont immédiatement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai été absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes ne peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes amis qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande ni argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre de 10c pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.



FLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.



ELLE A MAL AUX DENTS

SON MAL SERA GUÉRI par une simple application de

GOMME du Dr ADAM

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES 10c.



POUR LES ENFANTS

Aucun autre savon n'est aussi bon que le . . .

BABY'S OWN

Pur, Doux et Aromatique

Albert Toilet Soap Co., Mfrs,
MONTREAL.

L'IMPORTANCE DU SANG PUR

Dans sa course à travers le corps, le sang nourrit les organes et en même temps il les nettoie. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard rendent le sang pur et vigoureux, et propre à accomplir ces deux fonctions.

Au cercle.

—Si je te demandais de me prêter un louis... Qu'est-ce qui arriverait ?

—Rien du tout !..

TRISTE AGENCE

La phthisie, la pneumonie, la consomption, agence redoutable qui peut procéder d'un rhume, même léger. Le Baume Rhumal nous sauve de tout cela.

M. Prudhomme lit le compte rendu de la dernière exécution capitale.

—O ironie, dit-il, à cet homme qui allait mourir, on a offert de l'eau-de-vie !

INTERET GENERAL

L'intérêt général, c'est la santé de chaque individu et de la communauté prise dans son ensemble. La plupart des maladies dont nous souffrons ont pour cause la faiblesse et l'altération du sang. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard rendent au sang sa force et sa pureté.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans Coliques ni Nausées
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du

par les CAPSULES
L. KIRN
d'Extrait d'Inuline
de Fougère Mère Pure
sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PARIS, Pharmacie HAUGOU,
51, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies

ELLE SUPPORTA PATIEMMENT L'OPPROBRE

Triste lettre d'une femme dont le mari menait une vie dissipée

Comment elle le guérit avec un remède secret.



"Pendant des années j'ai supporté l'opprobre, la souffrance, la misère et les privations dus aux habitudes d'ivrognerie de mon mari. Entendant parler de votre merveilleux remède pour la guérison de l'ivrognerie, que je pouvais donner secrètement à mon mari, je résolus de l'essayer. Je m'en procurai un paquet que je mêlai à ses aliments et à son café, et, la médecine étant sans odeur et sans goût, il ne sut pas à quoi il devait d'être si rapidement soulagé de sa rage pour la boisson. Il commença bientôt à engraisser, l'appétit pour les mets solides lui revint, il s'attacha tout à fait à la maison et nous avons maintenant un intérieur joyeux. Une fois qu'il fut radicalement guéri je lui appris ce que j'avais fait, et il confessa que mon action avait été son salut, n'ayant pas l'énergie de se réformer de son propre mouvement. Je conseille chaleureusement à toutes les épouses affligées comme je l'ai été de faire l'essai de votre remède."

ECHANTILLON GRATUIT Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria Prescription envoyé gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Incluez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 24 Jordan St., Toronto, Canada.

ABRAHAM vs JACOB



Abraham.—On se met pion, à la Pourse. Teux ailes de blus.
Jacob.—Il n'y a fait bourtant bas poison de ça bour folor.

LIBRAIRIE FAUCHILLE
1712 rue Sainte-Catherine

Maison Fondée depuis 25 ans

En vente à cette importante librairie les Almanachs Huchette et du Drapeau pour 1902, aux prix de 40c, 50c, 60c, 90c, \$1.10 et \$1.20. Les Almanachs Vermot et Dupont à 50 cents; 5 cents en plus par la poste. Aussi les almanachs suivants aux prix de 15 cents chacun: Comique, Pour Hère, du Charivari, des Parisiennes, par Grévin, des Lunatiques, des Dames et des Demoiselles, du Savoir-Vivre, du Volonté, Amusant, de l'Armée française, (Guillaume, du Parcours, des Tours de Cartes, du Magicien, des Salons, du Bon Ton et de la Politesse française, des Devinettes, des Gasconades, de la Bonne Aventure.

La Vie de Paris, des Cartes Postales Illustrées, à 25 cents chacun, bien illustrés par la photographie.

Le Figaro Illustré de Noël à \$1.00. Les commandes sont remplies par retour du courrier.

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
17 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le Dr KLINE'S GREAT NERVE RESTORER.

Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITÉ ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARTE, 1780, rue Notre-Dame, Montréal. aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste.
Ecrire à Dr. R.-H. KLINE, LL.
931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

LE PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor: 9.15 a.m., 9.30 a.m., 4.00 p.m., 7.05 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 5.45 p.m.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal

Départ de Montréal: 7.45 p.m.
Arrivée à Springfield: 7.25 a.m.
Départ de Springfield: 8.10 p.m.
Arrivée à Montréal: 8.15 a.m.

PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.

Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.

V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-D. Good, Chambre 41, Edifice Ball et Troworky, Holyoke, Mass.; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux Indian Orchard; A.-J. Bruu 2 Ludlow.

Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.
W.-F. EGG.
City Passenger Agent.

Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MALADIE D'ESTOMAC
FIEVRES - ÉPUISEMENT
PILULES AN. ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2fr.
Ph^m MALAVANT, 19, des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ANTRICHÉCARY.

La Véritable Onguent du PERE ANCE

EN VENTE PARTOUT
DEPOT CHEZ

Rod. Carriere PHARMACIEN

PAR CI PAR LA

CONCOURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

DU 1er JANVIER AU 1er MAI 1902

Néron arma une Légion, composée d'hommes de six pieds, et lui donna le nom de *Phalange d'Alexandre*.

1er Prix, \$25; 2e Prix, \$15; 3e Prix, \$10; et 50 Prix de \$1.00

Prose : Les mots placés dans le meilleur ordre.

Poésie : Les meilleurs mots placés dans le meilleur ordre.

SUJET DU CONCOURS

Pour la première fois, on employa le *Trombone* et le *Tamlam* dans les chants funèbres composés par Gossoc, lors des funérailles de Mirabeau.

Q	N	O	U	N	L	R	I	F	E	E	S	V	N	A
V	B	E	O	A	S	R	N	N	E	E	T	S	N	T
O	C	N	E	E	E	S	T	T	S	J	P	D	O	C
S	P	U	I	B	R	E	O	N	L	R	A	A	N	T
X	I	O	E	U	N	S	J	P	I	N	O	E	U	E
R	R	O	E	N	P	O	U	U	B	T	R	D	S	L
I	N	E	J	R	T	U	E	M	O	T	O	R	O	L
D	M	E	I	U	I	N			T	L	S	R	A	N
A	C	L	U	L	E	I			N	N	N	U	T	S
L	T	L	R	D	E	E	E	S	S	O	E	A	P	N
N	N	O	M	N	A	D	C	A	E	N	N	I	T	N
R	S	I	T	E	D	D	S	D	D	E	E	E	T	P
S	H	T	E	P	A	R	A	O	T	R	E	U	T	T
L	N	I	E	D	S	M	E	R	P	O	L	O	E	L
O	E	N	S	I	R	T	T	D	O	E	E	M	L	
Q	E	U	Q	P	E	I	A	U	S	O	N	E	S	

Sous les murs de Venden, les Polonais, unis aux Suédois, culbutèrent vingt mille Russes. En s'élançant sur les batteries, ils s'arrêtèrent frappés de surprise, à l'aspect des canonnières moscovites pendus à leurs pièces.

Que ne peut accomplir le courage stoïque de tels soldats ?

Le pont le plus long du monde est vraisemblablement le Pont du Lion, construit en Chine vers la fin du siècle dernier. Il a près de 8 kilomètres et demi de long. Jeté en travers d'une baie de la mer Jaune, sur 300 arches en maçonnerie, la voie passe à 70 pieds au-dessus de l'eau. Des lions colossaux en marbre reposent au sommet de chaque pilier.

Le premier journal quotidien a été publié à Londres, sous le titre *The Daily Courant*. Il n'avait qu'une demi-feuille à deux colonnes, imprimée d'un seul côté, avec cette observation :

"On a réduit à moitié le format habituel, afin d'épargner au public au moins la moitié des impertinences que contiennent les journaux ordinaires."

Quelques auteurs allèrent qu'en voyant ce tableau de Raphaël qu'il venait d'acheter 3000 livres à Henriette de France, qui le tenait des Ducs de Mantoue, Philippe IV s'écria : *Voici ma perle !* D'autres prétendent que le tableau tire son nom d'un petit coquillage à peu près semblable à une huitre perlière, qu'on voit au premier plan, au pied de l'Enfant Jésus.

Dans le cinquième acte du *Glorieux*, Destouches humiliait et châtiait le Glorieux. Il dut sacrifier ce dénouement à l'amour-propre du comédien Dufrené qui, chargé du rôle, déclara qu'il ne jouerait pas, s'il devait être humilié à la fin de la pièce. Destouches eut la faiblesse de céder, et la première version originale s'est perdue.

Les Russes primitifs avaient des ruses de sauvages. L'empereur Maurice raconte qu'ils avaient imaginé de s'embusquer, plongés dans l'eau jusque par-dessus la tête, et respirant au moyen d'un roseau.

Ce stratagème explique comment le *Grand Serpent* des Mohicans a pu échapper aux Mingos, et se trouver au rendez-vous de *Deerslayer*, sur le rocher du lac de Glimmerglass, dans le roman de Fenimore Cooper, *Le Tueur de daïms*.

C'est au fameux Carême que les cuisiniers doivent leur coiffure. Sous le premier Empire, ils se coiffaient d'un simple bonnet de coton. Carême s'en attristait. Il faisait souvent observer qu'un cuisinier devait annoncer par sa mine et sa mise l'homme en bonne santé, et qu'il était ridicule de l'affubler d'un casque à mèche comme en ont les malades des hôpitaux. Finalement, il se fit confectionner un bonnet-toque, qu'il ne quitta plus, et tous ses émules en art culinaire, ainsi que les marmitons, fouille-pot et gâte-sauce, adoptèrent ce couvre-chef.

NOTES EXPLICATIVES

Il s'agit, avec les lettres ci-haut, de reconstituer trois phrases complètes et distinctes. Il est bien entendu que l'on doit faire servir toutes les lettres qui se trouvent dans ce tableau, en rétablissant chacune d'elles dans l'exacte position qui lui appartient. Pour avoir droit de concourir, il faudra adresser sa réponse au "MONDE ILLUSTRÉ" en même temps que les dix-sept coupons (numérotés de 1 à 17) qui seront publiés par notre journal, de semaine en semaine, d'ici à la fin du concours. Les lettres des concurrents devront être recommandées (enregistrées); elle devront porter bien distinctement sur l'enveloppe, la mention "Pour le concours," et nous parvenir sans faute pour le 15 MAI 1902. Une assemblée publique des intéressés sera tenue dans les bureaux de rédaction du "MONDE ILLUSTRÉ" 33, rue Saint-Gabriel, à une date qui sera fixée ultérieurement, et c'est seulement en présence de cette assemblée que seront ouvertes les lettres des concurrents.

Les trois phrases de concours sont, bien entendu, trois phrases spéciales, dont le texte a été d'avance, reste, sous enveloppe, entre les mains des éditeurs.

COUPON

DU "MONDE ILLUSTRÉ"

No 7

NOM ET ADRESSE DU CONCURRENT

.....

.....

.....

Les statues de bronze d'une certaine dimension sont d'ordinaire coulées en un grand nombre de morceaux, parfois dix, quinze, vingt, qui sont ensuite réunis les uns aux autres et soigneusement brasés, afin que les joints n'en paraissent pas. Dernièrement, à New-York, on a rompu complètement avec cette façon de faire, pour une grande statue de 5 mètres de haut, destinée au Central Park; elle représente le dieu Pan jouant de la flûte, et ne pèse pas moins de 4 tonnes. On l'a fondue d'un bloc unique, en versant dans le moule, d'une seule coulée, une masse énorme de 12000 kilos de bronze en fusion. C'est un véritable tour de force qui a parfaitement réussi, la statue ne présentant pas le moindre défaut quand elle a été dégagée de son moule.

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

S

(1)

Je ne savais que penser, quand une voix me dit :

— C'est vous, monsieur le professeur ?

— Ah ! capitaine Nemo, répondez-moi, où sommes-nous ?

— Sous terre, monsieur le professeur.

— Sous terre ! m'écriai-je ! Et le *Nautilus* flotte encore ?

— Il flotte toujours.

— Mais, je ne comprends pas ?

— Attendez quelques instants. Notre fanal va s'allumer, et, si vous aimez les situations claires, vous serez satisfait."

Je mis le pied sur la plate-forme et j'attendis. L'obscurité était si complète que je n'apercevais même pas le capitaine Nemo. Cependant, en regardant au zénith, exactement au-dessus de ma tête, je crus saisir une lueur indéfinie, une sorte de demi-jour qui emplissait un trou circulaire. En ce moment, le fanal s'alluma soudain, et son vif éclat fit évanouir cette vague lumière.

Je regardai, après avoir un instant fermé mes yeux éblouis par le jet électrique. Le *Nautilus* était stationnaire. Il flottait auprès d'une berge disposée comme un quai. Cette mer qui le supportait en ce moment, c'était un lac emprisonné dans un cirque de murailles qui mesurait deux milles de diamètre, soit six milles de tour. Son niveau, — le manomètre l'indiquait, — ne pouvait être que le niveau extérieur, car une communication existait nécessairement entre ce lac et la mer. Les hautes parois, inclinées sur leur base, s'arrondissaient en voûte et figuraient un immense entonnoir retourné, dont la hauteur comptait cinq ou six cents mètres. Au sommet s'ouvrait un orifice circulaire par lequel j'avais surpris cette légère clarté, évidemment due au rayonnement diurne.

Avant d'examiner plus attentivement les dispositions intérieures de cette énorme caverne, avant de me demander si c'était là l'ouvrage de la nature ou de l'homme, j'allai vers le capitaine Nemo.

— Où sommes-nous ? dis-je.

— Au centre même d'un volcan éteint, me répondit le capitaine, un volcan dont la mer a envahi l'intérieur à la suite de quelque convulsion du sol. Pendant que vous dormiez, monsieur le professeur, le *Nautilus* a pénétré dans ce lagon par un canal naturel ouvert à dix mètres au-dessous de la surface de l'Océan. C'est ici son port d'attache, un port sûr, commode, mystérieux, abrité de tous les rhumbs du vent ! Trouvez-moi sur les côtes de vos continents ou de vos îles une rade qui vaille ce refuge assuré contre la fureur des ouragans.

— En effet, répondis-je, ici vous êtes en sûreté, capitaine Nemo. Qui pourrait vous attendre au centre d'un volcan ? Mais, à son sommet, n'ai-je pas aperçu une ouverture ?

— Oui, son cratère, un cratère rempli jadis de laves, de vapeurs et de flammes, et qui maintenant donne passage à cet air vivifiant que nous respirons.

— Mais quelle est donc cette montagne volcanique ? demandai-je.

— Elle appartient à un des nombreux îlots dont cette mer est semée. Simple écueil pour les navires, pour nous caverne immense. Le hasard me l'a fait découvrir, et, en cela, le hasard m'a bien servi.



J'entendais résonner les sons de l'orgue. — Page 84.

— Mais ne pourrait-on descendre par cet orifice qui forme le cratère du volcan ?

— Pas plus que je ne saurais y monter. Jusqu'à une centaine de pieds, la base intérieure de cette montagne est praticable, mais au-dessus, les parois surplombent, et leurs rampes ne pourraient être franchies.

— Je vois, capitaine, que la nature vous sert partout et toujours. Vous êtes en sûreté sur ce lac, et nul que vous n'en peut visiter les eaux. Mais, à quoi bon ce refuge ? Le *Nautilus* n'a pas besoin de port.

— Non, monsieur le professeur, mais il a besoin d'électricité pour se mouvoir, d'éléments pour produire son électricité, de sodium pour alimenter ses éléments, de charbon pour faire son sodium, et de houillères pour extraire son charbon. Or, précisément ici, la mer recouvre des forêts entières qui furent enlisées dans les temps géologiques ; minéralisées maintenant et transformées en houille, elles sont pour moi une mine inépuisable.

— Vos hommes, capitaine, font ici le métier de mineur ?

— Précisément. Ces mines s'étendent sous les flots comme les houillères de Newcastle. C'est ici que, revêtus du scaphandre, le pic et la pioche à la main, mes hommes vont extraire cette houille, que je n'ai pas même demandée aux mines de la terre. Lorsque je brûle ce combustible pour la fabrication du sodium, la fumée qui s'échappe par le cratère de cette montagne, lui donne encore l'apparence d'un volcan en activité.

— Et nous les verrons à l'œuvre, vos compagnons ?

— Non, pas cette fois, du moins, car je suis pressé de continuer notre tour du monde sous-marin. Aussi, me contenterai-je de puiser aux réserves de sodium que je possède. Le temps de les embarquer, c'est-à-dire un jour seulement, et nous reprendrons notre voyage. Si donc vous voulez parcourir cette caverne et faire le tour du lagon, profitez de cette journée, M. Aronnax."

(1) Voir sous le titre : *Utopies d'hier, vérités aujourd'hui*, la confirmation de la plupart des prévisions du savant vulgarisateur, justifiées nettement par des faits venant donner raison à ce qui, à l'époque où virent le jour les romans de Jules Verne, n'était considéré que comme d'amusantes utopies.

Je remerciai le capitaine, et j'allai chercher mes deux compagnons qui n'avaient pas encore quitté leur cabine. Je les invitai à me suivre sans leur dire où ils se trouvaient.

Ils montèrent sur la plate-forme. Conseil qui ne s'étonnait de rien, regarda comme une chose très naturelle de se réveiller sous une montagne après s'être endormi sous les flots. Mais Ned Land n'eut d'autre idée que de chercher si la caverne présentait quelque issue.

Après déjeuner, vers dix heures, nous descendions sur la berge.

— Nous voici donc encore une fois à terre, dit Conseil.

— Je n'appelle pas cela la "terre," répondit le Canadien. Et d'ailleurs, nous ne sommes pas dessus, mais dessous."

Entre le pied des parois de la montagne et les eaux du lac se développait un rivage sablonneux qui, dans sa plus grande largeur, mesurait cinq cents pieds. Sur cette grève, on pouvait faire aisément le tour du lac. Mais la base des hautes parois formait un sol tourmenté, sur lequel gisaient, dans un pittoresque entassement, des blocs volcaniques et d'énormes pierres poncees. Toutes ces masses désagrégées, recouvertes d'un émail poli sous l'action des feux souterrains, resplendissaient au contact des jets électriques du fanal. La poussière micacée du rivage, que soulevaient nos pas, s'envolait comme une nuée d'étincelles.

Le sol s'élevait sensiblement en s'éloignant du relais des flots, et nous fûmes bientôt arrivés à des rampes longues et sinueuses, véritables raidillons qui permettaient de s'élever peu à peu, mais il fallait marcher prudemment au milieu de ces conglomérats, qu'aucun ciment ne reliait entre eux, et le pied glissait sur ces trachytes vitreux, faits de cristaux de feldspath et de quartz.

La nature volcanique de cette énorme excavation s'affirmait de toutes parts. Je le fis observer à mes compagnons.

— Vous figurez-vous, leur demandai-je, ce que devait être cet entonnoir, lorsqu'il s'emplissait de laves bouillonnantes, et que le niveau de ce liquide incandescent s'élevait jusqu'à l'orifice de la montagne, comme la fonte sur les parois d'un fourneau ?

— Je me le figure parfaitement, répondit Conseil. Mais monsieur me dira-t-il pourquoi le grand fondeur a suspendu son opération, et comment il se fait que la fournaise est remplacée par les eaux tranquilles d'un lac ?

— Très probablement, Conseil, parce que quelque convulsion a produit au-dessous de la surface de l'Océan cette ouverture qui a servi de passage au *Nautilus*. Alors les eaux de l'Atlantique se sont précipitées à l'intérieur de la montagne. Il y a eu lutte terrible entre les deux éléments, lutte qui s'est terminée à l'avantage de Neptune. Mais bien des siècles se sont écoulés depuis lors, et le volcan submergé s'est changé en grotte paisible.

— Très-bien, répliqua Ned Land. J'accepte l'explication, mais je regrette, dans notre intérêt, que cette ouverture dont parle monsieur le professeur ne soit pas produite au-dessus du niveau de la mer.

— Mais, ami Ned, répliqua Conseil, si ce passage n'eût pas été sous-marin, le *Nautilus* n'aurait pu y pénétrer !

— Et j'ajouterai, maître Land, que les eaux ne se seraient pas précipitées sous la montagne et que le volcan serait resté volcan. Donc vos regrets sont superflus."

Notre ascension continua. Les rampes se faisaient de plus en plus raides et étroites. De profondes excavations les coupaient parfois, qu'il fallait franchir. Des masses surplombantes voulaient être tournées. On se glissait sur les genoux, on rampait sur le ventre. Mais, l'adresse de Conseil et la force du Canadien aidant, tous les obstacles furent surmontés.

A une hauteur de trente mètres environ, la nature du terrain se modifia, sans qu'il devint plus praticable. Aux conglomérats et aux trachytes succédèrent de noirs basaltes ; ceux-ci étendus par nappes routes grumelées de soufflures ; ceux-là formant des prismes réguliers disposés comme une colonnade qui supportait les retombées de cette

voûte immense, admirable spécimen de l'architecture naturelle. Puis, entre ces basaltes serpentaient de longues coulées de laves refroidies, incrustées de raies bitumineuses, et, par places, s'étendaient de larges tapis de soufre. Un jour plus puissant, entrant par le cratère supérieur, inondait d'une vague clarté toutes ces déjections volcaniques à jamais ensevelis au sein de la montagne éteinte.

Cependant, notre marche ascensionnelle fut bientôt arrêtée, à une hauteur de deux cent cinquante pieds environ, par d'infranchissables obstacles. La voussure intérieure revenait en surplomb, et la montée dut se changer en promenade circulaire. A ce dernier plan, le règne végétal commençait à lutter avec le règne minéral. Quelques arbustes et même certains arbres sortaient des anfractuosités de la paroi. Je reconnus des euphorbes qui laissaient couler leur suc caustique. Des héliotropes, très-inhabiles à justifier leur nom, puisque les rayons solaires n'arrivaient jamais jusqu'à eux, penchaient tristement leurs grappes de fleurs aux couleurs et au parfums à demi-passés. Ça et là, quelques chrysanthèmes poussaient timidement au pied d'aloès à longues feuilles, tristes et maladifs. Mais, entre les coulées de laves, j'aperçus de petites violettes, encore parfumées d'une légère odeur, et j'avoue que je les respirai avec délices. Le parfum, c'est l'âme de la fleur, et les fleurs de la mer, ces splendides hydrophytes, n'ont pas d'âme !

Nous étions arrivés au pied d'un bouquet de dragonniers robustes, qui écartaient les roches sous l'effort de leurs musculeuses racines, quand Ned Land s'écria :

— Ah ! monsieur, une ruche !

— Une ruche ! répliquai-je, en faisant un geste de parfaite incrédulité.

— Oui : une ruche, répéta le Canadien, et des abeilles qui bourdonnent autour."

Je m'approchai et je dus me rendre à l'évidence. Il y avait là, à l'orifice d'un trou creusé dans le tron d'un dragonnier, quelques milliers de ces ingénieux insectes, si communs dans toutes les Canaries, et dont les produits y sont particulièrement estimés.

Tout naturellement, le Canadien voulut faire sa provision de miel, et j'aurais eu mauvaise grâce à m'y opposer. Une certaine quantité de feuilles sèches mélangées de soufre s'allumèrent sous l'étincelle de son briquet, et il commença à enfumer les abeilles. Les bourdonnements cessèrent peu à peu, et la ruche éventrée livra plusieurs livres d'un miel parfumé. Ned Land en remplit son havre-sac.

— "Quand j'aurai mélangé ce miel avec la pâte de l'artocarpus, nous dit-il, je serai en mesure de vous offrir un gâteau succulent."

— Parbleu ! fit Conseil, ce sera du pain d'épice.

— Va pour le pain d'épice, dis-je, mais reprenons cette intéressante promenade."

A certains détours du sentier que nous suivions alors, le lac apparaissait dans toute son étendue. Le fanal éclairait en entier sa surface paisible qui ne connaissait ni les rides ni les ondulations. Le *Nautilus* gardait une immobilité parfaite. Sur sa plate-forme et sur la berge s'agitaient les hommes de son équipage, ombres noires nettement découpées au milieu de cette lumineuse atmosphère.

En ce moment, nous contournaient la crête la plus élevée de ces premiers plans de roches qui soutenaient la voûte. Je vis alors que les abeilles n'étaient pas les seuls représentants du règne animal à l'intérieur de ce volcan. Des oiseaux de proie planaient et tournoyaient çà et là dans l'ombre, ou s'enfuyaient de leurs nids perchés sur des pointes de roc. C'étaient des éperviers au ventre blanc, et des crécelles criardes. Sur les pentes détalait aussi, de toute la rapidité de leurs échasses, de belles et grasses outardes. Je laisse à penser si la convoitise du Canadien fut allumée à la vue de ce gibier savoureux, et s'il regretta de ne pas avoir un fusil entre ses mains. Il essaya de remplacer le plomb par les pierres, et après plusieurs essais infructueux, il parvint à blesser une de ces magnifiques outardes. Dire qu'il risqua vingt fois sa vie pour s'en emparer, ce n'est que vérité pure, mais il

fit si bien que l'animal alla rejoindre dans son sac les gâteaux de miel.

Nous dûmes alors redescendre vers le rivage, car la crête devenait impraticable. Au-dessus de nous le cratère béant apparaissait comme une large ouverture de puits. De cette place, le ciel se laissait distinguer assez nettement, et je voyais courir des nuages échevelés par le vent d'ouest, qui laissaient traîner jusqu'au sommet de la montagne les brumeux haillons. Preuve certaine que ces nuages se tenaient à une hauteur médiocre, car le volcan ne s'élevait pas à plus de huit cents pieds au-dessus du niveau de l'Océan.

Une demi-heure après le dernier exploit du Canadien, nous avions regagné le rivage intérieur. Ici, la flore était représentée par de larges tapis de cette criste-marine, petite plante ombellifère très-bonne à confire, qui porte aussi les noms de perce-pierre, de passe-pierre et de fenouil-marin. Conseil en récolta quelques bottes. Quant à la faune elle comptait par milliers des crustacés de toutes sortes, des homards, des crabes-tourteaux, des palémons, des mysis, des faucheurs, des galatées et un nombre prodigieux de coquillages, porcelaines, rochers et patelles.

En cet endroit, s'ouvrait une magnifique grotte. Mes compagnons et moi nous prîmes plaisir à nous étendre sur son sable fin. Le feu avait poli ses parois émaillées et étincelantes, toutes saupoudrées de la poussière du mica. Ned Land en tâta les murailles et cherchait à sonder leur épaisseur. Je ne pus m'empêcher de sourire. La conversation se mit alors sur ses éternels projets d'évasion, et je crus pouvoir, sans trop m'avancer, lui donner cette espérance : c'est que le capitaine Nemo n'était descendu au sud que pour renouveler sa provision de sodium. J'espérais donc que, maintenant, il rallierait les côtes de l'Europe et de l'Amérique ; ce qui permettrait au Canadien de reprendre avec plus de succès sa tentative avortée.

Nous étions étendus depuis une heure dans cette grotte charmante. La conversation, animée au début, languissait alors. Une certaine somnolence s'emparait de nous. Comme je ne voyais aucune raison de résister au sommeil, je me laissai aller à un assoupissement profond. Je rêvais,—on ne choisit pas ses rêves,—je rêvais que mon existence se réduisait à la vie végétative d'un simple mollusque. Il me semblait que cette grotte formait la double valve de ma coquille...

Tout d'un coup, je fus réveillé par la voix de Conseil.

« Alerte ! Alerte ! » criait ce digne garçon.

—Qu'y a-t-il ? demandai-je, me soulevant à demi.

—L'eau nous gagne ! »

Je me redressai. La mer se précipitait comme un torrent dans notre retraite, et, décidément, puisque nous n'étions pas des mollusques, il fallait se sauver.

En quelques instants, nous fûmes en sûreté sur le sommet de la grotte même.

« Que se passa-t-il donc ? demanda Conseil. Quelque nouveau phénomène ? »

—Eh non ! mes amis, répondis-je, c'est la marée, ce n'est que la marée qui a failli nous surprendre comme le héros de Walter Scott ! L'Océan se gonfle au dehors, et par une loi toute naturelle d'équilibre le niveau du lac monte également. Nous en sommes pour un demibain. Allons-nous changer au *Nautilus*. »

Trois quarts d'heure plus tard, nous avions achevé notre promenade circulaire et nous rentrions à bord. Les hommes de l'équipage achevaient en ce moment d'embarquer les provisions de sodium, et le *Nautilus* aurait pu partir à l'instant.

Cependant, le capitaine Nemo ne donna aucun ordre. Voulait-il attendre la nuit et sortir secrètement par son passage sous-marin ? Peut-être.

Quoi qu'il en soit, le lendemain, le *Nautilus*, ayant quitté son port d'attache, naviguait au large de toute terre, et à quelques mètres au-dessous des flots de l'Atlantique.

CHAPITRE XI

LA MER DE SARGASSES

La direction du *Nautilus* ne s'était pas modifiée. Tout espoir de revenir vers les mers européennes devait donc être momentanément rejeté. Le capitaine Nemo maintenait le cap vers le sud. Où nous entraînait-il ? Je n'osais l'imaginer.

Ce jour-là, le *Nautilus* traversa une singulière portion de l'Océan atlantique. Personne n'ignore l'existence de ce grand courant d'eau chaude, connu sous le nom de Gulf Stream. Après être sorti des canaux de Floride il se dirige vers le Spitzberg. Mais avant de pénétrer dans le golfe du Mexique, vers le quarante-quatrième degré de latitude nord, ce courant se divise en deux bras ; le principal se porte vers les côtes d'Irlande et de Norvège, tandis que le second fléchit vers le sud à la hauteur des Açores ; puis frappant les rivages africains et décrivant un ovale allongé, il revient sous les Antilles.

Or, ce second bras,—c'est plutôt un collier qu'un bras,—entoure de ses anneaux d'eau chaude cette portion de l'Océan froide, tranquille, immobile, que l'on appelle la mer de Sargasses. Véritable lac en plein Atlantique, les eaux du grand courant ne mettent pas moins de trois ans à en faire le tour.

La mer de Sargasses à proprement parler, couvre toute la partie immergée de l'Atlantide. Certains auteurs ont même admis que ces nombreuses herbes dont elle est semée sont arrachées aux prairies de cet ancien continent. Il est plus probable, cependant, que ces herbages, algues et fucus, enlevés aux rivages de l'Europe et de l'Amérique, sont entraînés jusqu'à cette zone par le Gulf Stream. Ce fut là une des raisons qui amenèrent Colomb à supposer l'existence d'un nouveau monde. Lorsque les navires de ce hardi chercheur arrivèrent à la mer de Sargasses, ils naviguèrent non sans peine au milieu de ces herbes qui arrêtaient leur marche au grand effroi des équipages, et ils perdirent trois longues semaines à les traverser.

Telle était cette région que le *Nautilus* visitait en ce moment, une prairie véritable, un tapis serré d'algues, de fucus natans, de raisins du tropique, si épais, si compact, que l'étrave d'un bâtiment ne l'eût pas déchiré sans peine. Aussi, le capitaine Nemo, ne voulant pas engager son hélice dans cette masse herbeuse, se tint-il à quelques mètres de profondeur au-dessous de la surface des flots.

Ce nom de Sargasses vient du mot espagnol *sargazo*, qui signifie varech. Ce varech, le varech-nageur ou porte-baie, forme principalement ce banc immense. Et voici pourquoi, suivant le savant Maury, l'auteur de la *Géographie physique du globe*, ces hydrophytes réunissent dans ce paisible bassin de l'Atlantique :

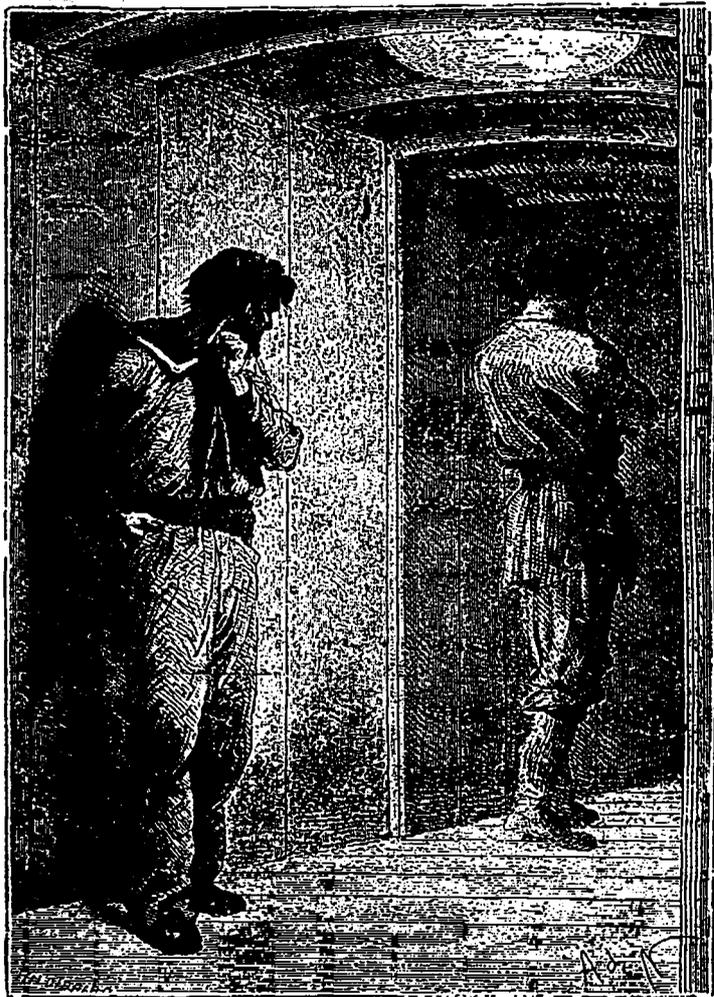
« L'explication qu'on en peut donner, dit-il, me semble résulter d'une expérience connue de tout le monde. Si l'on place dans un vase des fragments de bouchons ou de corps flottants quelconques, et que l'on imprime à l'eau de ce vase un mouvement circulaire, on verra les fragments éparpillés se réunir en groupe au centre de la surface liquide, c'est-à-dire au point le moins agité. Dans le phénomène qui nous occupe, le vase, c'est l'Atlantique, le Gulf Stream, c'est le courant circulaire, et la mer de Sargasses, le point central où viennent se réunir les corps flottants. »

Je partage l'opinion de Maury, et j'ai pu étudier le phénomène dans ce milieu spécial où les navires pénètrent rarement. Au-dessus de nous flottaient des corps de toute provenance, entassés au milieu de ces herbes brunâtres, des troncs d'arbres arrachés aux Andes ou aux Montagnes Rocheuses et flottés par l'Amazone ou le Mississipi, de nombreuses épaves, des restes de quilles ou de carènes, des bordages défoncés et tellement allourdis par les coquilles et les anatifes qu'ils

ne pouvaient remonter à la surface de l'Océan. Et le temps justifiera un jour cette autre opinion de Maury, que ces matières, ainsi accumulées pendant des siècles, se minéraliseront sous l'action des eaux et formeront alors d'inépuisables houillères. Réserve précieuse que prépare la prévoyante nature pour ce moment où les hommes auront épuisé les mines des continents.

Au milieu de cet inextricable tissu d'herbes et de fucus, je remarquai de charmants aleyons stellés aux couleurs roses, des actinies qui laissaient traîner leur longue chevelure de tentacules, des médustes vertes, rouges, bleues, et particulièrement ces grandes rhizostomes de Cuvier, dont l'ombrelle bleuâtre est bordée d'un feston violet.

Toute cette journée du 22 février se passa dans la mer de Sargasses, où les poissons, amateurs de plantes marines et de crustacés, trouvent une abondante nourriture. Le lendemain, l'Océan avait repris son aspect accoutumé.



Quand Ned rencontrait le capitaine...—Page 86.

Depuis ce moment, pendant dix-neuf jours, du 23 février au 12 mars, le *Nautilus*, tenant le milieu de l'Atlantique, nous emporta avec une vitesse constante de cent lieues par vingt-quatre heures. Le capitaine Nemo voulait évidemment accomplir son programme sous-marin, et je ne doutais pas qu'il ne songeât, après avoir doublé le cap Horn, à revenir vers les mers australes du Pacifique.

Ned Land avait donc eu raison de craindre. Dans ces larges mers, privées d'îles, il ne fallait plus tenter de quitter le bord. Nul moyen non plus de s'opposer aux volontés du capitaine Nemo. Le seul parti était de se soumettre ; mais ce qu'on ne devait plus attendre de la force ou de la ruse, j'aimais à penser qu'on pourrait l'obtenir par la persuasion. Ce voyage terminé, le capitaine Nemo ne consentirait-il pas à nous rendre la liberté sous serment de ne jamais révéler son existence ? Serment d'honneur que nous aurions tenu. Mais il fallait traiter cette délicate question avec le capitaine. Or, serais-je bien venu à réclamer cette liberté ? Lui-même n'avait-il pas

déclaré, dès le début et d'une façon formelle, que le secret de sa vie exigeait notre emprisonnement perpétuel à bord du *Nautilus* ? Mon silence, depuis quatre mois, ne devait-il pas lui paraître une acceptation tacite de cette situation ? Revenir sur ce sujet n'aurait-il pas pour résultat de donner des soupçons qui pourraient nuire à nos projets, si quelque circonstance favorable se présentait plus tard de les reprendre ? Toutes ces raisons, je les pesais, je les retournais dans mon esprit, je les soumettais à Conseil qui n'était pas moins embarrassé que moi. En somme, bien que je ne fusse pas facile à décourager, je comprenais que les chances de jamais revoir mes semblables diminuaient de jour en jour, surtout en ce moment où le capitaine Nemo courait en téméraire vers le sud de l'Atlantique !

Pendant les dix-neuf jours que j'ai mentionnés plus haut, aucun incident particulier ne signala notre voyage. Je vis peu le capitaine. Il travaillait. Dans la bibliothèque je trouvais souvent des livres qu'il laissait entr'ouverts, et surtout des livres d'histoire naturelle. Mon ouvrage sur les fonds sous-marins, feuilleté par lui, était couvert de notes en margé, qui contredisaient parfois mes théories et mes systèmes. Mais le capitaine se contentait d'épurer ainsi mon travail, et il était rare qu'il discutât avec moi. Quelquefois, j'entendais résonner les sons mélancoliques de son orgue, dont il jouait avec beaucoup d'expression, mais la nuit seulement, au milieu de la plus secrète obscurité, lorsque le *Nautilus* s'endormait dans les déserts de l'Océan.

Pendant cette partie du voyage, nous naviguâmes des journées entières à la surface des flots. La mer était comme abandonnée. A peine quelques navires à voiles, en charge pour les Indes, se dirigeaient vers le cap de Bonne-Espérance. Un jour nous fûmes poursuivis par les embarcations d'un baleinier qui nous prenait sans doute pour quelque énorme baleine d'un haut prix. Mais le capitaine Nemo ne voulut pas faire perdre à ces braves gens leur temps et leurs peines, et il termina la chasse en plongeant sous les eaux. Cet incident avait paru vivement intéresser Ned Land. Je ne crois pas me tromper en disant que le Canadien avait dû regretter que notre cétacé de tête ne put être frappé à mort par le harpon de ces pêcheurs.

Les poissons observés par Conseil et par moi, pendant cette période, différaient peu de ceux que nous avons déjà étudiés sous d'autres latitudes. Les principaux furent quelques échantillons de ce terrible genre de cartilagineux, divisé en trois sous-genres qui ne comptent pas moins de trente-deux espèces : des squales-galonnés, longs de cinq mètres, à tête déprimée et plus large que le corps, à nageoire caudale arrondie, et dont le dos porte sept grandes bandes noires parallèles et longitudinales ; puis des squales-perlons, gris-cendrés, percés de sept ouvertures branchiales et pourvus d'une seule nageoire dorsale placés à peu près vers le milieu du corps.

Passaient aussi de grands chiens de mer, poissons voraces s'il en fut. On a le droit de ne point croire aux récits des pêcheurs, mais voici ce qu'ils racontent :—On a trouvé dans le corps de l'un de ces animaux une tête de buffle et un veau tout entier, deux thons et un matelot en uniforme ; dans un autre, un soldat avec son sabre ; dans un autre enfin, un cheval avec son chevalier.—Tout ceci, à vrai dire, n'est pas article de foi. Toujours est-il qu'aucun de ces animaux ne se laissa prendre aux filets du *Nautilus*, et que je ne pus vérifier leur voracité.

Des troupes élégantes et folâtres de dauphins nous accompagnèrent pendant des jours entiers. Ils allaient par bandes de cinq ou six, chassant en meute comme les loups dans les campagnes : d'ailleurs, non moins voraces que les chiens de mer, si j'en crois un professeur de Copenhague, qui retira de l'estomac d'un dauphin treize marsouins et quinze phoques. C'était, il est vrai, un épaulard, appartenant à la plus grande espèce connue, et dont la longueur dépasse quelquefois vingt-quatre pieds. Cette famille des delphinien compte dix genres, et ceux que j'aperçus tenaient du genre des delphinorinques, remar-

quables par un museau excessivement étroit et quatre fois long comme le crâne. Leur corps mesurant trois mètres, noir en dessus, était en dessous d'un blanc rosé semé de petites taches très-rares.

Je citerai aussi, dans ces mers, de curieux échantillons de ces poissons de l'ordre des acantoptérogens et de la famille des sciénoïdes. Quelques auteurs, — plus poètes que naturalistes, — prétendent que ces poissons chantent mélodieusement, et que leurs voix réunies forment un concert qu'un chœur de voix humaines ne saurait égaler. Je ne dis pas non, mais ces sirènes ne nous donnèrent aucune sérénade à notre passage, et je le regrette.

Pour terminer enfin, Conseil classa un grande quantité de poissons volants. Rien n'était plus curieux que de voir les dauphins leur donner la chasse avec une précision merveilleuse. Quelle que fût la portée de son vol, quelque trajectoire qu'il décrivît, même au-dessus du *Nautilus*, l'infortuné poisson trouvait toujours la bouche du dauphin ouverte pour le recevoir. C'était ou des pirapèdes, ou des trigles-milans, à bouche lumineuse, qui, pendant la nuit, après avoir tracé des raies de feu dans l'atmosphère, plongeaient dans les eaux sombres comme autant d'étoiles filantes.

Jusqu'au 13 mars, notre navigation se continua dans ces conditions. Ce jour-là, le *Nautilus* fut employé à des expériences de sondage qui m'intéressèrent vivement.

Nous avions fait alors près de treize mille lieues depuis notre départ dans les hautes mers du Pacifique. Le point nous mettait par 45° 37' de latitude sud et 37° 53' de longitude ouest. C'était ces mêmes parages où le capitaine Denham du *Herbald* fila quatorze mille mètres de sonde sans trouver de fond. Là aussi, le lieutenant Packer de la frégate américaine *Congress* n'avait pu atteindre le sol sous-marin par quinze mille cent quarante mètres.

Le capitaine Nemo résolut d'envoyer son *Nautilus* à la plus extrême profondeur afin de contrôler ces différents sondages. Je me préparai à noter tous les résultats de l'expérience. Les panneaux du salon furent ouverts, et les manœuvres commencèrent pour atteindre ces couches si prodigieusement reculées.

On pense bien qu'il ne fut pas question de plonger en remplissant les réservoirs. Peut-être n'eussent-ils pu accroître suffisamment la pesanteur spécifique du *Nautilus*. D'ailleurs, pour remonter, il aurait fallu chasser cette surcharge d'eau, et les pompes n'auraient pas été assez puissantes pour vaincre la pression extérieure.

Le capitaine Nemo résolut d'aller chercher le fond océanique par une diagonale suffisamment allongée, au moyen de ses plans latéraux qui furent placés sous un angle de quarante cinq degrés avec les lignes d'eau du *Nautilus*. Puis, l'hélice fut portée à son maximum de vitesse, et sa quadruple branche battit les flots avec une indescriptible violence.

Sous cette poussée puissante, la coque du *Nautilus* frémit comme une corde sonore et s'enfonça régulièrement sous les eaux. Le capitaine et moi, postés dans le salon, nous suivions l'aiguille du manomètre qui déviait rapidement. Bientôt fut dépassée cette zone habitable où résident la plupart des poissons. Si quelques-uns de ces animaux ne peuvent vivre qu'à la surface des mers ou des fleuves, d'autres, moins nombreux, se tiennent à des profondeurs assez grandes. Parmi ces derniers, j'observais l'hexanche, espèce de chien de mer muni de six fentes respiratoires, le télescope aux yeux énormes, le malmarmat-cuirassé, aux thoracines grises, aux pectorales noires, qui protégeait son plastron de plaques osseuses d'un rouge pâle, puis enfin le grenadier, qui, vivant par douze cents mètres de profondeur, supportait alors une pression de cent vingt atmosphères.

Je demandai au capitaine Nemo s'il avait observé des poissons à des profondeurs plus considérables.

« Des poissons ? me répondit-il, rarement. Mais dans l'état actuel de la science, que présume-t-on, que sait-on ?

—Le voici, capitaine. On sait que, en allant vers les basses couches de l'Océan, la vie végétale disparaît plus vite que la vie animale. On sait que là, où se rencontrent encore des êtres animés, ne végète plus une seule hydrophyte. On sait que les pèlerines, les huitres vivent par deux milles mètres d'eau, et que MacClintock, le héros des mers polaires, a retiré une étoile vivante d'une profondeur de deux mille cinq cents mètres. On sait que l'équipage du *Bull-Dog*, de la Marine Royale, a pêché une astérie par deux mille six cents brasses, soit plus d'une lieue de profondeur. Mais, capitaine Nemo, peut-être me direz-vous qu'on ne sait rien ?

—Non, monsieur le professeur, répondit le capitaine, je n'aurai pas cette impolitesse. Toutefois, je vous demanderai comment vous expliquez que des êtres puissent vivre à de telles profondeurs.

—Je l'explique par deux raisons, répondis-je. D'abord parce que les courants verticaux, déterminés par les différences de salure et de densité des eaux, produisent un mouvement qui suffit à entretenir la vie rudimentaire des encrines et des astéries.

—Juste, fit le capitaine.

—Ensuite, parce que, si l'oxygène est la base de la vie, on sait que la quantité d'oxygène dissous dans l'eau de mer augmente avec la profondeur au lieu de diminuer, et que la pression des couches basses contribue à l'y comprimer.

—Ah ! on sait cela ? répondit le capitaine Nemo, d'un ton légèrement surpris. Eh bien, monsieur le professeur, on a raison de le savoir, car c'est la vérité. J'ajouterai, en effet, que la vessie natatoire des poissons renferme plus d'azote que d'oxygène, quand ces animaux sont pêchés à la surface des eaux, et plus d'oxygène que d'azote, au contraire, quand ils sont tirés des grandes profondeurs. Ce qui donne raison à votre système. Mais continuons nos observations.

Mes regards se reportèrent sur le manomètre. L'instrument indiquait une profondeur de six milles mètres. Notre immersion durait depuis une heure. Le *Nautilus*, glissant sur ses plans inclinés, s'enfonçait toujours. Les eaux désertes étaient admirablement transparentes et d'une diaphanéité que rien ne saurait peindre. Une heure plus tard, nous étions par treize mille mètres, — trois lieues et quart environ, — et le fond de l'Océan ne se laissait pas pressentir.

Cependant, par quatorze milles mètres, j'aperçus des pics noirâtres qui surgissaient au milieu des eaux. Mais ces sommets pouvaient appartenir à des montagnes hautes comme l'Himalaya ou le Mont-Blanc, plus hautes même, et la profondeur de ces abîmes demeurait inévaluable.

Le *Nautilus* descendit plus bas encore, malgré les puissantes pressions qu'il subissait. Je sentais ses tôles trembler sous la jointure de leurs boulons ; ses barreaux s'arquaient ; ses cloisons gémissaient ; les vitres du salon semblaient se gondoler sous la pression des eaux. Et ce solide appareil eût cédé sans doute, ainsi que l'avait dit son capitaine, si il n'eût été capable de résister comme un bloc plein.

En rasant les pentes de ces roches perdues dans les eaux, j'apercevais encore quelques coquilles, des serpulas, des spinorbis vivantes, et certains échantillons d'astéries.

Mais bientôt ces derniers représentants de la vie animale disparurent, et, au-dessous de trois lieues, le *Nautilus* dépassa les limites de l'existence sous-marines, comme fait le ballon qui s'élève dans les airs au-dessus des zones respirables. Nous avons atteint une profondeur de seize mille mètres, — quatre lieues, — et les flancs du *Nautilus* supportaient alors une pression de seize cents atmosphères, c'est-à-dire seize cents kilogrammes par chaque centimètre carré de sa surface !

« Quelle situation, m'écriai-je ! Parcourir dans ces régions profondes où l'homme n'est jamais parvenu ! Voyez, capitaine, voyez ces rocs magnifiques, ces grottes inhabitées, ces derniers réceptacles du globe, où la vie n'est plus possible ? Quels sites inconnus et pourquoi faut-il que nous soyons réduits à n'en conserver que le souvenir ?

—Vous plairait-il, me demanda le capitaine Nemo, d'en rapporter mieux que le souvenir ?

—Que voulez-vous dire par ces paroles ?

—Je veux dire que rien n'est plus facile que de prendre une vue photographique de cette région sous-marine !

Je n'avais pas eu le temps d'exprimer la surprise que me causait cette nouvelle proposition, que sur un appel du capitaine Nemo, un objectif était apporté dans le salon. Par les panneaux largement ouverts, le milieu liquide éclairé électriquement, se distribuait avec une clarté parfaite. Nulle ombre, nulle dégradation de notre lumière factice. Le soleil n'eût pas été plus favorable à une opération de cette nature. Le *Nautilus*, sous la poussée de son hélice, maîtrisée par l'inclinaison de ses plans, demeurait immobile. L'instrument fut braqué sur ces sites du fond océanique, et en quelques secondes, nous avions obtenu un négatif d'une extrême pureté.

C'est l'épreuve positive que j'en donne ici. On y voit ces roches primordiales qui n'ont jamais connu la lumière des cieux, ces granits inférieurs qui forment la puissante assise du globe, ces grottes profondes évidées dans la masse pierreuse, ces profils d'une incomparable netteté et dont le trait terminal se détache en noir, comme s'il était dû au pinceau de certains artistes flamands. Puis au-delà une horizon de montagnes, une admirable ligne ondulée qui compose les arrières-plans du paysage. Je ne puis décrire cet ensemble de roches lisses, noires, polies, sans une mousse, sans une tache, aux formes étrangement découpées et solidement établies sur ce tapis de sable qui étincelait sous les jets de la lumière électrique.

Cependant, le capitaine Nemo, après avoir terminé son opération, m'avait dit :

« Remontons monsieur le professeur. Il ne faut pas abuser de cette situation ni exposer trop longtemps le *Nautilus* à de pareilles pressions.

—Remontons ! répondis-je.

—Tenez-vous bien. »

Je n'avais pas encore eu le temps de comprendre pourquoi le capitaine me faisait cette recommandation, quand je fus précipité sur le tapis.

Son hélice embrayée sur un signal du capitaine, ses plans dressés verticalement, le *Nautilus*, emporté comme un ballon dans les airs, s'enlevait avec une rapidité foudroyante. Il coupait la masse des eaux avec un frémissement sonore. Aucun détail n'était visible. En quatre minutes, il avait franchi les quatre lieues qui le séparaient de la surface de l'Océan, et, après avoir émergé comme un poisson volant, il retombait en faisant jaillir les flots à une prodigieuse hauteur.

CHAPITRE XII

CACHALOTS ET BALEINES.

Pendant la nuit du 13 au 14 mars, le *Nautilus* reprit sa direction vers le sud. Je pensais qu'à la hauteur du cap Horn, il mettrait le cap à l'ouest afin de rallier les mers du Pacifique et d'achever son tour du monde. Il n'en fit rien et continua de remonter vers les régions australes. Où voulait-il donc aller ? Au pôle ? C'était insensé. Je commençai à croire que les témérités du capitaine justifiaient suffisamment les appréhensions de Ned Land.

Le Canadien, depuis quelque temps, ne me parlait plus de ses projets de fuite. Il était devenu moins communicatif, presque silencieux. Je voyais combien cet emprisonnement prolongé lui pesait. Je sentais ce qui s'accumulait de colère en lui. Lorsqu'il rencontrait le capitaine, ses yeux s'allumaient d'un feu sombre, et je craignais toujours que sa violence naturelle ne le portât à quelque extrémité.

Ce jour là, 14 mars, Conseil et moi vinrent me trouver dans ma chambre. Je leur demandai la raison de leur visite.

« Une simple question à vous poser, monsieur, me répondit le Canadien.

—Parlez Ned.

—Combien d'hommes croyez-vous qu'il y ait à bord du *Nautilus* ?

—Je ne saurais le dire, mon ami.

—Il me semble, reprit Ned Land, que sa manœuvre ne nécessite pas un nombreux équipage.

—En effet, répondis-je, dans les conditions où il se trouve, une dizaine d'hommes au plus doivent suffire à le manœuvrer.

—Eh bien, dit le Canadien, pourquoi y en aurait-il davantage ?

—Pourquoi ? » répliquai-je.

Je regardai fixement Ned Land, dont les intentions étaient faciles à deviner.

« Parce que, dis-je, si j'en crois mes pressentiments, si j'ai bien compris l'existence du capitaine, le *Nautilus* n'est pas seulement un navire. Ce doit être un lieu de refuge pour ceux qui, comme son commandant, ont rompu toute relation avec la terre.

—Peut-être, dit Conseil, mais enfin le *Nautilus* ne peut contenir qu'un certain nombre d'hommes, et monsieur ne pourrait-il évaluer ce maximum ?

—Comment cela, Conseil ?

—Par le calcul. Etant donnée la capacité du navire que monsieur connaît, et, par conséquent, la quantité d'air qu'il renferme ; sachant d'autre part ce que chaque homme dépense dans l'acte de la respiration, et comparant ces résultats avec la nécessité où le *Nautilus* est de remonter tout les vingt-quatre heures... »

La phrase de Conseil n'en finissait pas, mais je vis bien où il voulait en venir.

« Je te comprends, dis-je ; mais ce calcul là, facile à établir d'ailleurs, ne peut donner qu'un chiffre très incertain.

—N'importe, reprit Ned Land, en insistant.

—Voici le calcul, répondis-je. Chaque homme dépense en une heure l'oxygène contenu dans cent litres d'air, soit en vingt-quatre heures l'oxygène contenu dans deux mille quatre cents litres. Il faut donc chercher combien de fois le *Nautilus* renferme deux mille quatre cent litres d'air.

—Précisément, dit Conseil.

—Or, repris-je, la capacité du *Nautilus* étant de quinze cents tonneaux, et celle du tonneau de mille litres, le *Nautilus* renferme quinze cent mille litres d'air, qui, divisés par deux mille quatre cents... »

Je calculai rapidement au crayon :

« ... donnent au quotient six cent vingt-cinq. Ce qui revient à dire que l'air contenu dans le *Nautilus* pourrait rigoureusement suffire à six cent vingt-cinq hommes pendant vingt-quatre heures.

—Six cent vingt-cinq ! répéta Ned.

—Mais tenez pour certain, ajoutai-je, que, tant passagers que marins ou officiers, nous ne formons pas la dixième partie de ce chiffre.

—C'est encore trop pour trois hommes ! murmura Ned.

—Donc, mon pauvre Ned, je ne puis que vous conseiller la patience.

—Et même mieux que la patience, répondit Conseil, la résignation. »

Conseil avait employé le mot juste.

« Après tout, reprit-il, le capitaine Nemo ne peut pas aller toujours au sud ! Il faudra bien qu'il s'arrête, ne fut-ce que devant la banquise, et qu'il revienne vers des mers plus civilisées ! Alors, il sera temps de reprendre les projets de Ned Land ! »

Le Canadien secoua la tête, passa la main sur son front, ne répondit pas, et se retira.

“ Que monsieur me permette de lui faire une observation, me dit alors Conseil. Ce pauvre Ned pense à tout ce qu'il ne peut pas avoir. Tout lui revient de sa vie passée. Tout lui semble regrettable de ce qui nous est interdit. Ses anciens souvenirs l'oppressent et il a le cœur gros. Il faut le comprendre. Qu'est-ce qu'il a à faire ici ? Rien. Il n'est pas un savant comme monsieur, et ne saurait prendre le même goût que nous aux choses admirables de la mer. Il risquerait tout pour pouvoir entrer dans une taverne de son pays ! ”

Il est certain que la monotonie du bord devait paraître insupportable au Canadien, habitué à une vie libre et active. Les événements qui pouvaient le passionner étaient rares. Cependant, ce jour-là, un incident vint lui rappeler ses beaux jours de harponneur.

Vers onze heures du matin, étant à la surface de l'Océan, le *Nautilus* tomba au milieu d'une troupe de baleines. Rencontre qui ne me surprit pas, car je savais que ces animaux, chassés à outrance, se sont réfugiés dans les bassins des hautes latitudes.

Le rôle joué par la baleine dans le monde marin, et son influence sur les découvertes géographiques, ont été considérables. C'est elle, qui, entraînant à sa suite, les Basques d'abord, puis les Asturiens, les Anglais et les Hollandais, les enhardit contre les dangers de l'Océan et les conduisit d'une extrémité de la terre à l'autre. Les baleines aiment à fréquenter les mers australes et boréales. D'anciennes légendes prétendent même que ces cétacés amenèrent les pêcheurs jusqu'à sept lieues seulement du pôle nord. Si le fait est faux, il sera vrai un jour, et c'est probablement ainsi en chassant la baleine dans les régions arctiques ou antarctiques, que les hommes atteindront ce point inconnu du globe.

Nous étions assis sur la plate-forme par une mer tranquille. Mais le mois d'octobre de ces latitudes nous donnait de belles journées d'automne. Ce fut le Canadien, — il ne pouvait s'y tromper, — qui signala une baleine à l'horizon dans l'est. En regardant attentivement, on voyait son dos noirâtre s'élever et s'abaisser alternativement au-dessus des flots, à cinq milles du *Nautilus*.

“ Ah ! s'écria Ned Land, si j'étais à bord d'un baleinier, voilà une rencontre qui me ferait plaisir ! C'est un animal de grande taille ! Voyez avec quelle puissance ses évents rejettent des colonnes d'air et de vapeur ! Mille diables ! pourquoi faut-il que je sois enchaîné sur ce morceau de tôle ! ”

— Quoi ! Ned, répondis-je, vous n'êtes pas encore revenu de vos vieilles idées de pêche ?

— Est-ce qu'un pêcheur de baleines, monsieur, peut oublier son ancien métier ? Est-ce qu'on se lasse jamais des émotions d'une pareille chasse ?

— Vous n'avez jamais pêché dans ces mers, Ned ?

— Jamais, monsieur. Dans les mers boréales seulement, et autant dans le détroit de Behring que dans celui de Davis.

— Alors la baleine australe vous est encore inconnue. C'est la baleine franche que vous avez chassée jusqu'ici, et elle ne se hasarderait pas à passer les eaux chaudes de l'Équateur.

— Ah ! monsieur le professeur, que me dites-vous là ? répliqua le Canadien d'un ton passablement incrédule.

— Je dis ce qui est.

— Par exemple ! Moi qui vous parle, en soixante-cinq, voilà deux ans et demi, j'ai amariné près du Groënland une baleine qui portait encore dans son flanc le harpon poinçonné d'un baleinier de Behring. Or, je vous demande, comment après avoir été frappé à l'ouest de l'Amérique, l'animal serait venu se faire tuer à l'est, s'il n'avait, après avoir doublé, soit le cap Horn, soit le cap de Bonne Espérance, franchi l'Équateur ?

— Je pense comme l'ami Ned, dit Conseil, et j'attends ce que répondra monsieur.

— Monsieur vous répondra, mes amis, que les baleines sont localisées, suivant leurs espèces, dans certaines mers qu'elles ne

quittent pas. Et si l'un de ces animaux est venu du détroit de Bering dans celui de Davis c'est tout simplement parce qu'il existe un passage d'une mer à l'autre soit sur les côtes de l'Amérique, soit sur celles de l'Asie.

— Faut-il vous croire ? demanda le Canadien, en fermant un œil.

— Il faut croire monsieur, répondit Conseil.

— Dès lors, reprit le Canadien, puisque je n'ai jamais pêché dans ces parages, je ne connais point les baleines qui les fréquentent ?

— Je vous l'ai dit, Ned.

— Raison de plus pour faire leur connaissance, répliqua Conseil.

— Voyez ! voyez ! s'écria le Canadien, la voix émue. Elle s'approche ! Elle vient sur nous ! Elle me nargue ! Elle sait que je ne peux rien contre elle ! ”

Ned Land frappait du pied. Sa main frémissait en brandissant un harpon imaginaire.

“ Ces cétacés, demanda-t-il, sont-ils aussi gros que ceux des mers boréales ? ”

— A peu près, Ned.

— C'est que j'ai vu de grosses baleines, monsieur, des baleines qui mesuraient jusqu'à cent pieds de longueur ! Je me suis même laissé dire que le Hullamock et l'Umgallick des îles Aléoutiennes dépassaient quelquefois cent cinquante pieds.

— Ceci me paraît exagéré, répondis-je. Ces animaux ne sont que des baleinoptères, pourvus de nageoires dorsales, et de même que les cachalots, ils sont généralement plus petits que la baleine franche.

— Ah ! s'écria le Canadien, dont les regards ne quittaient pas l'Océan, elle se rapproche, elle vient dans les eaux du *Nautilus* ! ”

Puis, reprenant sa conversation :

“ Vous parlez, dit-il, du cachalot comme d'une petite bête ! On cite cependant des cachalots gigantesques. Ce sont des cétacés intelligents. Quelques-uns, dit-on, se couvrent d'algues et de fugus. On les prend pour des îlots. On campe dessus, on s'y installe, on fait du feu... ”

— On y bâtit des maisons, dit Conseil.

— Oui, farceur, répondit Ned Land. Puis, un beau jour l'animal plonge et entraîne tous ses habitants au fond de l'abîme.

— Comme dans les voyages de Simbad le marin, répliquai-je en riant.

— Ah maître Land, il paraît que vous aimez les histoires extraordinaires ! Quels cachalots que les vôtres ! J'espère que vous n'y croyez pas !

— Monsieur le naturaliste, répondit sérieusement le Canadien, il faut tout croire de la part des baleines ! — Comme elle marche celle-ci ! Comme elle se dérobe ! — On prétend que ces animaux-là peuvent faire le tour du monde en quinze jours,

— Je ne dis pas non.

— Mais, ce que vous ne savez sans doute pas, monsieur Aronnax, c'est que, au commencement du monde, les baleines filaient plus rapidement encore.

— Ah ! vraiment, Ned ! Et pourquoi cela ?

— Parce qu'alors, elles avaient la queue en travers, comme les poissons, c'est-à-dire que cette queue, comprimée verticalement, frappait l'eau de gauche à droite et de droite à gauche. Mais le Créateur s'apercevant qu'elles marchaient trop vite, leur tordit la queue, et depuis ce temps-là, elles battent les flots de haut en bas au détriment de leur rapidité.

— Bon, Ned, dis-je, en reprenant une expression du Canadien, faut-il vous croire ?

— Pas trop, répondit Ned Land, et pas plus que si je disais qu'il existe des baleines longues de trois cents pieds et pesant cent mille livres.

— C'est beaucoup, en effet, dis-je. Cependant, il faut avouer que certains cétacés acquièrent un développement considérable, puisque, dit-on, ils fournissent jusqu'à cent vingt tonnes d'huile.



J'ai amariné, près du Groenland, une baleine. —Page 87.

—Pour ça, je l'ai vu, dit le Canadien.

—Je le crois volontiers, Ned comme je crois que certaines baleines égalent en grosseur cent éléphants. Jugez des effets produits par une telle masse lancée à toute vitesse !

—Est-il vrai, demanda Conseil, qu'elles peuvent couler des navires ?

—Des navires, je ne le crois pas, répondis-je. On raconte, cependant, qu'en 1820, précisément dans ces mers du sud, une baleine se précipita sur l'*Essex* et le fit reculer avec une vitesse de quatre mètres par seconde. Des lames pénétrèrent par l'arrière, et l'*Essex* sombra presque aussitôt."

Ned me regarda d'un air narquois.

"Pour mon compte, dit-il, j'ai reçu un ccup de queue de baleine, dans mon canot, cela va sans dire. Mes compagnons et moi, nous avons été lancés à une hauteur de six mètres. Mais auprès de la baleine de monsieur le professeur, la mienne n'était qu'un baleineau.

—Est-ce que ces animaux-là vivent longtemps ? demanda Conseil.

—Mille ans, répondit le Canadien sans hésiter.

—Et comment le savez-vous, Ned ?

—Parce qu'on le dit.

—Et pourquoi le dit-on ?

—Parce qu'on le sait.

—Non, Ned, on ne le sait pas, mais on le suppose, et voici le raisonnement sur lequel on s'appuie. Il y a quatre cents ans, lorsque les pêcheurs chassèrent pour la première fois les baleines, ces animaux avaient une taille supérieure à celle qu'ils acquièrent aujourd'hui. On suppose donc, assez logiquement, que l'infériorité des baleines actuelles vient de ce qu'elles n'ont pas eu le temps d'atteindre leur complet développement. C'est ce qui a fait dire à Buffon que ces cétacés pouvaient et devaient même vivre mille ans. Vous entendez ?

Ned Land n'entendait pas. Il n'écoutait plus. La baleine s'approchait toujours. Il la dévorait des yeux.

"Ah ! s'écria-t-il, ce n'est plus une baleine, c'est dix, c'est vingt, c'est un troupeau tout entier ! Et ne pouvoir rien faire ! Etre là pieds et poings liés !

—Mais, ami Ned, dit Conseil, pourquoi ne pas demander au capitaine Nemo la permission de chasser ?..."

Conseil n'avait pas achevé sa phrase, que Ned Land s'était affalé par le panneau et courait à la recherche du capitaine. Quelques instants après, tous deux reparaissaient sur la plate-forme.

Le capitaine Nemo observait le troupeau de cétacés qui se jouait sur les eaux à un mille du *Nautilus*.

"Ce sont des baleines australes, dit-il. Il y a là la fortune d'une flotte de baleiniers.

—Eh ! bien, monsieur, demanda le Canadien, ne pourrais-je leur donner la chasse, ne fût-ce que pour ne pas oublier mon ancien métier de harponneur ?

—A quoi bon, répondit le capitaine Nemo, chasser uniquement pour détruire ! Nous n'avons que faire d'huile de baleine à bord.

—Cependant, monsieur, reprit le Canadien, dans la mer Rouge, vous nous avez autorisés à poursuivre un dugong !

—Il s'agissait alors de procurer de la viande fraîche à mon équipage. Ici, se serait tuer pour tuer. Je sais bien que c'est un privilège réservé à l'homme, mais je n'admets pas ces passe-temps meurtriers. En détruisant la baleine australe comme la baleine franche, êtres inoffensifs et bons, vos pareils, maître Land, commettent une action blâmable. C'est ainsi qu'ils ont déjà dépeuplé toute la baie de Baffin, et qu'ils anéantiront une classe d'animaux utiles. Laissez donc tranquilles ces malheureux cétacés. Ils ont bien assez de leurs ennemis naturels, les cachalots, les espadons et les scies, sans que vous vous en mêliez."

Je laisse à imaginer la figure que faisait le Canadien pendant ce cours de morale. Donner de semblables raisons à un chasseur, c'était perdre ses paroles. Ned Land regardait le capitaine Nemo et ne comprenait évidemment pas ce qu'il voulait lui dire. Cependant le capitaine avait raison. L'acharnement barbare et inconsidéré des pêcheurs fera disparaître un jour la dernière baleine de l'Océan.

Ned Land siffla entre les dents son *Yankee doodle*, fourra ses mains dans ses poches et nous tourna le dos.

Cependant le capitaine Nemo observait le troupeau de cétacés, et s'adressant à moi :

"J'avais raison de prétendre, que sans compter l'homme, les baleines ont assez d'autres ennemis naturels. Celles-ci vont avoir affaire à forte partie avant peu. Apercevez-vous, M. Aronnax, à huit milles sous le vent ces points noirâtres qui sont en mouvement ?

—Oui, capitaine, répondis-je.

—Ce sont des cachalots, animaux terribles que j'ai quelquefois rencontrés par troupes de deux ou trois cents. Quant à ceux-là, bêtes cruelles et malfaisantes, on a raison de les exterminer."

Le Canadien se retourna vivement à ces derniers mots.

"Eh bien, capitaine, dis-je, il est temps encore, dans l'intérêt même des baleines..."

—Inutile de s'exposer, monsieur le professeur. Le *Nautilus* suffira à disperser ces cachalots. Il est armé d'un éperon d'acier qui vaut bien le harpon de maître Land, j'imagine."

Le Canadien ne se gêna pas pour hausser les épaules. Attaquer des cétacés à coups d'éperon ! qui avait jamais entendu parler de cela ?

"Attendez, M. Aronnax, dit le capitaine Nemo. Nous vous montrerons une chasse que vous ne connaissez pas encore. Pas de pitié pour ces féroces cétacés. Ils ne sont que bouche et dents !"

Bouche et dents ! On ne pouvait mieux peindre le cachalot macrocéphale, dont la taille dépasse quelquefois vingt-cinq mètres.

La tête énorme de ce cétacé occupe le tiers de son corps. Mieux armé que la baleine, dont la mâchoire supérieure est seulement garnie de fanons, il est muni de vingt-cinq grosses dents, hautes de vingt centimètres, cylindriques et coniques à leur sommet, et qui pèsent deux livres chacune. C'est à la partie supérieure de cette énorme tête et de grandes cavités séparées par des cartilages, qui se trouvent trois à quatre cents kilogrammes de cette huile précieuse, dite " blanc de baleine ". Le cachalot est un animal disgracieux, plutôt têtard que poisson, suivant la remarque de Frédol. Il est mal construit, étant pour ainsi dire " manqué " dans toute la partie gauche de sa charpente, et n'y voyant guère que de l'œil droit.

Cependant, le monstrueux troupeau s'approchait toujours. Il avait aperçu les baleines et se préparait à les attaquer. On pouvait préjuger d'avance la victoire des cachalots, non seulement parce qu'ils sont mieux bâtis pour l'attaque de leurs inoffensifs adversaires, mais aussi parce qu'ils peuvent rester plus longtemps sous les flots, sans venir respirer à leur surface.

Il n'était que temps d'aller au secours des baleines. Le *Nautilus* se mit entre deux eaux. Conseil, Ned et moi, nous prîmes place devant les vitres du salon. Le capitaine Nemo se rendit près du timonier pour manœuvrer son appareil comme un engin de destruction. Bientôt, je sentis les battements de l'hélice se précipiter et notre vitesse s'accroître.

Le combat était déjà commencé entre les cachalots et les baleines, lorsque le *Nautilus* arriva. Il manœuvra de manière à couper la troupe des macrocéphales. Ceux-ci, tout d'abord, se montrèrent peu émus à la vue du nouveau monstre qui se mêlait à la bataille. Mais bientôt ils durent se garer de ses coups.

Quelle lutte ! Ned Land lui-même, bientôt enthousiasmé, finit par battre des mains. Le *Nautilus* n'était plus qu'un harpon formidable, brandi par la main de son capitaine. Il se lançait contre ces masses charnues et les traversait de part en part, laissant après son passage deux grouillantes moitiés d'animal. Les formidables coups de queue qui frappaient ses flancs, il ne les sentait pas. Les choes qu'il produisait, pas davantage. Un cachalot exterminé, il courait à un autre, virait sur place pour ne pas manquer sa proie, allant de l'avant, de l'arrière, docile à son gouvernail, plongeant quand le cétacé s'enfonçait dans les couches profondes, remontant avec lui lorsqu'il revenait à la surface, le frappant de plein ou d'écharpe, le coupant ou le déchirant, et dans toutes les directions et sous toutes les allures, le perçant de son terrible éperon.

Quel carnage ! Quel bruit à la surface des flots ! Quels sifflements aigus et quels ronflements particuliers à ces animaux épouvantés ! Au milieu de ces couches ordinairement si paisibles, leur queue créait de véritables houles.

Pendant une heure se prolongea cet homérique massacre, auquel les macrocéphales ne pouvaient se soustraire. Plusieurs fois, dix ou douze réunis essayèrent d'écraser le *Nautilus* sous leur masse. On voyait, à la vitre, leur gueule énorme pavée de dents, leur œil formidable. Ned Land qui ne se possédait plus, les menaçait et les injurait. On sentait qu'ils se cramponnaient à notre appareil, comme des chiens qui coiffent un ragot sous les taillis. Mais le *Nautilus*, forçant son hélice, les emportait, les entraînait, ou les ramenait vers le niveau supérieur des eaux, sans se soucier ni de leur poids énorme, ni de leurs puissantes étreintes.

Enfin la masse des cachalots s'éclaircit. Les flots redevinrent tranquilles. Je sentis que nous remontions à la surface de l'Océan. Le panneau fut ouvert, et nous nous précipitâmes sur la plate-forme.

La mer était couverte de cadavres mutilés. Une explosion formidable n'eût pas divisé, déchiré, déchiqueté avec plus de violence ces masses charnues. Nous flottions au milieu de corps gigantesques, bleuâtres sur le dos, blanchâtres sous le ventre, et tout bossués d'énormes protubérances. Quelques cachalots épouvantés fuyaient à

l'horizon. Les flots étaient teints en rouge sur un espace de plusieurs milles, et le *Nautilus* flottait au milieu d'une mer de sang.

Le capitaine Nemo nous rejoignit.

" Eh bien, maître Land ? dit-il.

— Eh bien, monsieur, répondit le Canadien, chez lequel l'enthousiasme s'était calmé, c'est un spectacle terrible, en effet. Mais je ne suis pas un boucher, je suis un chasseur, et ceci n'est qu'une boucherie.

— C'est un massacre d'animaux malfaisants, répondit le capitaine, et le *Nautilus* n'est pas un couteau de boucher.

— J'aime mieux mon harpon, répliqua le Canadien.

— Chacun son arme, "répondit le capitaine, en regardant fixement Ned Land.

Je craignais que celui-ci ne se laissât emporter à quelque violence qui aurait eu des conséquences déplorables. Mais sa colère fut détournée par la vue d'une baleine que le *Nautilus* accostait en ce moment.

L'animal n'avait pu échapper à la dent des cachalots. Je reconnus la baleine australe, à tête déprimée, qui est entièrement noire. Anatomiquement, elle se distingue de la baleine blanche et du Nord-Caper par la soudure des sept vertèbres cervicales, et elle compte deux côtes de plus que ses congénères. Le malheureux cétacé, couché sur le flanc, le ventre troué de morsures, était mort. Au bout de sa nageoire mutilée pendait encore un petit baleineau qu'il n'avait pu sauver du massacre. Sa bouche ouverte laissait couler l'eau qui murmurait comme un ressac à travers ses fanons.

Le capitaine Nemo conduisit le *Nautilus* près du cadavre de l'animal. Deux de ses hommes montèrent sur le flanc de la baleine, et je vis, non sans étonnement, qu'ils retiraient de ses mamelles tout le lait qu'elles contenaient, c'est-à-dire la valeur de deux à trois tonneaux.

Le capitaine m'offrit une tasse de ce lait encore chaud. Je ne pus m'empêcher de lui marquer ma répugnance pour ce breuvage. Il m'assura que ce lait était excellent, et qu'il ne se distinguait en aucune façon du lait de vache.

Je le goûtai et je fus de son avis. C'était donc pour nous une réserve utile, car, ce lait, sous la forme de beurre salé ou de fromage, devait apporter une agréable variété à notre ordinaire.

De ce jour là, je remarquai avec inquiétude que les dispositions de Ned Land envers le capitaine Nemo devenaient de plus en plus mauvaises, et je résolus de surveiller de près les faits et gestes du Canadien.

CHAPITRE XIII

LA BANQUISE.

Le *Nautilus* avait repris son imperturbable direction vers le sud. Il suivait le cinquantième méridien avec une vitesse considérable. Voulait-il donc atteindre le pôle ? Je ne le pensais pas, car jusqu'ici toutes les tentatives pour s'élever jusqu'à ce point du globe avaient échoué. La saison, d'ailleurs, était déjà fort avancée, puisque le 13 mars des terres antarctiques correspond au 13 septembre des régions boréales, qui commence la période équinoxiale.

Le 14 mars, j'aperçus des glaces flottantes par 55° de latitude, simples débris blafards de vingt à vingt-cinq pieds, formant des écueils sur lesquels la mer déferlait. Le *Nautilus* se maintenait à la surface de l'Océan. Ned Land, ayant déjà pêché dans les mers arctiques, était familiarisé avec ce spectacle des ice-bergs. Conseil et moi, nous l'admirions pour la première fois.

Dans l'atmosphère, vers l'horizon du sud, s'étendait une bande blanche d'un éblouissant aspect. Les baleiniers anglais lui ont donné le nom de " ice-blink ". Quelque épais que soient les nuages, ils ne peuvent l'obscurcir. Elle annonce la présence d'un pack ou banc de glace.

En effet, bientôt apparurent des blocs plus considérables dont l'éclat se modifiait suivant les caprices de la brume. Quelques-unes de ces masses montraient des veines vertes, comme si le sulfate de cuivre en eût tracé les lignes ondulées. D'autres, semblables à d'énormes améthystes, se laissaient pénétrer par la lumière. Celles-ci réverbéraient les rayons du jour sur les mille facettes de leurs cristaux. Celles-là, nuancées des vifs reflets du calcaire, auraient suffi à la construction de toute une ville de marbre.

Plus nous descendions au sud, plus ces îles flottantes gagnaient en nombre et en importance. Les oiseaux polaires y nichaient par milliers. C'étaient des pétrels, des damiers, des puffins, qui nous assourdissaient de leurs cris. Quelques-uns, prenant le *Nautilus* pour le cadavre d'une baleine, venaient s'y reposer et piquaient de coups de bec sa tôle sonore.

Pendant cette navigation au milieu des glaces, le capitaine Nemo se tint souvent sur la plate-forme. Il observait avec attention ces parages abandonnés. Je voyais son calme regard s'animer parfois. Se disait-il que dans ces mers polaires interdites à l'homme, il était là chez lui, maître de ces infranchissables espaces ? Peut-être. Mais il ne parlait pas. Il restait immobile, ne revenant à lui que lorsque ses instincts de manœuvrier reprenaient le dessus. Dirigeant alors son *Nautilus* avec une adresse consommée, il évitait habilement le choc de ces masses dont quelques-unes mesuraient une longueur de plusieurs milles sur une hauteur qui variait de soixante-dix à quatre-vingts mètres. Souvent l'horizon paraissait entièrement fermé. A la hauteur du soixantième degré de latitude, toute passe avait disparu. Mais le capitaine Nemo, cherchant avec soin, trouvait bientôt quelque étroite ouverture par laquelle il se glissait audacieusement, sachant bien, cependant, qu'elle se refermerait derrière lui.

Ce fut ainsi que le *Nautilus*, guidé par cette main habile, dépassa toutes ces glaces, classées, suivant leur forme ou leur grandeur, avec une précision qui enchantait Conseil : ice-bergs ou montagnes, ice-fields ou champs unis et sans limites, drift-ice ou glaces flottantes, packs ou champs brisés, nommés palchs quand ils sont circulaires, et streams lorsqu'ils sont faits de morceaux allongés.

La température était assez basse. Le thermomètre, exposé à l'air extérieur, marquait deux à trois degrés au-dessous de zéro. Mais nous étions chaudement habillés de fourrures, dont les phoques ou les ours marins avaient fait les frais. L'intérieur du *Nautilus*, régulièrement chauffé par ses appareils électriques, défait les froids les plus intenses. D'ailleurs, il lui eût suffi de s'enfoncer à quelques mètres au-dessous des flots pour y trouver une température supportable.

Deux mois plus tôt, nous aurions joui sous cette latitude d'un jour perpétuel ; mais déjà la nuit se faisait pendant trois ou quatre heures, et plus tard, elle devait jeter six mois d'ombre sur ces régions circompolaires.

Le 15 mars, la latitude des îles New-Sethland et des Orkney du Sud fut dépassée. Le capitaine m'apprit qu'autrefois de nombreuses tribus de phoques habitaient ces terres ; mais les baleiniers anglais et américains, dans leur rage de destruction, massacrant les adultes et les femelles pleines, là où existait l'animation de la vie, avaient laissé après eux le silence de la mort.

Le 16 mars, vers huit heures du matin, le *Nautilus*, suivant le cinquante-cinquième méridien, coupa le cercle polaire antarctique. Les glaces nous entouraient de toutes parts et fermaient l'horizon. Cependant, le capitaine Nemo marchait de passe en passe et s'élevait toujours,

" Mais où va-t-il ? demandai-je.

—Devant lui, répondait Conseil. Après tout, lorsqu'il ne pourra pas aller plus loin, il s'arrêtera.

—Je n'en jurerais pas ! " répondis-je.

Et, pour être franc, j'avouerais que cette excursion aventureuse ne me déplaisait point. A quel degré m'émerveillaient les beautés de ces régions nouvelles, je ne saurais l'exprimer ! Les glaces prenaient des attitudes superbes. Ici, leur ensemble formait une ville orientale, avec ses minarets et ses mosquées innombrables. Là, une cité écroulée et comme jetée à terre par une convulsion du sol. Aspects incessamment variés par les obliques rayons du soleil, ou perdus dans les brumes grises au milieu des ouragans de neige. Puis, de toutes parts des détonations, des éboulements, des grandes culbutes d'ice-bergs, qui changeaient le décor comme le paysage d'un diorama.

Lorsque le *Nautilus* était immergé au moment où se rompaient ces équilibres, le bruit se propageait sous les eaux avec une effrayante intensité, et la chute de ces masses créait de redoutables remous jusque dans les couches profondes de l'Océan. Le *Nautilus* roulait et tanguait alors comme un navire abandonné à la furie des éléments.

Souvent, ne voyant plus aucune issue, je pensais que nous étions définitivement prisonniers ; mais, l'instinct le guidant, sur le plus léger indice le capitaine Nemo découvrait des passes nouvelles. Il ne se trompait jamais en observant les minces filets d'eau bleuâtre qui sillonnaient les ice-fields. Aussi ne mettais-je pas en doute qu'il n'eût aventuré déjà le *Nautilus* au milieu des mers antarctiques.

Cependant, dans la journée du 16 mars, les champs de glace nous barrèrent absolument la route. Ce n'était pas encore la banquise, mais de vastes ice-fields cimentés par le froid. Cet obstacle ne pouvait arrêter le capitaine Nemo, et il se lança contre l'ice-field avec une effroyable violence. Le *Nautilus* entra comme un coin dans cette masse friable, et la divisait avec des craquements terribles. C'était l'antique bélier poussé par une puissance infinie. Les débris de glace, haut projetés, retombaient en grêle autour de nous. Par sa seule force d'impulsion, notre appareil se creusait un chenal. Quelquefois, emporté par son élan, il montait sur le champ de glace et l'écrasait de son poids, ou par instants, enfoncé sous l'ice-field, il le divisait par un simple mouvement de tangage qui produisait de larges déchirures.

Pendant ces journées, de violents grains nous assaillirent. Par certaines brumes épaisses, on ne se fût pas vu d'une extrémité de la plate-forme à l'autre. Le vent sautait brusquement à tous les points du compas. La neige s'accumulait en couches si dures qu'il fallait la briser à coups de briser. Rien qu'à la température de cinq degrés au-dessous de zéro, toutes les parties extérieures du *Nautilus* se recouvraient de glaces. Un grément n'aurait pu se manœuvrer, car tous les garants eussent été engagés dans la gorge des poulies. Un bâtiment sans voiles et mû par un moteur électrique qui se passait de charbon, pouvait seul affronter d'aussi hautes latitudes.

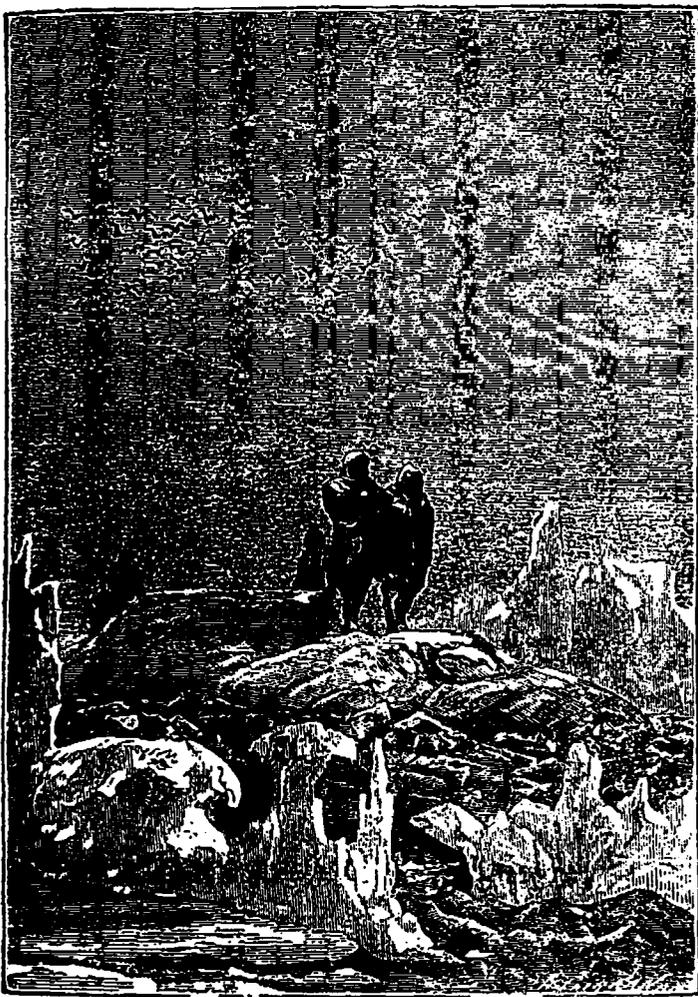
Dans ces conditions, le baromètre se tint généralement très bas, tomba même à 73° 5'. Les indications de la boussole n'offraient plus aucune garantie. Ses aiguilles affolées marquaient des directions contradictoires, en s'approchant du pôle magnétique méridional qui ne se confond pas avec le sud du monde. En effet, suivant Hansteen, ce pôle est situé à peu près par 70° de latitude et 130° de longitude, et d'après les observations de Duperrey, par 135° de longitude et 70° 30' de latitude. Il fallait faire alors des observations nombreuses sur les compas transportés à différentes parties du navire et prendre une moyenne. Mais souvent on s'en rapportait à l'estime pour relever la route parcourue, méthode peu satisfaisante au milieu de ces passes sinueuses dont les points de repère changent incessamment.

Enfin, le 18 mars, après vingt assauts inutiles, le *Nautilus* se vit définitivement engagé. Ce n'était plus ni les streams, ni les palks, ni les ice-fields, mais une interminable et immobile barrière formée de montagnes soudées entre elles,

“ La banquise ! ” me dit le Canadien.

Je compris que pour Ned Land comme pour tous les navigateurs qui nous avaient précédé, c'était l'infranchissable obstacle. Le soleil ayant un instant paru vers midi, le capitaine Nemo obtint une observation assez exacte qui donnait notre situation par 51° 30' de longitude et 67° 39' de latitude méridionale. C'était déjà un point avancé des régions antarctiques.

De mer, de surface liquide, il n'y avait plus apparence devant nos yeux. Sous l'éperon du *Nautilus* s'étendait une vaste plaine tourmentée, enchevêtrée de blocs confus, avec tout ce pêle-mêle capricieux qui caractérise la surface d'un fleuve quelque temps avant la débâcle des glaces, mais sur des proportions gigantesques. Ça et là, des pics aigus, des aiguilles déliées s'élevant à une hauteur de deux cents pieds ; plus loin une suite de falaises taillées à pic et revêtues de teintes grisâtres, vastes miroirs qui reflétaient quelques rayons de soleil à demi noyés dans les brumes. Puis, sur cette nature désolée, un silence farouche, à peine rompu par le battement d'ailes des pétrels ou des puffins. Tout était gelé alors, même le bruit.



Le *Nautilus* fut bloqué.—Page 91.

Le *Nautilus* dut donc s'arrêter dans son aventureuse course au milieu des champs de glace.

“ Monsieur, me dit ce jour-là Ned Land, si votre capitaine va plus loin !

—Eh bien ?

—Ce sera un maître homme.

—Pourquoi, Ned ?

—Parce que personne ne peut franchir la banquise. Il est puissant, votre capitaine ; mais, mille diables ! il n'est pas plus puissant que la nature, et là où elle a mis des bornes, il faut que l'on s'arrête bon bré mal gré.

—En effet, Ned Land, et cependant j'aurais voulu savoir ce qu'il y a derrière cette banquise ! Un mur, voilà ce qui m'irrite le plus !

—Monsieur a raison, dit Conseil. Les murs n'ont été inventés que pour agacer les savants. Il ne devrait pas y avoir de murs nulle part.

—Bon ! fit le Canadien. Derrière cette banquise, on sait bien ce qui se trouve.

—Quoi donc ? demandai-je.

—De la glace, et toujours de la glace !

—Vous êtes certain de ce fait, Ned, répliquai-je, mais moi je ne le suis pas. Voilà pourquoi je voudrais aller voir.

—Eh bien, monsieur le professeur, répondit le Canadien, renoncez à cette idée. Vous êtes arrivé à la banquise, ce qui est déjà suffisant, et vous n'irez pas plus loin, ni votre capitaine Nemo, ni son *Nautilus*. Et qu'il le veuille ou non, nous reviendrons vers le nord, c'est-à-dire au pays des honnêtes gens.”

Je dois convenir que Ned Land avait raison, et tant que les navires ne seront pas faits pour naviguer sur les champs de glace, ils devront s'arrêter devant la banquise.

En effet, malgré ses efforts, malgré les moyens puissants employés pour disjoindre les glaces, le *Nautilus* fut réduit à l'immobilité. Ordinairement, qui ne peut aller plus loin en est quitte pour revenir sur ses pas. Mais ici, revenir était aussi impossible qu'avancer, car les passes s'étaient refermées derrière nous, et pour peu que notre appareil demeurât stationnaire, il ne tarderait pas à être bloqué. Ce fut même ce qui arriva vers deux heures du soir, et la jeune glace se forma sur ses flancs avec une étonnante rapidité. Je dus avouer que la conduite du capitaine Nemo était plus qu'imprudente.

J'étais en ce moment sur la plate-forme. Le capitaine qui observait la situation depuis quelques instants, me dit :

“ Et bien, monsieur le professeur, qu'en pensez-vous ?

—Je pense que nous sommes pris, capitaine.

—Pris ! Et comment l'attendez-vous ?

—J'entends que nous ne pouvons aller ni en avant ni en arrière ni d'aucun côté. C'est, je crois, ce qui s'appelle “ pris,” du moins sur les continents habités.

—Ainsi, monsieur Aronnax, vous pensez que le *Nautilus* ne pourra pas se dégager ?

—Difficilement, capitaine car la saison est déjà trop avancée pour que vous comptiez sur une débâcle des glaces.

—Ah ! monsieur le professeur, répondit le capitaine Nemo d'un ton ironique, vous serez toujours le même ! Vous ne voyez qu'empêchements et obstacles ! Moi, je vous affirme que non-seulement le *Nautilus* se dégagera, mais qu'il ira plus loin encore !

—Plus loin au sud ? demandai-je en regardant le capitaine.

—Oui, monsieur, il ira au pôle

—Au pôle ! m'écriai-je, ne pouvant retenir un mouvement d'incrédulité.

—Oui ! répondit froidement le capitaine, au pôle antarctique, à ce point inconnu où se croisent tous les méridiens du globe. Vous savez si je fais du *Nautilus* ce que je veux.”

Oui ! je le savais. Je savais cet homme audacieux jusqu'à la témérité ! Mais vaincre ces obstacles qui hérissent le pôle sud, plus inaccessible que ce pôle nord, non encore atteint par les plus hardis navigateurs, n'était-ce pas une entreprise absolument insensée, et que, seul, l'esprit d'un fou pouvait concevoir !

Il me vint alors à l'idée de demander au capitaine Nemo s'il avait déjà découvert ce pôle que n'avait jamais foulé le pied d'une créature humaine.

“ Non, monsieur, me répondit-il, et nous le découvrirons ensemble. Là où d'autres ont échoué, je n'échouerai pas. Jamais je n'ai promené mon *Nautilus* aussi loin sur les mers australes ; mais, je vous le répète, il ira plus loin encore.

—Je veux vous croire, capitaine, repris-je d'un ton un peu ironique. Je vous crois ! Allons en avant ! Il n'y pas d'obstacle pour

nous ! Brisons cette banquise ! Faisons-la sauter, et si elle résiste, donnons des ailes au *Nautilus*, afin qu'il puisse passer par dessus !

—Par dessus ? monsieur le professeur, répondit tranquillement le capitaine Nemo. Non point par dessus, mais par dessous.

—Par dessous ! " m'écriai-je.

Une subite révélation des projets du capitaine venait d'illuminer mon esprit. J'avais compris. Les merveilleuses qualités du *Nautilus* allaient le servir encore dans cette surhumaine entreprise !

" Je vois que nous commençons à nous entendre, monsieur le professeur, me dit le capitaine, souriant à demi. Vous entrevoyez déjà la possibilité, — moi, je dirai le succès, — de cette tentative. Ce qui est impraticable avec un navire ordinaire devient facile au *Nautilus*. Si un continent émerge au pôle, il s'arrêtera devant ce continent. Mais si au contraire, c'est la mer libre qui le baigne, il ira au pôle même !

—En effet, dis-je, entraîné par le raisonnement du capitaine, si la surface de la mer est solidifiée par les glaces, ses couches inférieures sont libres, par cette raison providentielle qui a placé à un degré supérieur à celui de la congélation le maximum de densité de l'eau de mer. Et, si je ne me trompe, la partie immergée de cette banquise est à la partie émergente comme quatre est à un ?

—A peu près, monsieur le professeur. Pour un pied que les icebergs ont au-dessus de la mer, ils en ont trois au-dessous. Or, puisque ces montagnes de glaces ne dépassent pas une hauteur de cent mètres, elles ne s'enfoncent que de trois cents. Or, qu'est-ce que trois cents mètres pour le *Nautilus* ?

—Rien, monsieur.

—Il pourra même aller chercher à une profondeur plus grande cette température uniforme des eaux marines, et là nous braverons impunément les trente ou quarante degrés de froid de la surface.

—Juste, monsieur, très juste, répondis-je en m'animant.

—La seule difficulté, reprit le capitaine Nemo, sera de rester plusieurs jours immergés sans renouveler notre provision d'air.

—N'est-ce que cela ? répliquai-je. Le *Nautilus* a de vastes réservoirs, nous les remplissons, et ils nous fourniront tout l'oxygène dont nous aurons besoin.

—Bien imaginé, M. Aronnax, répondit en souriant le capitaine. Mais ne voulant pas que vous puissiez m'accuser de témérité, je vous soumets d'avance toutes mes objections.

—En avez-vous encore ?

—Une seule. Il est possible, si la mer existe au pôle sud, que cette mer soit entièrement prise, et, par conséquent, que nous ne puissions revenir à sa surface !

—Bon, monsieur, oubliez-vous que le *Nautilus* est armé d'un redoutable éperon, et ne pourrions-nous le lancer diagonalement contre ces champs de glace, qui s'ouvriront au choc ?

—Eh ! monsieur le professeur, vous avez des idées aujourd'hui !

—D'ailleurs, capitaine, ajoutai-je en m'enthousiasmant de plus belle, pourquoi ne rencontrerait-on pas la mer libre au pôle sud comme au pôle nord ? Les pôles du froid et les pôles de la terre ne se confondent ni dans l'hémisphère austral ni dans l'hémisphère boréal, et, jusqu'à preuve contraire, on doit supposer ou un continent ou un océan dégagé de glaces à ces deux points du sol.

—Je le crois aussi, M. Aronnax, répondit le capitaine Nemo. Je vous ferai seulement observer qu'après avoir émis tant d'objections contre mon projet, maintenant vous m'écrasez d'arguments en sa faveur !

Le capitaine Nemo disait vrai. J'en étais arrivé à le vaincre en audace ! C'était moi qui l'entraînais au pôle ! Je le devançais, je le distançais... Mais non ! pauvre fou. Le capitaine Nemo savait mieux que toi le pour et le contre de la question, et il s'amusa à te voir emporté dans les rêveries de l'impossible !

Cependant, il n'avait pas perdu un instant. A un signal le second parut. Ces deux hommes s'entretenaient rapidement dans leur incompréhensible langage, et soit que le second eût été antérieurement prévenu, soit qu'il trouvât le projet praticable, il ne laissa voir aucune surprise.

Mais si impossible qu'il fût il ne montra pas une plus complète impassibilité que Conseil, lorsque j'annonçai à ce digne garçon notre intention de pousser jusqu'au pôle sud. Un " comme il plaira à monsieur " accueillit ma communication, et je dus m'en contenter. Quant à Ned Land, si jamais épaules se levèrent haut, ce furent celles du Canadien.

" Voyez-vous, monsieur, me dit-il, vous et votre capitaine Nemo, vous me faites pitié !

—Mais nous irons au pôle, maître Ned.

—Possible, mais vous n'en reviendrez pas ! "

Et Ned Land rentra dans sa cabine, " pour ne pas faire un malheur, " dit-il en me quittant.

Cependant, les préparatifs de cette audacieuse tentative venaient de commencer. Les puissantes pompes du *Nautilus* refoulaient l'air dans les réservoirs et l'emmagasinaient à une haute pression. Vers quatre heures, le capitaine Nemo m'annonça que les panneaux de la plate-forme allaient être fermés. Je jetai un dernier regard sur l'épaisse banquise que nous allions franchir. Le temps était clair, l'atmosphère assez pure, le froid très-vif, douze degrés au-dessous de zéro ; mais le vent s'étant calmé, cette température ne semblait pas trop insupportable.

Une dizaine d'hommes montèrent sur les flancs du *Nautilus* et, armés de pics, ils cassèrent la glace autour de la carène qui fut bientôt dégagée. Opération rapidement pratiquée, car la jeune glace était mince encore. Tous nous rentrâmes à l'intérieur. Les réservoirs habituels se remplirent de cette eau tenue libre à la flottaison. Le *Nautilus* ne tarda pas à descendre.

J'avais pris place au salon avec Conseil. Par la vitre ouverte nous regardions les couches inférieures de l'Océan astral. Le thermomètre remontait. L'aiguille du manomètre déviait sur le cadran.

A trois cents mètres environ, ainsi que l'avait prévu le capitaine Nemo, nous flottions sous la surface ondulée de la banquise. Mais le *Nautilus* s'immergea plus bas encore. Il atteignit une profondeur de huit cents mètres. La température de l'eau, qui douze degrés à la surface, n'en accusait plus que onze. Deux degrés étaient déjà gagnés. Il va sans dire que la température du " *Nautilus*, " élevée par ses appareils de chauffage, se maintenait à un degré très-supérieur. Toutes les manœuvres s'accomplissaient avec une extraordinaire précision.

" On passera, n'en déplaise à monsieur me dit Conseil.

—J'y compte bien ! " répondis-je avec le ton d'une profonde conviction.

Sous cette mer libre, le *Nautilus* avait pris directement le chemin du pôle, sans s'écarter du cinquante-deuxième méridien. De 67° 30' à 90°, vingt-deux degrés et demi en latitude restaient à parcourir, c'est-à-dire un peu plus de cinq cents lieues. Le " *Nautilus* " prit une vitesse moyenne de vingt-six milles à l'heure, la vitesse d'un train express. S'il la conservait, quarante heures lui suffiraient pour atteindre le pôle.

A suivre

AUX LECTEURS

Devant le succès qui a accueilli la publication de *Vingt Mille Lieues Sous les Mers*, nous publierons, aussitôt que ce feuilleton sera terminé, *Cinq Semaines en Ballon*, également de Jules Verne, avec magnifiques illustrations.

HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

8

Nous nous promenions dans de grands salons, en silence comme dans une église ; nous entendions nos pas sur les parquets, qui sont en vieux chêne. Emmanuel m'expliquait tout bas ce que nous voyions ; il me disait le nom des peintres, et je pensais : " Quels génies !... quelles idées grandioses ils avaient, et comme ils les peignaient vivantes !... "

Je me rappelle que, dans ce salon, l'empereur Napoléon, à cheval, en hiver, au milieu de la neige, du sang et des morts, levait les yeux au ciel. Rien que de le voir, on avait froid.

C'est une des choses qui me sont restées. Mais ces terribles tableaux, qui sont faits pour donner aux hommes l'épouvante de la guerre me plaisait beaucoup moins que les champs, les prés, les bœufs, les petites maisons où l'on buvait à l'ombre devant la porte. On voyait que c'était tous d'honnêtes gens, et cela vous réjouissait le cœur ; on aurait voulu se mettre avec eux.

La représentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la sainte Vierge, des apôtres, des saintes femmes et des anges, avec tous les chagrins qu'ils ont eus, les injustices d'Hérode et de Ponce-Pilate, vous rendaient trop triste. Enfin chacun trouve là ce qui lui plaît ; chacun peut se rendre triste ou joyeux, selon ce qu'il regarde.

Après le grand salon carré, nous entrâmes dans une autre salle longue d'au moins un quart de lieue, et puis encore dans une autre ; cela n'en finissait plus. Emmanuel me parlait, mais tant de choses me troublaient l'esprit ! Et comme il venait toujours plus de monde, tout à coup il me dit :

" Ecoute, Jean-Pierre, c'est l'heure du déjeuner "

Nous eûmes encore un bon quart d'heure pour remonter les salles, et, si vous voulez savoir la vérité, je fus bien content d'être dehors au grand air. C'était trop à la fois. Et puis j'avais faim, j'étais pressé de m'asseoir devant autre chose que des peintures.

Nous n'étions pas loin du Palais-Royal, où nous arrivâmes en gagnant la rue Saint-Honoré. Nous revîmes, en passant, la galerie d'Orléans, les jets d'eau, les arcades ; mais ce qui me réjouit le plus, ce fut d'apercevoir l'écrêteau de Tavernier, qu'Emmanuel me montra dans l'intérieur d'une de ces arcades.

Nous montâmes, et, malgré le bon dîner que nous avions fait chez Ober, je reconnus pourtant une grande différence. C'était là véritablement un restaurant parisien, bien éclairé, riche en dorures ; les petites tables couvertes de nappes blanches à la file entre les hautes fenêtres, les carafes, les verres étincelants, enfin, tout vous annonçait le manière agréable de vivre en cette ville, quand on a de l'argent.

Nous étions donc assis, les domestiques arrivèrent. Emmanuel voulut avoir de l'eau de Seltz, du vin, du melon, des viandes, du dessert ; et si je n'avais pas lu les prix à mesure sur la carte, j'aurais cru que nous étions ruinés de fond en comble. Eh bien ! tout cela ne montait pas à plus de trois ou quatre francs pour nous deux. C'est quelque chose d'étonnant.

Après le déjeuner, nous descendîmes prendre le café sur une petite table de tôle, au milieu du monde, dans le jardin. Emmanuel avait acheté des cigares, et nous fumions comme des propriétaires, en

regardant à droite et à gauche les jolies femmes qui passaient. C'était bon pour un étudiant en droit ; mais moi, j'avais tout de même un peu honte de jouer un si grand rôle. Enfin voilà l'existence de Paris. Peut-être, dans le nombre de ces messieurs et de ces dames qui m'entouraient, appelant les garçons et se faisant servir, s'en trouvaient-ils qui ne me valaient pas.

Il faisait très-chaud, tout était blanc de poussière, même les arbres. Vers deux heures, quelques gouttes de pluie s'étant mises à tomber, tout le monde se sauva sous les arcades. Il fallut aussi nous retirer ; mais Emmanuel me dit que cela ne durerait pas, et que nous allions monter en omnibus pour nous rendre à l'Arc-de-Triomphe.

C'est ce que nous fîmes dans la rue Saint-Honoré, au coin de la place du Châteaux-d'Eau, où se trouvait un corps de garde.

Les omnibus traversent tout Paris par centaines, et l'on peut aller d'un bout à l'autre de la ville pour six sous. Au milieu de la rue, vous n'avez qu'à faire signe, la voiture s'arrête ; le conducteur vous donne la main, vous montez, et vous êtes assis sur un banc rembourré de crin, à côté de messieurs et de dames, pendant que la pluie coule sur les vitres et que les chevaux galoppent.

De pareilles invitations montrent que rien ne manque dans notre pays.

Nous courions depuis dix minutes, et le soleil commençait à revenir, lorsque Emmanuel leva la main pour dire : " Halte ! " Nous descendîmes sur une place grande comme deux fois Saverne, entourée de palais, de jardins et de promenades : la place de la Concorde. Je voudrais bien vous la peindre, avec ses deux fontaines en bronze, son obélisque, une pierre en forment d'aiguille, d'au moins cent pieds, revenue d'Egypte, et couvert de sculptures, et ses statues rangées tout autour représentant les villes principales de la France, sous la figure de femmes assises sur des canons, des boulets, des vaisseaux... Oui, je voudrais vous peindre tout cela : le jardin des Tuileries d'un côté, les Champs-Élysées et l'Arc-de-Triomphe de l'autre, l'église de la Madeleine à droite, la Seine couverte de bateaux et la Chambre des députés à gauche ; mais aucune parole ne peut vous donner l'idée de cette place immense. Autant dire tout de suite que c'est une merveille du monde, et que, dans cette merveille, tout ce qu'il y a de riche en voitures, en cavaliers, et dames, vont, viennent, se promènent et se regardent pour voir lesquels ont les plus beaux chevaux, les plus beaux plumets et les plus belles robes.

Le long de l'avenue des Champs-Élysées vous découvrez, à travers le feuillage, des centaines de maisons où les millionnaires demeurent, et plus loin, sur l'autre rive du fleuve, à gauche, l'hôtel des Invalides, son dôme dans les nues.

Seus les arbres, on voit aussi de petits théâtres pour les enfants, des chevaux de bois, des jeux de toutes sortes, des hercules, des ménageries ; enfin c'est une fête depuis le premier de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Nous allions à travers tout cela. Nous voyions des statues en marbre de tous les côtés, dont je me rappelle principalement deux à l'entrée de la grande avenue, représentant deux hommes superbes et nus, qui tiennent par la bride deux chevaux sauvages dressés sur les pieds de derrière, les jarrets pliés, la crinière droite, prêts à s'échapper.

Emmanuel me prévint que c'étaient des chefs-d'œuvre, et je n'eus pas de peine à le croire.

Mais le plus beau, c'est l'Arc-de-Triomphe qui s'élève au bout de l'avenue, tout gris à force d'être loin, et pourtant superbe, avec ses lignes pâles dans le ciel, et ses voûtes, où des maisons pourraient pousser.

Tout est beau, tout est grand dans cet Arc-de-Triomphe : nos victoires, qui y sont écrites partout, et qui font des listes de cinquante mètres ; la beauté de l'idée, la beauté des pierres, la beauté du travail, la beauté de la grandeur et la beauté des sculptures. Quatre de ces sculptures sont en dehors sur des socles, appuyées contre les arches,

et d'après ce qu'Emmanuel me dit elles représentent, du côté de Paris, la Guerre, sous la figure d'une femme que les soldats français portent dans leurs bras et qui crie : " Aux armes ! " Cela vous fait dresser les cheveux sur la tête. En regardant cette femme, on l'entend, on croit que les Russes et les Prussiens arrivent ; on voudrait courir dessus et tout massacrer.

Cette femme, je la vois toujours ; elle ressemble à celles du Dagsberg, qui vont aider leurs hommes à déraciner des tocs. C'est terrible !

Contre l'autre arche, et séparée par la voûte, c'est la Gloire. L'empereur Napoléon figure la Gloire. Un ange lui met des couronnes sur la tête pour le bénir. C'est aussi très-beau.

Sur l'autre face, c'est l'Horreur de l'invasion, représentée par un cavalier qui écrase tout, et la Joie de la paix, représentée par des gens heureux qui rentrent leurs récoltes.

Voilà ce qu'Emmanuel m'expliqua, car je n'avais pas assez d'instruction pour deviner tout seul.

Le bœuf, le cheval et les gens sont tout ce qu'il est possible de voir d'admirable.

Je pourrais en dire beaucoup plus, mais ces choses resteront là pendant des siècles ; et je pense comme M. Nivoi, qu'il faut voir Paris pour connaître la grandeur de notre nation, sa gloire et sa force.

Ayant repris le chemin de notre quartier vers cinq heures, nous repassâmes dans le jardin des Tuileries, où les plus belles statues en marbre blanc se trouvent. Quant à vous dire les personnes qu'elles représentent, j'en serais bien embarrassé. Mais c'est achevé dans toutes ses parties c'est entouré d'arbres et de petites allées bien unies. Les enfants jouent dans ces allées, les dames s'y promènent, et, malgré la foule, des ramiers volent aux environs ; ils descendent même sur le gazon, pour manger des miettes de pain qu'on leur jette.

Ces ramiers vous rappellent le pays, les grands bois, les champs, et l'on pense : " Ah ! si nous pouvions vivre comme vous de quelques petites graines, et si nous avions vos ailes, malgré les marbres, les palais et les colonnes, ce n'est pas ici que nous resterions ".

Je ne pouvais m'empêcher de le dire à mon camarade Emmanuel, lui rappelant comment le soir, au vallon, sous la Roche-Plate, en sortant de la rivière,—lorsque l'ombre des forêts s'allongeait dans les prairies,—on entendait les ramiers roucouler sous bois. Ils étaient par couples ; mais en ce temps nous ne savions pas ce qu'ils se racontaient entre eux ; je le savais maintenant, je les trouvais bien heureux de pouvoir roucouler par couples, en se sauvant dans les ombres.

Emmanuel m'écoutait la tête penchée. J'aurais bien voulu lui parler un peu d'Annette ; mais je n'osais pas... J'avais tant... tant de choses sur le cœur.

Nous étions sortis du jardin ; il me conduisait à travers une grande place ; où se dressait une haute maison en forme de tour, couverte d'affiches, et de loin je reconnaissais le Louvre.

Alors tout me paraissait sombre, j'avais toujours le nom d'Annette sur la langue ; je regardais mon camarade, qui semblait rêver, et nous marchions dans de petites ruelles sales. Les marchands d'eau passaient ; les marchands d'habits, la bouche tordue, criaient, regardant aux fenêtres. Le vrai Paris des rues revenait.

Tout à coup Emmanuel, levant les yeux, dit :

" Voici le Rosbif ! entrons, Jean-Pierre, et dînons ".

Nous entrâmes ; tout était plein de monde, et nous ne trouvâmes de place qu'au fond, sous une espèce de toit en vitrage.

Nous fîmes encore un bon repas, mais je ne sais pas pourquoi la tristesse était venue. Emmanuel pensait peut-être à son examen, et, moi, mon esprit était à Saverne. Je voulus payer, cela le mit de mauvaise humeur :

" Quand j'invite mon meilleur camarade, dit-il, je ne supporte pas qu'il paye. C'est presque une injure que tu me fais. "

Je lui répondis que ce n'était pas mon intention ; mais que j'avais du travail, et que c'était juste de payer chacun son tour.

Il ne voulut pas y consentir, et je crus même qu'il était fâché. Mais, quelques instants après, étant sortis, il me serra la main en s'écriant :

" Jean-Pierre, je n'ai pas de meilleur ami que toi ! Veux-tu venir au théâtre du Palais-Royal ? "

J'étais fatigué. Je lui dis que ce serait pour une autre fois, et nous remontâmes lentement la rue Saint-Honoré.

Une chose me revient encore, c'est que le même soir, en passant sur le Pont-au-Change. Emmanuel me montra la place du Châtelet, avec sa petite colonne et sa fontaine, et plus loin le bal du Prado. Mais cette place et ce pont sont des choses qui me rappellent bien d'autres souvenirs. Il faudra que j'en parle plus tard. Tout ce que j'ai besoin de dire maintenant, c'est que, étant arrivés devant ma porte, nous nous embrassâmes comme de véritables frères. Je ne pouvais pas espérer le conduire à la diligence pendant la semaine, et je lui souhaitai bon voyage.

XVII

Je ne pensais plus revoir Emmanuel avant son retour des vacances ; mais, à la fin de la semaine, une après-midi, vers deux heures, il entra tout à coup dans notre atelier en s'écriant :

" Je viens t'embrasser, Jean-Pierre, je suis reçu et je pars ! "

Il était en petit froc, d'été, blanc, et chapeau de paille, ses yeux brillaient. Tous mes camarades le regardaient, pendant que nous nous embrassions. Je le reconduisis jusque dans la cour.

" Tu n'as pas de commissions pour Saverne ? " me demanda-t-il.

Alors je pris le courage de lui dire :

" Embrasse pour moi la mère Balais, dis-lui que je vais bien, que l'ouvrage continue et que je pense à elle tous les jours. Embrasse aussi le père Antoine, madame Madeleine et Annette. Si tu passes près de la fontaine, n'oublie pas non plus M. Nivoi. Tu lui diras que je le remercie de ses bons conseils et de sa recommandation. M. Braconneau s'est souvenu de lui. "

Nous nous serrions les mains. Il partit en criant :

" A bientôt !... dans deux mois !... "

Puis il monta dans une voiture qui l'attendait à la porte, et descendit la rue au galop. Comme je rentrais, le père Perrignon me demanda :

" C'est un de tes camarades d'enfance ? "

—Oui, monsieur Perrignon, le fils de notre juge de paix, un camarade d'école. Il fait son droit.

—Quel brave garçon, dit-il, quelle honnête figure ! "

Il n'en dit pas plus alors ; mais, à trois heures, en allant dîner, il se mit à parler d'Emmanuel, disant que les bourgeois et le peuple ne font qu'un, qu'ils ont les mêmes intérêts ; mais que malheureusement on rencontre trop de ces fainéants qui viennent à Paris, soi-disant pour faire leurs études, et qui dépensent l'argent de leurs parents à courir les filles de mauvaise vie. Il les traitait de canailles. Quentin et les autres l'approuvaient.

En parlant d'Emmanuel et de ceux qui lui ressemblaient, monsieur Perrignon disait que la place de ces jeunes gens était à la tête du peuple ; que leurs pères avaient fait la Révolution de 89, et que les fils marcheraient sur leurs traces, qu'ils ne se laisseraient pas abrutir par les mauvais exemples, et que le peuple comptait sur eux.

On se figure quel plaisir j'avais d'entendre un homme aussi respectable que M. Perrignon, un maître ouvrier, parler ainsi de mon camarade.

Je me rappelle que dans ce temps les disputes des journalistes, des graveurs et des peintres redoublaient dans notre caboulot ; qu'on disait que les cours de Michelet et de Quinet étaient suspendus et

qu'ils ne recommenceraient pas avant les vacances ; que la grève des charpentiers devenait plus forte ; que les banquets allaient leur train ; qu'Odillon Barrot et Lamartine ne laisseraient pas tomber les droits du peuple ; et qu'on répétait mille fois les mots de paix à tout prix, de mariages espagnols et autres choses que je ne comprenais pas

Quand les disputes grandissaient, notre *caboulot* ressemblait à un tambour, les vitres frissonnaient, on tapait des pieds, on aurait cru qu'on allait se prendre au collet ; et chaque fois que l'un de nous avait envie de tousser ou d'éternuer, le père Perrignon levait la main en disant :

“ Chut ! écoutez... C'est Coubé qui parle ; ” ou bien, “ c'est Montgaillard. ”

De temps en temps, l'un ou l'autre de ces journalistes et de ces peintres sortait tout pâle, sans avoir l'air de nous voir, et rentrait ensuite pour se remettre dans la bataille.

Celui qui s'appelait Coubé était petit, sec ; il avait les yeux vifs, le nez crochu, la barbe grise, et parlait très bien.

Montgaillard était grand, osseux, roux ; il avait les épaules larges, le dos rond, la barbe courte, serrée, remontant jusqu'aux yeux, le front large et plat, le nez et le menton allongés, la voix rude : il ressemblait à un sanglier.

D'autres aussi criaient, piaillaient, quelques-uns riaient, mais tous étaient habillés comme des gens qui ne pensent qu'à leurs idées, le chapeau de travers, la cravate défaite, le col de la chemise dehors d'un côté, rentrant de l'autre. Ils ne faisaient attention à rien, et seulement quelquefois par hasard en passant, voyant M. Perrignon, ils lui serraient la main en s'écriant :

“ Bonjour, Perrignon, Bonjour ! ”

Puis ils rentraient et se remettaient à parler, sans écouter ce qu'on disait, ni savoir ce qu'on avait dit.

Montgaillard et Coubé avaient la voix tellement forte, qu'on entendait leurs discours malgré les cris, les éclats de rire, et le frémissement des vitres.

Dans les premiers temps, quand ils parlaient de grève, de réforme, de banquets, de paix à tout prix, de Pritchard, tout pêle-mêle, je ne comprenais pas un mot. Mais un samedi soir que nous étions libres à quatre heures, et que Valsy, Quentin, M. Perrignon et moi nous prenions encore un verre de vin après le départ des camarades, je leur demandai ce que cela signifiait, car à Saverne je n'avais rien entendu de pareil ; c'étaient des choses inconnues, et même celui qui s'en serait occupé aurait passé pour un fou.

“ Vous ne lisez donc pas les journaux ? me demanda le père Perrignon.

— Non, jamais.

— Alors, que faisiez-vous le soir après l'ouvrage ?

— Moi, j'allais me promener aux environs de la ville, et les autres s'asseyaient tranquillement dans les brasseries ; ils buvaient des chopos et fumaient des pipes jusqu'à dix heures. Quelquefois ils jouaient aux cartes et se trompaient entre eux tant qu'ils pouvaient.

— C'est donc un pays de crétiens, dit le père Perrignon ? Si tu m'avais raconté cela le premier jour, sais-tu que je t'aurais mis hors de l'atelier ? Heureusement je te connais maintenant et je te considère comme un brave garçon. Mais il faut lire les journaux. Mme Graindorge te laissera prendre la *Reforme* ; n'est-ce pas, Mme Graindorge ?

— Oh ! bien sûr... qu'il la prenne.. que voulez-vous que j'en fasse ? ”

C'était un vieux journal grasseyé, que les journalistes jetaient en sortant sur notre table. Depuis ce jour, je le pris tous les soirs et je le lus, parce que j'étais honteux de vivre comme un imbécile, avec des camarades, qui s'intéressaient aux affaires du pays, autant et plus que les riches.

Ce soir même, le père Perrignon me dit qu'on appelait Grève la place devant l'Hotel de ville, sans doute parce qu'autrefois elle était couverte de sable ; que les ouvriers sans travail se réunissaient sur cette place, où on allait les retenir ; mais que souvent, quand il s'élevait une discussion entre les patrons et les ouvriers, les ouvriers en masse se retiraient sur la place, et qu'on disait alors que les charpentiers, les maçons etc., se mettaient en grève. Cela signifiait qu'ils voulaient une augmentation de prix, ou une diminution de travail.

“ Les tailleurs de pierre, les maçons, les couvreurs, me dit-il, se mettent toujours en grève sur la place de l'Hôtel de ville ; mais les peintres en bâtiment vont sur la place du Châtelet, les ramoneurs à la Porte-Saint-Denis, les serruriers sur le marché Saint-Martin, les paveurs au coin du boulevard Montmartre, ainsi pour tous les corps d'état. ”

Il me dit ensuite que la réforme, dont tout le monde parlait, et que les bourgeois voulaient comme nous, était un changement dans la manière de nommer les députés du pays ; que jusqu'alors il fallait, pour avoir droit de nommer un député, payer deux cents francs de contribution, et que les gens riches seuls payaient deux cents francs de contribution, de sorte que les gens instruits et honnêtes, mais sans fortune, ne pouvaient ni nommer les députés, ni être nommés députés ;—ce que lui, Perrignon, considérait comme une chose abominable, contre nature.

“ Car, disait-il, les riches ne voient que la richesse, et s'inquiètent peu du sort des pauvres. Leurs richesses montrent très-souvent leur égoïsme ; chacun sait que la générosité, la noblesse de cœur, l'amour de sa patrie, le sacrifice de ses propres intérêts à la justice, ne sont pas des moyens de s'enrichir. De cette façon, les égoïstes sont seuls chargés de faire les lois pour un peuple fier et généreux. ”

Il disait aussi que la suite de tout cela, c'était l'abaissement de la France, parce que ces égoïstes, nommés par d'autres égoïstes, ne songeaient qu'à remplir toutes les bonnes places, et à se les donner entre eux en famille ; qu'ils ne s'inquiétaient pas de savoir si leurs fils, leurs neveux, leurs cousins étaient capables de les remplir, mais seulement de les avoir ; que les imbéciles et les gueux par ce moyen avaient tout, les hommes de cœur et les savants, rien ; ce qui n'était pas un grand encouragement pour s'instruire et se sacrifier à la patrie. Qu'en outre, ces égoïstes, n'ayant en vue que de garder leurs biens, sacrifiaient notre honneur pour conserver la paix ; que leur chef, M. Guizot, n'avait qu'à les prévenir qu'ils risquaient leur fortune dans la guerre, pour les faire voter la paix à tout prix ; et que même ils venaient de voter des centaines de mille francs pour un apothicaire anglais nommé Pritchard, malgré l'indignation de toute la France ; que les Anglais nous menaçaient toujours, voyant que cela leur réussissait si bien ; enfin, que les bourgeois honnêtes étaient las de ces abominations, et qu'ils demandaient la réforme, qu'on appelait adjonction des capacités ; mais que le roi Louis-Philippe tenait à M. Guizot, et que M. Guizot ne voulait pas la réforme, parce qu'il ne serait plus aussi sûr de faire peur aux députés, si dans le nombre il s'en trouvait de pauvres, décidés à soutenir l'honneur du pays, au lieu de tout sacrifier aux écus. *

Voilà ce que le père Perrignon nous dit à tous, car les camarades l'écoutaient aussi, et comprenaient encore mieux la beauté de cette réforme. Il nous dit que les professeurs Michelet, Quinet, et généralement tous les gens honnêtes, bourgeois ou non, reconnaissaient la justice de ce changement ; qu'ils le voulaient, que l'armée le soutenait, et que M. Guizot seul s'obstinait contre tout le monde, pour rester ministre dans les siècles des siècles.

Rien que de parler du ministre Guizot, le père Perrignon devenait tout pâle d'indignation, et naturellement sa colère me gagnait.

Depuis ce moment, toutes mes idées sur la politique étaient plus claires. Quand on parlait de grève, de réforme, de paix à tout prix, je

comprenais ce qu'on voulait dire ; je m'indignais avec les journalistes contre la corruption, et je regardais M. Guizot comme un être sans justice, qui ne pouvait plaire qu'aux Anglais.

Les choses continuèrent de la sorte : le travail, les disputes, de temps en temps un lundi, mes journaux le soir, et puis les souvenirs du pays : " Voici l'automne... voici que les feuilles tombent... On va se promener au Haut-Barr, on prend des chopes au petit bouchon de Faller, et puis on redescend la côte ; on est heureux... et moi je suis ici tout seul !... "

" Depuis que les Dubourg sont partis, que fait-on là-bas ? quelles gens demeurent aujourd'hui dans la vieille maison ? Est-ce un charpentier, est-ce un serrurier, un tourneur ? On n'entend plus le vieux métier du père Antoine. La famille Rivel loge sans doute encore au second ; ils descendent et remontent toujours le vieil escalier... Oui, ils ne sont pas devenus riches, eux... ils n'ont pas abandonné le vieux nid ! "

Et songeant à cela durant de longues heures, je me figurais Annette devenue demoiselle :

" Elle ne te reconnaîtrait plus, me disais-je ; tu ne serais plus pour elle Jean-Pierre. "

Cette pensée m'accablait.

Ah ! je sentais que j'aimais Annette de plus en plus ! et ce M. Breslau, qu'ils avaient pris pour conseil, je pâlisais en pensant à lui.

Enfin, que faire ? le travail de tous les jours, la confiance du père Perrignon, la satisfaction de se dire : " Je gagne ma vie ! " et ces grandes disputes sur les droits du peuple, sur l'honneur de la France, sur la réforme, sur la Révolution, tout cela me montrait un nouveau monde, et souvent je m'écriais en moi-même :

" Nous ne sommes pas seulement ici pour nous seuls, nous sommes ici pour la patrie ! Ceux qui n'ont pas de famille, pas de richesses, pas d'amour... eh bien ! ils ont la patrie ; ils ont quelque chose de plus grand, de plus beau, de plus éternel : ils ont la France ! Qu'elle prenne seule notre vie, Et puisque nous sommes pauvres, qu'elle soit pour nous l'amour, les richesses et la famille ! "

Ces pensées, le soir, seul dans ma chambre, me venaient en foule, et je me faisais à moi-même de semblables discours. Et puis je lisais le journal, je m'indignais de plus en plus contre les égoïstes, qui se figurent que la patrie doit les combler d'honneurs. Ah ! j'ai souvent pensé depuis, que ceux-là ressemblent aux avarés, aux usuriers, qui n'aiment qu'en proportion des écus qu'on leur apporte, et qui n'ont jamais connu le véritable amour !

Je me rappelle aussi qu'à la fin de septembre le quartier était devenu bien triste. Tous les étudiants étaient partis, il ne restait plus que les filles, qui maigrissaient, et dont les chapeaux, les petites robes d'indienne, les petits souliers pour la danse, s'en allaient brin à brin, comme les chandelles des prés quand souffle le vent. Elles entraient quelquefois au *caboulot* bien tristes, bien pâles, et s'asseyaient au bout de la table, en demandant deux sous de bouillon. Elles cassaient leur croûte de pain en silence, les yeux baissés, et mangeaient cela pour se soutenir. Personne d'entre nous ne leur disait rien ; chacun se faisait ses réflexions à lui-même, pensant : " Est-ce la fille d'un ouvrier ? Est-ce la fille d'un soldat ? Comment devient-on si misérable ? Et comment peut-on être assez lâche, assez éhonté, assez scélérat pour entraîner une pauvre fille, quelquefois une enfant à sa perte, et l'abandonner ensuite pour courir les champs et se réjouir avec père et mère, avant de recommencer ? Est-ce que cela ne crie pas vengeance ? Est-ce que de pareilles choses devraient être permises dans un pays chrétien ? "

Des centaines d'idées pareilles vous passaient par la tête. Devant Dieu, je le dis, les plus grands scélérats ne sont pas ceux qui tuent leur père, car la guillotine est près d'eux, mais ce sont ceux qui séduisent les filles et les abandonnent. Ce ne sont pas seulement des

scélérats, ce sont aussi des lâches. S'ils voyaient derrière eux la main du père ou du frère, ils frémissaient. Et je leur dis :

" Vous deviendrez vieux, vous vous confesserez, mais toutes les absolutions du monde ne vous serviront à rien : celles que vous avez assassinées vous attendent ! "

En ce temps, le père Perrignon trouvait plaisir à se trouver avec moi ; il me donnait des conseils pour l'ouvrage, il s'inquiétait de tout ce que je faisais, mes idées lui paraissaient justes, et bien souvent je l'accompagnais après le travail jusque dans son quartier, rue Clovis, derrière le Panthéon, pour causer des journaux, des affaires du pays et de tout ce qui nous intéressait. Nous restions là souvent un quart d'heure à sa porte avant de nous séparer. Un soir même que je l'avais reconduit de la sorte, voyant que bien des choses ne pouvaient m'entrer dans la tête, parce que je n'avais jamais lu que le catéchisme et l'histoire sainte, il me dit :

" Ecoute, petit, tu vas très bien, mais il faut absolument que je te prête l'histoire de notre Révolution. C'est là que tu verras d'où viennent nos droits, ce que nous étions avant 89, et ce que les anciens ont fait de nous. Seulement, aie bien soin du livre. "

—Soyez tranquille, M. Perrignon, lui dis-je, j'ai l'habitude de veiller à ce qu'on me prête. "

Alors nous montâmes ensemble. Il avait deux chambres assez grandes au cinquième sur la rue, une cuisine et un cabinet derrière. En entrant, je vis sa femme et trois enfants : une petite fille de dix à douze ans, un garçon de huit à neuf, et un autre tout petit encore au berceau. Les chambres étaient propres, bien éclairées ; la femme était grande, brune, elle pouvait avoir de trente-cinq à quarante ans ; elle avait le nez droit, le front haut, le menton allongé. Cela paraissait une maîtresse femme, pleine de courage et de résolution. Rien qu'à voir la manière dont elle sourit à son mari, je reconnus qu'elle l'aimait bien, et qu'elle le considérait comme le premier homme de France. Elle lavait justement du linge dans un cuveau sur la table, les bras en manches de chemise, nus jusqu'aux coudes. La petite fille, qui ressemblait à sa mère, cousait près d'une fenêtre ; le petit garçon, en veste, et qui ressemblait tellement à Perrignon qu'on l'aurait reconnu dans la rue, écrivait gravement à l'autre bout de la table. L'enfant dans son berceau était rouge et frais ; il avait les yeux ouverts et ne criait pas.

M. Perrignon, sans rien dire, commença par ôter son chapeau, et par accrocher sa grande capote brune dans un coin. Ensuite il mit une blouse, et comme sa femme m'avancait une chaise en disant :

" Asseyez-vous, monsieur. "

Il dit :

" C'est un de mes compagnons, Marianne, un brave garçon que j'aime... dans le genre de Roger, tu sais... c'est le même caractère. "

Aussitôt la femme me regarda d'un air curieux et répondit :

" Oui, il lui ressemble. "

Après avoir dit cela, le père Perrignon embrassa sa fille, qui s'était levée et s'appuyait contre lui. Il embrassa le petit garçon, et prit son cahier en me le montrant.

" Regarde ça, Jean-Pierre, fit-il, pendant que ses joues s'animaient, qu'en penses-tu ? "

—Il écrit déjà bien, monsieur Perrignon.

—Oui, c'est une écriture ferme, c'est net, c'est bien posé, dit-il. Je suis content de toi, Julien. "

J'embrassai le petit, qui paraissait tout fier ; et Perrignon, s'avancant vers le berceau, prit son dernier en se levant et l'embrassant, ouvrant la bouche et riant comme un bienheureux.

La mère, qui s'était remise au cuveau, riait de bon cœur, et le petit enfant, tout réjoui, étendant ses petites mains, finit aussi par rire, ce qui mit toute la famille de bonne humeur.

VARIÉTÉS

On vit sur des mots, disait une jeune femme, qui ne voit guère se réaliser ses rêves de fortune. J'ai souvent entendu parler du *Vœu d'or...* et je n'ai pas pu m'empêcher de sourire seulement deux côtelettes.

* * *

Saint Agrec, dont la raie s'élargit à vue d'œil, disait hier on se regardant dans un miroir :
— J'aurais quo le Temps, cet impitoyable juge d'instruction, a décerné contre moi un mandat... de ramoner.

* * *

Dans une petite bonne chez un médecin :
— Pour que je puisse donner un diagnostic sur votre cas, il faudrait que vous me disiez si votre pays est fiévreux.
— Mon pays, non, il est maréchal-des-logis chef dans les dragons.

* * *

Entre duellistes :
— Monsieur, le rendez-vous était pour dix heures du matin, et je vous ai attendu jusqu'à trois heures de l'après-midi.
— Monsieur, riposte l'autre fièrement, il n'y a pas d'heure pour les braves...!

* * *

Un financier archivéreux arrive en retard à un rendez-vous d'affaires.
— Je vous prie de m'excuser, dit-il, figurez-vous que ma montre est arrêtée.
— Je commençais à être inquiet... Heureusement ce n'est que votre montre !

* * *

Joseph, récemment entré au service d'un vénérable académicien, écrit ses impressions à sa famille :
— Il vient beaucoup de monde dans la maison. C'est sans doute d'anciens domestiques du vieux, car ils l'appellent tous : mon cher maître !

* * *

Un homme vante les charmes de sa tendre moitié :

— Ma femme a des cheveux, des cheveux ! Quand elle les dénoue, ils lui tombent aux talons !
— Et la mienne, dit Guibollard, c'est encore plus fort ! ils tombent par terre.

* * *

En correctionnelle :
— Prévenu, vous êtes aussi accusé d'avoir tenu dans votre maison des jeux de hasard.

— Pardon, mon président, le hasard n'a rien à voir à l'affaire ; chez moi tout le monde triche, c'est un principe.

* * *

Entre bohèmes :
— J'ai l'intention de faire prochainement, moi aussi, un voyage circulaire.
— Peste ! mon cher ! Tu as donc fait un héritage ?
— Pas du tout... je prendrai simplement le train de ceinture...

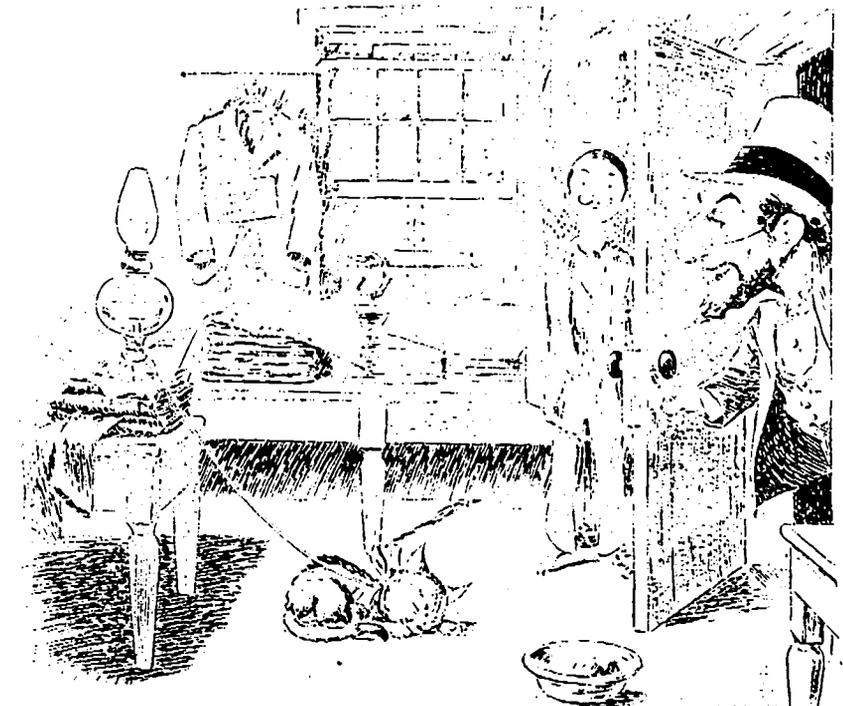
* * *

Robineau est un bohème qui, jusqu'ici, portait des cols en papier, des manchettes en carton et empruntait assez souvent une chemise à ses amis.
Hier, l'un de ces derniers, le rencontra très brillant et tout flambant neuf.
— J'ai hérité, mon cher, lui dit-il ; je me suis mis dans mon linge.

LE CATARRHE PEUT-ÊTRE GUÉRI

Le catarrhe est une maladie parente de la Consommation toujours considérée incurable, et cependant il existe un Remède qui le guérit dans chaque cas. Pendant bien des années, ce remède fut employé par le défunt Dr Stevens, renommé pour les affections de la gorge et des poumons. Ayant éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas et désirant soulager l'humanité souffrante, j'enverrai gratis à tous souffrant du catarrhe, de l'asthme et de la consommation, cette recette, en Allemand, Français et Anglais, avec instruction pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionnez ce journal. W. V. Noyes, 1847 Powers Block, Rochester, N. Y.

LA CONSCIENCE TRANQUILLE



Abraham (fermant sa porte).—Foyons ; la venêtre est bien vermée au gadenas. Il y a tu babier sur les étoves. Le gent est addaché et a de guoi mancher. Dout est dranguille bour la nuit, bas te tancher ; che buis brendre sans grainto le tornier drain de Ghigago.

LE MISSIONNAIRE CHEZ LES SAUVAGES

Nous avons déjà exposé à plusieurs reprises les vertus médicales des "Pilules Moro."

Nous avons aussi indiqué les grands avantages qu'offre le système de consultations gratuites, organisé par la Compagnie Médicale Moro, permettant aux hommes malades de profiter des conseils de médecins éclairés qui peuvent les instruire sur la nature de leurs maladies, sur le traitement à suivre, sur le mode d'utilisation des "Pilules Moro," et surtout, nous avons prouvé par les attestations d'hommes malades qui avaient été guéris, les résultats prodigieux obtenus.

On a pu apprécier par le ton même de ces nombreux témoignages, tels que ceux de M. J.-B. Richer, de Lachine, de M. Louis Gariépy de Montréal, de M. Pierre Veilleux, de Saint-François de Beauce, etc., etc., ce qu'ils avaient de sincère, de spontané, de cordial, de pathétique.

Les hommes qui nous écrivent ces lettres sont des hommes qui souffraient depuis longtemps et beaucoup, qui avaient cherché partout à se guérir, mais n'avaient trouvé de soulagement nulle part que dans nos conseils et nos avis. On ne doit pas s'étonner si leurs lettres sont reconnaissantes. Ceux-là seuls qui avaient le pied dans le gouffre, peuvent remercier avec autant d'effusion leurs sauveurs.

Mais le feu même, la chaleur de ces attestations peut quelquefois paraître suspecte ; on peut y soupçonner plus de sentiment que de fond, plus d'exaltation que de réalité.

Aussi, n'est-il pas mauvais de mettre à côté de ces certificats, si respectables et si précieux qu'ils soient, d'autres qui empruntent une plus haute valeur encore au caractère sacré des hommes qui les ont délivrés, à la position qu'ils occupent à leur dévouement, à leur philanthropie, à leur absence de toute tinte de sympathie personnelle ou d'entraînement au contact des idées du dehors.

C'est pourquoi le public comprendra facilement avec quel sentiment de satisfaction bien légitime la Compagnie Médicale Moro publie aujourd'hui la lettre suivante qu'elle vient de recevoir du Rév. Père Teston, missionnaire chez les sauvages du Nord-Ouest.

" Messieurs de la Cie Médicale Moro.

" Je ne saurais vous dire combien vos "Pilules Moro" m'ont fait du bien, et si j'ai retardé quelque temps à vous écrire pour vous remercier, c'était pour être capable en même temps de vous donner le résultat de leur effet sur ma santé.

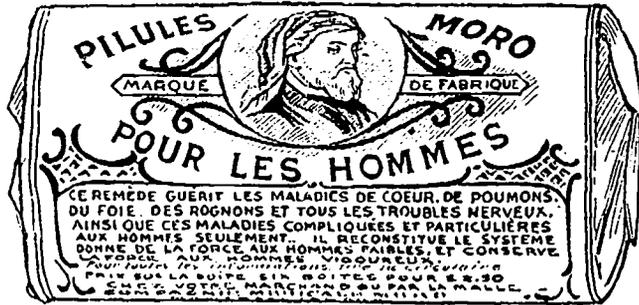
" Comme vous le pensez bien, ma vie de missionnaire est parfois très dure. Ici les distances sont très considérables ; il nous faut marcher, camper au froid et aussi avoir une bien pauvre nourriture ; ainsi on vieillit avant l'âge, et c'est cette vie qui m'avait rendu si souffrant, comme je vous l'écrivais le 10 mai dernier. Mais aujourd'hui, je ne saurais vous exprimer toute ma gratitude, car les "Pilules Moro" que vous m'avez envoyées, m'ont guéri entièrement de cette grande pauvreté du sang qui faisait que je pouvais à peine marcher ; elles ont remis mon estomac à neuf, m'ont ramené à la santé et me permettent maintenant de continuer mes œuvres chez les Indiens que j'évangélise.

" (Signé) Rév. JULES-EMILE TESTON, PÈRE, O.M.I.

" Green Lake, Saskatchewan, N. W. T."

Nous ne pouvons certainement pas commenter ces documents émanés d'une source aussi élevée, nous nous ferions un scrupule d'y ajouter le moindre mot, qui en déflorerait l'exactitude, la simplicité et la force. Ce sont là des faits, une attestation nette, il n'y a rien à ajouter.

Les "Pilules Moro" ne sont que pour les hommes.



Les "Pilules Moro" se vendent partout 50 centins la boîte ou six boîtes pour \$2 50. Si votre marchand ne les tient pas, nous vous les enverrons franco, sur réception du prix, dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis.

Lorsque vous écrirez pour les "Pilules Moro," dites en même temps les maux qui vous font souffrir, afin que les médecins de la compagnie puissent vous donner les renseignements dont vous aurez besoin.

Adressez toutes vos lettres :

Compagnie Médicale MORO, 1724 rue Ste-Catherine, Montreal

Toutes les lettres contenant de l'argent doivent être enregistrées.

N. B.—Les consultations gratuites se donnent tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, de 9 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir.

LE PIONNIER

« FRANC ET SANS DOL »

GRAND JOURNAL NATIONALISTE

A HUIT PAGES « HEBDOMADAIRE

Le Seul Journal Essentiellement Canadien-français Publié le Dimanche « «

L.-G. ROBILLARD,

Editeur-proprétaire

AMEDEE DENAULT,

Directeur de la rédaction

Le " PIONNIER " est une tribune absolument libre. Chaque collaborateur signe ses articles et en est responsable.

Le " PIONNIER " publie régulièrement des chroniques scientifiques, de politique étrangère, de mode, de sport et de commerce ; deux feuilletons ; des articles d'économie politique, de littérature et d'art. Il donne une attention spéciale à la campagne anti-impérialiste, dont il s'est fait l'irréductible champion.

Le " PIONNIER " compte parmi ses collaborateurs, à côté d'un groupe de jeunes, vigoureux et hardis, les premiers écrivains du pays. Il est nettement indépendant de tous les groupes et de toutes les organisations politiques.

Le " PIONNIER " atteint plus de 100,000 LECTEURS chaque dimanche.

Administration, Rédaction et Ateliers :

33, 35 et 37, RUE SAINT-GABRIEL
MONTREAL

AUX ATELIERS DU " PIONNIER "

On fait rapidement, élégamment et à bas prix, les impressions de tous genres, les plus luxueuses comme les plus simples.

BOITE POSTALE, 2162.

TEL. BELL, MAIN 467.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux États-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montreal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year, four months, \$1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co., 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

LOUIS GLADU
Plombier :: Couvreur
Poseur d'Appareils à Gaz
et à Vapeur
Spécialité: Chauffage à Eau Chaude
362a rue Rachel, Montreal
Tel Bell Est 880. jno

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécial sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

IRRESISTIBLE

Les affections si pénibles des voies respiratoires disparaissent comme par enchantement par le traitement au *Baume Rhumal*.

A la Sûreté générale ;
— Eh ! bien et l'affaire des ligues... Ça marche ?
— Comme sur Déroulède...

BOUTONS SUR LA FIGURE

Le sang impur est la cause de ces boutons qui couvrent si désagréablement la figure ; un bon traitement avec les *Piules de Longue Vie du Chimiste Bonard* les fait disparaître.

J. = C. ST-PIERRE
Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie
50 rue Saint-Denis, Montreal.
Tél. Est 1379

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS

Chambre No 1, Edifice de la Presse

J-A-DUMAS
TEL. BELL
M. 1426

Photographe
112 Rue Vitre
Coin St Laurent
MONTREAL.

CORSINE

Developpant la **FORME** et le **BUSTE**
NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT



MADAME L. THORA

Notre Livre **EN FRANCAIS** sur le Développement de la **Forme** et du **Buste**, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. Le **Système Français de Développement du Buste** inventé par **Madame L. Thora** est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inégalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les parfaits résultats du traitement Corsine.

Demandez le **LIVRE (GRATIS)** et envoyez 6 cts. de timbres-poste à

The Madame L. Thora Toilet Co.,
TORONTO, ONT.

DANGEREUX MALADE



Le malade.—Docteur, je suis bien content, l'appétit est presque revenu, mes forces augmentent et je digère beaucoup mieux !
Le Dr Fortentaie (distrain).—Ne craignez rien, je vous ferai passer tout ça !

Bovril

Est l'essence pure du meilleur boeuf. Fait les soupes les plus délicieuses, thé de boeuf, etc., etc.



Si les Canadiens ne sont pas une race inférieure

pourquoi ne pourraient-ils pas produire des

Langues en Canistres des Fèves au Lard, etc,

aussi bonnes que ceux qu'on importe des États-Unis ?

ESSAYEZ CELLES QUI PORTENT LA MARQUE DE

Wm. CLARK, - MONTREAL

D'autres peuvent vous coûter plus cher, mais il n'y en a pas de meilleures

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux illustrés du Canada.

ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Depot : **Pharmacie C. Beaupre, 319f Rachel**

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographies. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 6 fr. Librairie Hachette & Cie, 26, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Flacon : 5 fr. — Grand : 5 fr.

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le **LAIT ANTÉPHELIQUE** ou **Lait Candès**

Dépuratif, Tonique, Détergent, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

CANDES, Paris
11 date de 1849
Boulevard des Capucines, 10